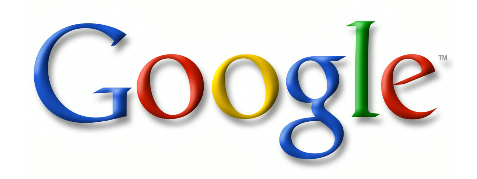
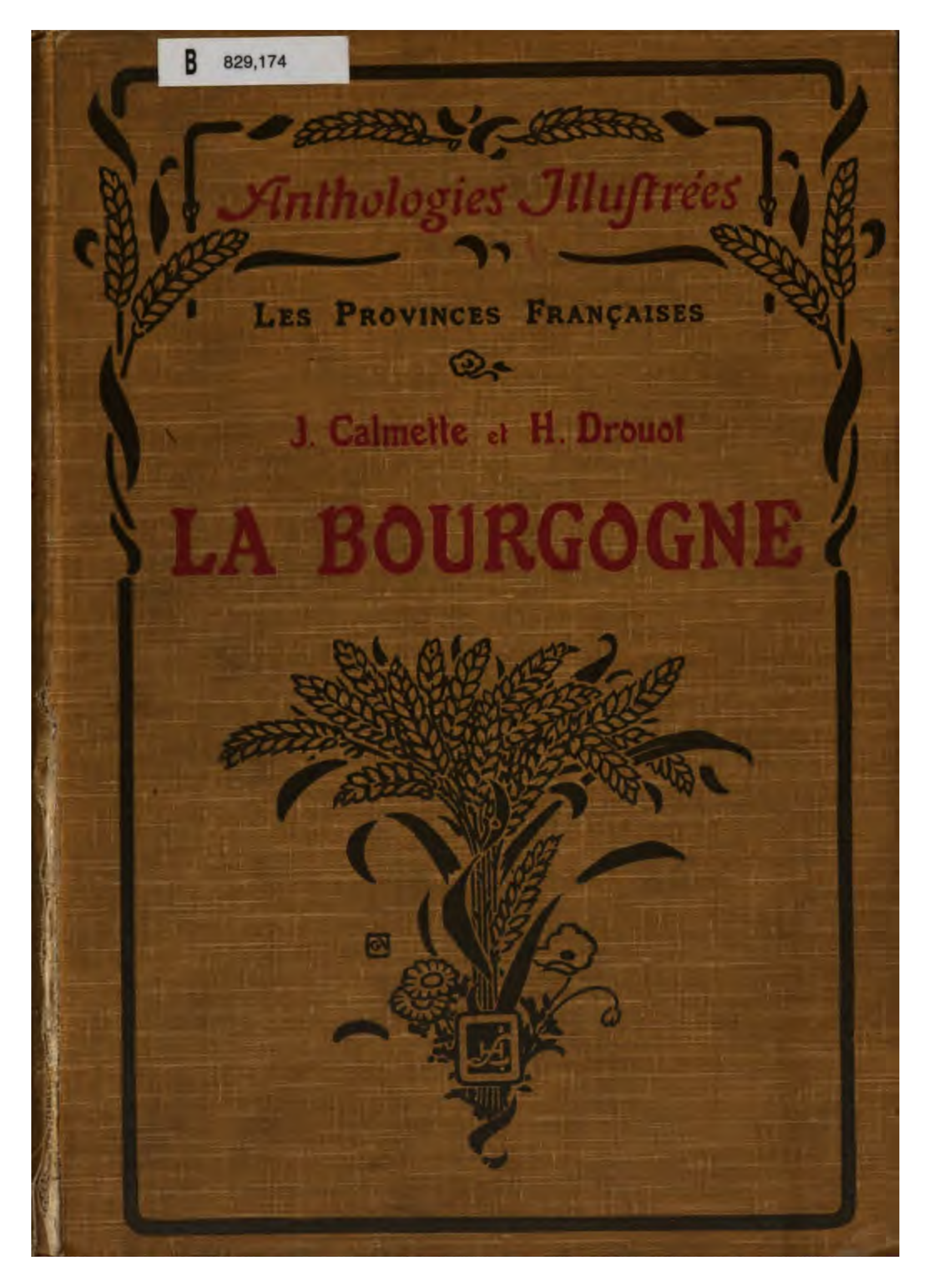

Google



B 829,174
Anthologies Illustrées
Les Provinces Françaises
J. Calmette et H. Drouot
LA BOURGOGNE



Sergt Bruce M. Donaldson.
U. S. Army Hospital No. 3.
Dijon. France.

September 7. 1917.

Les Provinces Françaises

LA BOURGOGNE

LES PROVINCES FRANÇAISES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de

M. HENRY MARCEL

Administrateur de la Bibliothèque Nationale.
Ancien directeur des Beaux-Arts.

PARUS :

LA TOURAINE, par Henri GUERLIN. 1 vol. avec 109 gravures et une carte.

L'AUVERGNE, par Louis BRÉHIER, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. 1 vol. avec 123 gravures et une carte.

EN PRÉPARATION :

LA BRETAGNE, par Anatole LE BRAZ, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.

LA NORMANDIE, par Henri PRENTOUT, professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

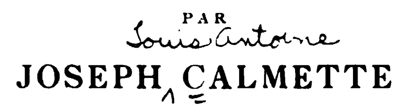
ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

Les Provinces Françaises

LA BOURGOGNE

CHOIX DE TEXTES PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR



JOSEPH CALMETTE

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

ET

HENRI DROUOT

De la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or.

Ouvrage illustré de 132 Gravures et une Carte.

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1912



Photo Neurdein.

Dijon. — **Vue générale prise de l'église Saint-Michel.**

ÉTUDE

Le mot de Bourgogne n'évoque point à l'esprit un territoire clos au contour précis, un emplacement délimité sur la carte, mais il éveille des images très nettes et des sensations originales. La Bourgogne, c'est le pays des grands ducs et des grandes abbayes, c'est le pays du bon vin et de la vie plantureuse, c'est le pays de la gaieté malicieuse et hardie, c'est aussi le pays des grands hommes et des grands artistes. Sans avoir scruté le détail de l'histoire locale, chacun sait que Dijon est la ville natale la plus fréquemment citée des biographes, et, sans être un spécialiste, chacun sait aussi que Dijon est une des principales « villes d'art » de France, l'une de celles qui possèdent le plus beau musée. On dirait, en vérité, que le passé et le présent conspirent en faveur de la Bourgogne pour lui valoir, parmi nos provinces, un rang privilégié. Son nom n'est-il pas de tout temps intimement mêlé à l'histoire générale de la France?

Son nom ne nous apparaît-il pas aujourd'hui à tout instant de la vie courante, à table ou en voyage? La plus grande voie ferrée de France n'est-elle pas officiellement dénommée « ligne de Bourgogne » et tout menu ne fait-il point leur part aux produits bourguignons?

La Bourgogne le sait et s'en fait gloire. Elle n'est pas moins fière des produits exquis de son sol ou de ses séduisantes industries nationales que des souvenirs brillants de son moyen âge ou des chefs-d'œuvre de ses sculpteurs. Elle connaît sa réputation : elle s'efforce de rester belle en gardant la parure de ses antiquités et de ses joyaux artistiques. Et c'est en quoi, — dépouillée, comme toutes les provinces de France, de l'autonomie agissante d'autrefois, — elle conserve avec un soin jaloux, du moins au cœur de son domaine, une personnalité.

Mais la personnalité de la Bourgogne est chose complexe, aussi complexe que l'est, géographiquement, le domaine bourguignon. D'autres provinces de France se définissent aisément : celle-ci est une presqu'île, un morceau d'un vieux monde soudé à un continent relativement nouveau ; celle-là est un plateau, cette autre une vallée ou un coin de limon enchâssé dans une armature montagneuse. La Bourgogne, elle, est à la fois plaine et montagne, vallée et plateau, terre primitive et apport récent. Elle regarde de tous côtés, vers les trois grands versants français, et ce qui la caractérise c'est justement d'être une succession de seuils, un bouquet de hautes vallées divergentes qui s'abaissent diversement de divers côtés. La nature, en somme, n'a point dessiné une Bourgogne : elle a tracé simplement un axe où s'embranchent des routes, voies d'eau ou voies de terre. Ce sont les hommes qui ont fait la Bourgogne ; ils l'ont faite différente à différentes époques, et, parmi les possibilités qu'offrait la géographie, c'est l'histoire qui a fait le choix.

Voilà pourquoi le nom de la Bourgogne n'évoque point, comme celui de telle autre province, la vision immédiate d'une tache à la forme connue sur la carte. La Bourgogne a un centre, mais point de frontières : elle est ouverte de toutes parts. Vers les confins, c'est ɿr dégradations insensibles que la teinte bourguignonne se fond

avec les teintes voisines, Lyonnais ou Champagne, Franche-Comté ou Nivernais.

I. — LES PAYS BOURGUIGNONS

Les *pays* bourguignons sont nombreux et variés. Le voyageur qui prend à Paris la « ligne de Bourgogne » et parcourt la province dans son plus grand axe s'aperçoit à peine de cette variété. Tout au plus constate t-il le passage d'un versant à l'autre, souligné souvent par un changement de temps : pluie au nord, soleil ou brume au sud du fameux tunnel de Blaisy ; puis c'est l'acheminement vers la Méditerranée, peu sensible jusque vers Tournus, un peu plus apparent ensuite à des détails du paysage. Vue ainsi, selon une sorte de schéma rectiligne, la Bourgogne de l'Indicateur est bien déjà pourtant la Bourgogne de Michelet, apte à « réconcilier le nord et le midi ». Mais combien d'aspects divers échappent à qui se contente de regarder à travers les glaces d'un wagon !

Car, en dehors des grandes routes qui s'y croisent, la Bourgogne est, pour ainsi dire, faite de petits compartiments qui s'adaptent les uns aux autres et se succèdent par lentes transitions. Le seul département de la Côte-d'Or, vrai cœur de la Bourgogne, est un composé de plusieurs « régions naturelles » qui se différencient comme les unités multiples d'un monde en miniature : deux hautes régions, le Morvan et la Montagne ; une plaine, l'Auxois ; un nœud de diffusion hydrographique, le pays d'Arnay ; une arête, la Côte ; une vallée, le val de Saône.

Le Morvan. — Le Morvan n'est bourguignon que sur sa lisière, car c'est une vieille unité géographique, partagée entre les provinces voisines, tour à tour répudiée ou revendiquée par chacune d'elles. Aujourd'hui, le paysan du village sis au pourtour, — comme Liernais, — ne s'avouera pas « morvandiau ». C'est que sur cette ossature archéenne s'étend un *mauvais pays*, un pays froid et humide, profondément entaillé à la base par des cours d'eau. Tout y est ancien, traditionnel, et comme immobilisé. Le nom celtique du

Morvan, — la montagne noire, — a traversé les siècles : les appellations et les langues diverses, les circonscriptions et les remaniements se sont succédé sans l'entamer, et l'expression *en Morvan* accolée aux noms de maints villages témoigne encore de cette indestructible individualité.

L'homme est ici primitif comme le sol. Dans les villages pauvres et disséminés qu'il s'y est bâtis, nul métier campagnard n'a pénétré.



Photo Neurdein.

Ferme en Morvan.

L'exploitation des bois transportés par chaland ou par flottage, l'élevage du gros bétail que l'on fait reproduire et que l'on revend jeune, subviennent à peine aux besoins d'une population clairsemée. Aussi, à l'élevage animal, le Morvan s'est-il avisé d'ajouter un élevage humain, car la race est robuste : le Morvan est « le pays des nourrices ». L'exode des Morvandelles, très recherchées à Paris, a pour contre-partie l'envoi d'enfants, — surtout les « Petit-Paris », — au village, et il serait injuste de ne pas mettre en regard de la démoralisation que cette exploitation toute spéciale entraîne trop souvent, les actes de dévouement qui s'accomplissent en faveur d'abandonnés et que récompensent parfois bien à propos des prix de vertu.

L'Auxois. — « On dirait, — a écrit Courtépée, — que le Morvan fait la séparation des enfants d'Israël et de ceux d'Edom. Les uns jouissent vraiment de la graisse de la terre et les autres semblent n'en avoir que la rosée. La nature a traité les premiers en mère et



Photo Lemaire.

Château de Chastellux.

paraît ne regarder les autres qu'en marâtre. » Au pied du Morvan, en effet, c'est l'Auxois, la région historique du grand passage qui a gardé à jamais le nom de l'Alésia de César. Cette dépression marneuse, intercalée entre le Morvan et le Plateau de Langres, a été de tout temps un pays favorisé, le *bon pays* que l'expérience des générations oppose au *mauvais pays*, c'est-à-dire au Morvan tout proche.

Ici une vie facile s'est développée. Il n'est qu'à voir les maisons bien construites, élégantes souvent, il n'est surtout qu'à visiter les églises rurales qui jalonnent les routes, pour sentir que des siècles d'aisance ont valu à ces bourgs comme à ces campagnes cet aspect réconfortant qui frappe le voyageur. Le moindre village est dépositaire d'œuvres d'art souvent admirables : à Pouilly, se cache dans



Photo Boulanger.

Semur. — Vue générale.

la pénombre d'une chapelle un Saint-Sépulcre de la fin du xve siècle où le groupe traditionnel des trois Maries est d'une délicieuse humanité ; tout près, à Saint-Thibault, c'est l'une des constructions les plus hardies du gothique bourguignon qui se dresse, un chœur du xiiie siècle rayonnant où le mur, quoique modérément ajouré, n'est en fait qu'un écran de pierre, tandis que la monture frêle d'un système d'arcatures équilibré à miracle suffit à soutenir une voûte élevée sous laquelle s'abritent des statuettes charmantes, des tombes dignes d'une cathédrale, sans parler d'un portail richement historié

et de vantaux de bois d'un exquis style Louis XII finement fouillés. Et presque chaque village du « bon pays » possède quelque merveille.

C'est que longtemps l'Auxois fut le grenier de la Bourgogne.



Photo des Monuments Historiques.

Saint-Thibault. — Portail ouest de l'église.

Aujourd'hui, il est surtout et de plus en plus un pays d' « embouche ». On y élève pour la boucherie un bétail abondant et bien engraissé, renouvelé par l'importation des races nivernaise et suisse qui sont venues modifier la race indigène, celle de ce « bétail rouge » dont la terminologie locale semble vouloir conserver et devoir perpétuer le souvenir.

Les marchés et foires des gros bourgs sont très fréquentés en

Auxois. Mais l'évolution économique et le tracé des grandes lignes de chemins de fer en ont détourné le grand trafic, en dépit du canal de Bourgogne.

En revanche, l'Auxois retrouve, grâce à son charme pittoresque, grâce aux mamelons ou *tasselots* qui de toutes parts font face au Morvan, un attrait nouveau et des plus vifs. Des châteaux historiques, — Chastellux, Bussy-Rabutin, notamment, — témoignent que l'Auxois n'est pas à cet égard une découverte imprévue des touristes modernes. Leur attention, toutefois, désormais attirée, rend de plus en plus justice à ce pays.



Photo Neurdein.

Semur et l'Armançon.

Semur, sa véritable capitale, commande une vallée délicieuse où les fervents de la nature et les amateurs d'art trouvent une égale satisfaction. Enlacée par l'Armançon qui s'est creusé pour lit une véritable gorge, la petite ville se dresse sur un beau socle de granit rouge pailleté de quartz et de mica. On dirait une citadelle fortifiée par la nature avant l'arrivée des hommes. Le moyen âge n'en a pas moins superposé à ces défenses naturelles des défenses artificielles qui se profilent étrangement en murailles, donjons et tours, que domine une église gothique svelte et hardie aux fiers clochers.

Et non loin, à quelque distance au nord, le Mont Auxois lui-même, assiette de l'antique Alésia, commandant la plaine des Laumes, rappelle l'un des plus grands épisodes de l'histoire. C'est là que s'élève la statue colossale de Vercingétorix par Millet ; là qu'ont été retrouvés, point par point, les fossés et les restes des fortifications compliquées et formidables par le moyen desquelles les Romains, en l'an 52 avant Jésus-Christ, vinrent péniblement à bout de la suprême résistance des Gaules ; là, enfin, que pieusement l'on exhume, depuis quelques années, les substructions de la cité détruite. Les débris recueillis dans les fouilles sont maintenant conservés sur place, au lieu d'être dispersés au loin.



Photo Neurdein.

Vercingétorix, par Millet, au sommet du Mont Auxois.

A lui seul, l'aspect du site impose. Pour le goûter pleinement, il faut le parcourir le récit de César en main. Le mont, comme l'a écrit M. Camille Jullian, « surgit de la plaine complètement isolé des autres hauteurs, homogène, compact, sans contreforts ni caps avancés, couronné par une vaste plate-forme qui repose sur ses flancs inclinés comme un gigantesque entablement ». Les rivières, les hauteurs et tous les accidents du terrain qui ont leur place dans la narration circonstanciée des *Commentaires* de César se retrouvent exactement auprès de cette table géante où campèrent les quatre-vingt mille hommes de Vercingétorix, et il n'est pas jusqu'au poste d'observation d'où le vainqueur suivit en personne les péripéties déci-

sives, qui ne puisse être repéré avec précision sur les lieux.

Aujourd'hui Alise-Sainte-Reine, humble petite-fille de l'Alésia gallo-romaine, sommeille à l'écart des grandes voies. Flavigny, qui hérita au moyen âge de la primauté stratégique, dépérit à son tour d'une agonie lente sur sa hauteur abrupte, dans l'enchevêtrement de ses vieilles rues aux niches peuplées de vierges, de saintes et de saints vigoureusement sculptés à la bourguignonne, tandis



Photo Neurdein.

Alise-Sainte-Reine. — Vue générale.

que la commune de Venarey-les-Laumes, tranquillement assise en plaine, a déjà ravi à son héroïque voisine jusqu'au titre de chef-lieu de canton.

Le pays d'Arnay. — Le pays siliceux d'Arnay-le-Duc, lui aussi, a été dépouillé par l'évolution économique moderne de sa valeur essentielle de pays de grandes communications. Jadis, il continuait l'Auxois et ménageait pour lui le carrefour des directions diverses, car il dessine comme un éventail de vallées et constitue, selon l'expression de M. Gabriel Hanotaux, un « Saint-Gothard français ». De là divergent les eaux vers la Seine, la Loire, le Rhône : c'est, à quelques kilomètres à la ronde, l'Arroux, la Suze, la Canche et la

Drée, le Serein et l'Armançon, l'Ouche et quantité de ruisseaux et de ruisselets. Ils sourdent à deux pas de distance pour aller au loin finir aux extrémités les plus opposées de la France. Les voies romaines ont laissé en maint endroit leurs traces en ce pays de croisement, en ce lieu par excellence de transition, fréquenté au surplus bien au delà du moyen âge. Il n'a fallu rien moins que le triomphe



Photo Barrier.

Maison de vignerons.

du rail, attiré ailleurs par des avantages techniques, pour détourner tout à fait le trafic et les voyageurs sur la trajectoire dessinée aujourd'hui à travers la Bourgogne par la grande voie ferrée.

La Côte. — La *grande ligne*, — après avoir longé le Mont Auxois, franchi le souterrain de Blaisy et touché Dijon, — suit la Côte, sans laisser apercevoir son véritable aspect au voyageur, à qui des noms universellement connus, — Chambertin, Vougeot, Nuits, Beaune, Meursault, — risquent de donner le change. En réalité, les riches

coteaux à vignobles se tiennent à distance de la voie ferrée; les villages où se récoltent les vins des grands crus s'égrènent en un long chapelet sur la route qui, parallèlement, se développe le long des hauteurs, et c'est, comme on l'a dit, moins une route qu'une véritable « rue », le long de laquelle, — sans interruption ou presque, — se succèdent des groupes de maisons, des bourgs, des *châteaux* entourés de *clos*. Une population dense est ici vouée à la vigne, une population toute spéciale façonnée par cette terre et pour elle, les *vignerons*.

Les autres départements démembrés de l'ancienne Bourgogne doivent leurs noms à des cours d'eau. La Côte-d'Or, — et c'est justice, — doit le sien à ces collines fameuses qu'un député du bailliage de Dijon, — André-Rémy Arnoult, — baptisa d'un terme heureux en 1790.

La côte bourguignonne est, géographiquement, une falaise, un rebord de plateau en forme de muraille, qui domine la plaine d'environ cent à cent cinquante mètres. Cette muraille est entaillée d'échancrures, de *combes*, que l'usure des eaux a insensiblement burinées. De ces combes, la plupart aboutissent simplement à une sorte de cirque aux remparts escarpés, où le buis et le houx abritent ces vipères si redoutées auxquelles les habitants font une impitoyable chasse. D'autres combes sont de véritables axes de communications; elles escaladent le plateau et mettent en relation la zone des grands crus avec la seconde zone viticole qui occupe le plateau même et qu'on appelle l'*arrière-côte*. Nuits et Beaune marquent les points où s'ouvre une vallée plus importante. Ce sont là les véritables capitales de la Côte, que la terminologie locale divise précisément en *Côte de Beaune* et *Côte de Nuits*.

La métropole de la côte est Beaune, charmante ville aux rues silencieuses, serrée derrière la ceinture mutilée de vieux remparts tout mangés d'herbes, de saxifrages et de clématites. Un lieu calme et recueilli entre tous est l'Hôtel-Dieu, où le moindre détail a gardé la saveur médiévale et qui a l'aspect immuable d'une oasis de perpétuité au milieu du changement incessant et général. La ville, comme il convient, se réveille lors du grand œuvre des vendanges : le bruit des maillets résonne plus fort sur les tonneaux dans les ruelles où

l'herbe verdit le pavé, tandis que se répand le capiteux parfum du vin nouveau.

Le Val de Saône. — La falaise de la Côte domine une plaine d'affaissement qui date des temps tertiaires, et c'est le val de Saône



Photo M. Tarnier.

La Combe de Chambœuf.

qui se développe vers le sud en horizons fuyants. Voici donc ce qu'en Bourgogne on nomme le *Pays-Bas*. Le long de la grande rivière, un nouvel axe de peuplement s'oppose à celui de la Côte. C'est qu'en dépit de la concurrence du rail, une batellerie active, à peine arrêtée quinze jours par an par le gel, anime ici les quais des ports : la Saône, — qui joue dans la littérature bourguignonne un rôle assez comparable à celui de la Loire dans la littérature française, — reste, au point de vue économique, une grande artère de trafic.

La Saône est une belle rivière, à la pente très faible, au courant à peu près insensible, aux fortes crues pourtant en hiver, mais aux eaux très basses en été. Les tributaires de gauche lui fournissent de beaucoup le plus fort appoint ; les affluents bourguignons qui lui viennent d'autre part sont plus remarquables par le développement de leurs vallées que par leur longueur ou par leur débit : Vingeanne, Tille, Ouche, Dheune, Grosne, Azergues.

Les mariniers distinguent plusieurs Saônes : la Saône supérieure, qui n'est point bourguignonne, puisqu'elle finit à Gray ; puis, la Petite Saône, qui atteint Saint-Jean-de-Losne ; enfin, la Grande Saône qui se développe en aval.

A l'entrée de la rivière en Bourgogne, c'est le vieux village de Pontailler, — où Charles le Chauve eut l'un de ses châteaux, — qui se mire d'abord dans ses eaux claires. La Saône passe ensuite le long des bâtiments légers de la poudrerie de Vonges, s'étale paresseusement, traverse comme une mer de verdure, et se dirige avec nonchalance vers Auxonne, petite ville célèbre par l'abondance de ses cultures maraîchères et par ses souvenirs militaires, notamment celui que rappelle une statue du lieutenant Bonaparte qui trouva ici sa première garnison au sortir de l'école de Brienne. Aux points où les rives se rapprochent, un port s'est établi, du même coup position stratégique au temps où la Bourgogne était une marche. Au-dessous d'Auxonne, voici Saint-Jean-de-Losne, la ville décorée de la Légion d'honneur pour sa « belle défense ». De riches cultures parent la campagne à l'entour : la betterave surtout et aussi le tabac et le maïs y règnent. Le paysage losnois fait songer, — comme on l'a écrit, — à la Flandre, à une « Flandre moins grasse mais plus lumineuse », et où coulerait un fleuve qui a le calme et la sérénité d'un lac. Plus bas, Seurre, cet autre « bourg d'eau », est peut-être moins tourné vers la rivière : ses expéditions de volailles et de houblon prennent plus volontiers la voie ferrée.

Dijon et le Dijonnais. — Le Dijonnais est une dépendance de la plaine de la Saône : c'est une région composite dont Dijon semble faire l'unité artificielle et qui, géographiquement, n'a guère de cohésion : la marne de Gemeaux est une terre à houblon ; à Asnières et

tout autour, des carrières de calcaire fournissent au génie sculptural de la race des éléments de choix pour son activité ; autour de Tanay, c'est la craie qui affleure et qui fait soudain apparaître « un coin de Champagne au milieu des paysages bourguignons » ; presque partout, c'est le limon. Les houblonnières et les champs se partagent, au nord de Dijon, les préoccupations du paysan. Des forêts d'autrefois qui couvraient en majeure partie la région dijonnaise, il reste encore, pour n'en point citer d'autres, deux témoins qui comptent



Photo Boulanger.

Saint-Seine-l'Abbaye.

dans le domaine forestier de la France : la forêt de Citeaux et la forêt de Longchamp. Entre les deux coulent les deux rivières principales du Dijonnais, l'Ouche et la Tille.

C'est l'Ouche qui arrose Dijon et qui peut-être en a déterminé le *site*, dominé de 584 mètres par la masse calcaire du Mont Afrique. Du moins, la coupure de l'Ouche marque le point précis où la Montagne fait place à la Côte ; elle commande les passages du Châtillonnais et de l'Auxois, les vallées de la Saône et de la Seine. A Dijon exactement le midi finit. C'est là que poussent les derniers figuiers. Au delà, c'est le nord. La *brèche dijonnaise* acquiert de ce fait sa véritable importance et l'on en saisit tout l'intérêt au regard de la

géographie humaine, si l'on reconstitue par la pensée les forêts presque impénétrables des temps anciens en ce lieu accidenté du grand passage. A vrai dire ce seuil marque un arrêt de la circulation, partant un lieu d'habitat humain. L'Ouche, et aussi le modeste Suzon, autrefois plus abondant, ont fait du relais primitif un village d'abord, puis une ville. Un réseau de routes gauloises, surtout romaines, s'est créé auprès. L'histoire, qui a tant travaillé à modeler la Bourgogne sur les données sommaires de la géographie, s'est chargée du reste et a fait de Dijon, bien des siècles après son humble naissance, une métropole.

Pourtant, malgré ses agrandissements successifs, bien que son ancien caractère de nœud de routes, depuis les grands progrès du rail et la création du canal de Bourgogne, reliant la Saône à la Seine par leurs affluents, se soit accentué de plus en plus, Dijon, ville des ducs et ville parlementaire, demeure ville moyenne. Cette agglomération de 80.000 âmes n'a, en somme, ni grand commerce ni grande industrie, et ses produits de bouche, fabriqués avec une persistante prédilection, font toujours le meilleur de sa renommée.

La Montagne. — Le *Dijonnais* s'oriente aussitôt au nord vers la *Montagne :* ainsi s'appelait autrefois, d'un nom caractéristique, le bailliage de Châtillon-sur-Seine.

En réalité, la Montagne est plus vaste que le bailliage ou l'arrondissement de Châtillon. Elle est constituée géologiquement par une sorte de table de calcaire jurassique. Elle s'étale depuis l'Arrière-Côte jusqu'à Langres et Châtillon. C'est un plateau pierreux, garni de forêts et de landes, à peine capable de nourrir çà et là quelques maigres cultures. La partie la plus élevée est située autour de Mâlain. Sur le plateau au sol perméable, l'eau est rare. Les bourgs se tassent aux pieds des escarpements, aux points où l'eau fugitive réapparaît. Dans les replis se blottissent tant bien que mal des villages aux noms significatifs : Fontaine-les-Sèches, Coulmiers-le-Sec. Ce sont des agglomérations de maisons dont la pierre prochaine a fourni les sommaires matériaux : des moellons calcaires pour les quatre murs, des « laves » ou dalles minces pour la toiture en pente.

Le quadrilatère du Châtillonnais, — compris entre Châtillon, Ravières, Grancey-le-Château et Saint-Seine-l'Abbaye, — est par excellence le pays forestier. C'est à peine si deux rivières, l'Ource et la haute Seine, y déroulent le ruban vert de leurs vallées. Par contre, l'eau qui tombe, — assez abondamment d'ailleurs, — sur le haut du plateau, disparaît aussitôt; elle s'infiltre: des creux souterrains, des gouffres ont été, de la sorte, ménagés à la longue dans le



Photo L. Bégule.

Abbaye de Fontenay. — **Ensemble du Cloître. L'église, le dortoir.**

sous-sol: Creux-Percé ou Puits-Glacière de Pâques, Creux de Soucy, *Peuptu* de Vernot.

Le Creux-Percé, par exemple, situé à un kilomètre et demi du joli village de Pâques, sur la route de Plombières-les-Dijon à Blaisy-Bas, est un des abîmes célèbres de la région. Le grand spéléologue Martel en fit l'exploration en 1892. La profondeur du puits est d'environ cinquante mètres. Sur la paroi nord-est s'étend une superbe glacière aux éclatants stalactites. Tout autour un réseau compliqué de galeries souterraines se creuse, encore incomplètement reconnu.

La Montagne doit à sa nature géographique une formule écono-

mique nettement spécifiée. Le bois y domine. La forêt primitive a certes bien diminué. Sans doute les Gallo-Romains de Vertillum, les moines du Val-des-Choux, de Saint-Seine, de Fontenay ou de Molesmes ont conquis au cours des siècles le sol ingrat. Mais de grandes masses boisées subsistent; les reboisements récents vont



Avallon. — Maison de la place Saint-Lazare.
D'après l'eau-forte de P.-A. Bouroux.

les augmentant d'année en année : aussi le département de la Côte-d'Or se classe-t-il parmi les départements les plus boisés de France. Les essences les plus fréquentes y sont le chêne en premier lieu, puis le charme, et, dans les parties marneuses, le hêtre, l'érable, le frêne, sans parler des coudriers, amélanchiers et cornouillers. Dans le Châtillonnais, en particulier, la forêt est favorisée par l'humidité du climat et notamment par les pluies de l'été : à Châtillon le pluviomètre accuse quatre-vingts centimètres d'eau.

Les friches occupent presque tout ce que la forêt laisse à découvert. La culture, faute de bras, recule chaque jour. Le terrain abandonné gagne donc. Ce sont de maigres pâtis, des bouquets de noisetiers, de genévriers, d'aubépines, de ronces.



Photo des Monuments Historiques.

Avallon. — Portail de l'église Saint-Lazare.

Dans ces friches pastorales, le mouton trouve un bon terrain de parcours. Aussi le Châtillonnais élève-t-il le mouton en nombre. Une statistique récente enregistrait 716 troupeaux dans l'arrondissement de Châtillon, dont 163 dans le seul canton de Laignes, avec 20.245 têtes. Avant Daubenton on ne connaissait dans la contrée que le mouton indigène, du type berrichon, élevé uniquement pour le fumier et la laine. Mais, de 1766 à 1777, Daubenton acclimata à

la ferme de Courtangis, près de Montbard, un troupeau de mérinos. Ce fut le principe d'une transformation, lente à la vérité mais continue, qui s'accentua au XIX° siècle. La race des mérinos bourguignons actuels, produit d'une sélection savante autant que patiente, se recommande à la fois par la qualité de la viande et par la finesse de la toison.

Assurément l'élevage du mouton n'est point l'indice d'une population bien dense ni d'une richesse bien grande. Les villages de la Montagne sont pauvres et faiblement peuplés. Seul Châtillon a des allures de ville, avec sa majesté élégante et coquette de vieille capitale : l'antique église Saint-Vorles et les restes du château ducal surveillent encore, de haut, les maisons anciennes et le vaste hôtel de ville.



Photo Neurdein.

La vallée de la Cure près d'Arcy-sur-Cure.

Pays de ressources médiocres et de population clairsemée, le Châtillonnais est, en revanche, un pays de chasse et de villégiature estivale, le pays des *douix* et de la haute Seine, pittoresque et frais, celui où la ville de Paris envoie, pour remonter le fleuve historique et retrouver la nature, ses colonies de vacances.

L'Avallonnais. — Dans le département de l'Yonne, l'Avallonnais est le pays du pittoresque et du tourisme, comme le Châtillonnais dans le département de la Côte-d'Or. A dire vrai, l'Avallonnais est



Photo Neurdein.

Vézelay. — La Madeleine.

la continuation naturelle du Morvan et de l'Auxois en *Terre-Plaine*. La ville d'Avallon est la sœur singulièrement ressemblante de la ville de Semur.

Des clochers, des toits serrés surplombent de tous côtés des ravins profonds, les précipices du Cousin. De belles promenades, disposées en terrasses, ombragées de tilleuls, rappellent les plates-formes plan-

tées d'arbres des villes d'Ombrie d'où un panorama dégagé se déroule sous les yeux du promeneur aussi loin que peut porter sa vue. Partout le lit tortueux de l'active rivière assiège la ville pressée dans la ceinture de ses remparts; mais les faubourgs débordent l'enceinte du moyen âge et dévalent pour rejoindre l'eau courante. Du faubourg de Cousin-le-Pont, le décor de la ville est une féerie.



Photo R. Gorget.

Les Noyers de Vézelay, par Guillon.
Musée de Dijon.

Que le voyageur qui a admiré, à Avallon, le coup d'œil du paysage environnant et les riches sculptures du portail de Saint-Lazare, prenne au matin la route aux délicieux tournants qui mène à Pontaubert, pour visiter en ce village proche un édifice caractéristique du style cistercien : l'excursion, à coup sûr, lui laissera un aimable souvenir. Mais pour apprécier comme il convient une région qui commence à devenir sérieusement à la mode, il faut pousser dans la vallée de la Cure : ici, la rivière a véritablement sculpté la roche. Entre le point où elle reçoit le Cousin et celui où elle se précipite à son tour dans l'Yonne, c'est une série d'accidents imprévus, des

jeux de rochers et d'eau où le géologue trouve autant à apprendre que le touriste trouve à s'extasier. Paysagistes et aquarellistes parcourent maintenant à l'envi cette vallée miraculeuse. Il se trouve même un endroit où la Cure industrieuse a troué l'oolithe de part



Photo Boulanger.

Montréal. — La porte d'En-Bas.

en part, si bien qu'elle coule un temps dans des cavernes qui sont proprement son œuvre, les fameuses grottes d'Arcy.

Or, ce ne sont pas seulement autour d'Avallon les curiosités naturelles, mais encore les merveilles monumentales qui semblent s'être donné rendez-vous. La Madeleine de Vézelay dessine hardiment sa silhouette au-dessus de la vallée de la Cure, sur la colline isolée où elle se dresse comme le symbole persistant du

pouvoir monastique évanoui. Au pied de l'altière abbatiale, la seconde croisade fut prêchée par saint Bernard. Les sculptures du narthex et de la nef conservent le souvenir du grand élan artistique du douzième siècle, antérieur à la prédication de l'éloquent abbé ; mais sous les voûtes imposantes qui recouvrent l'immense basilique a retenti la voix du saint exhortant Louis VII et sous ces voûtes



Photo Boulanger.

La Vallée de la Canche aux environs d'Autun.

aussi se sont déroulées les scènes dramatiques de la commune décrites par Augustin Thierry.

Le petit village de Saint-Père, au bas de la colline, montre encore aujourd'hui les restes de l'abbaye primitive fondée, dit-on, par Girard de Roussillon sous Charles le Chauve. La petite église gothique de Saint-Père, sise tout auprès de ces ruines, se classe comme l'un des plus précieux bijoux de l'école bourguignonne du XIII[e] siècle.

A quelque distance de la montagne de Vézelay, parmi les églises et les châteaux qui, de toutes parts, en cette région, sollicitent

l'arrêt du voyageur, se trouve Montréal, l'un des bourgs de France qui donnent le plus aujourd'hui le sentiment du moyen âge seigneurial. Des murs, des portes intactes dessinent l'enceinte où de vieilles maisons se groupent le long des rues grimpantes, des puits



Photo Neurdein.

Autun. — La porte d'Arroux.

anciens dans des cours retirées, une église à stalles curieuses, et tout en haut, un point de vue qui semble guetter encore, comme aux temps féodaux, tout l'horizon.

L'Yonne, qui a reçu la Cure, se dirige à son tour vers la Seine. La région des vins blancs de l'Yonne est encore bourguignonne, du moins en grande partie. Mais peu à peu le pays se dénature. Où donc arrêter la Bourgogne à mesure que l'on descend le grand

affluent de la Seine? Auxerre même a été un temps en Bourgogne. L'art de la Bourgogne y a souvent reflué, débordant même au delà. Voici pourtant que nous approchons de cette zone mixte, douteuse, qui sur tout son pourtour enveloppe cette Bourgogne aux limites indécises dont il s'agit ici de passer en revue les *pays* les plus carac-



Photo Boulanger.

Château de Couches-les-Mines.

térisés. Il est temps de rebrousser chemin et de traverser à nouveau, pour pousser cette fois vers le sud, l'Avallonnais et l'Auxois.

L'Autunois et le Charollais. — Il n'est point de noms qui évoquent mieux que ceux du mont Beuvray, de Bibracte et d'Autun, la Bourgogne la plus noble et la plus authentique d'autrefois. Alésia même ne rappelle pas des souvenirs plus prenants. La vieille capitale celtique de Bibracte était la gloire des Eduens. Découverte sur le mont Beuvray, à huit cent dix mètres d'altitude, par le savant et infatigable Bulliot, elle dominait la vallée de l'Arroux. Là, elle se dres-

sait, inviolable, sur un piédestal granitique, en ce lieu même où de nos jours, un massif de hêtres touffus et noueux couronne la plateforme. Sous ces arbres trop jeunes se dessine l'enceinte de l'une des plus puissantes, de l'une des plus vénérables cités des Gaules. Sous ces ruines ont été trouvés des débris de la plus haute valeur archéologique, qui font l'orgueil des musées et des collections d'Autun.



Photo Boulanger.

Paray-le-Monial. — La Basilique.

Car les musées d'Autun ont hérité des reliques du Beuvray, comme Autun même a hérité de Bibracte. La prospérité est descendue, de par la volonté des Romains, du mont dans la vallée. Et voici qu'Autun, — à son tour, — est presque une ville abandonnée. La sous-préfecture actuelle groupe autour du Champ-de-Foire ses maisons que domine la flèche d'une belle cathédrale romane. Les autres monuments paraissent extérieurs. C'est que, morne dans sa ceinture d'autrefois devenue trop vaste, la vieille cité épiscopale ne vit plus guère que par la pensée. C'est l'Aix de la Bourgogne. Comme sa sœur de Provence, elle se repaît de souve-

nirs. Il est ainsi des villes en France dont la dignité calme commande le respect et dont le passé fait la parure : villes de recueillement et de sociétés savantes, de monuments et de musées.

La vie moderne, au contraire, se manifeste non loin de là, sous sa forme la plus active, au Creusot, le type de la ville industrielle.



Photo Neurdein.

Fermière bressane.

Le couloir qui s'ouvre entre la Côte-d'Or et les monts du Charollais est formé par les vallées de la Dheune et de la Bourbince. C'est une longue et étroite bande de mines et d'usines : Épinac, Montchanin, Montceau, Blanzy. Le terrain houiller donne à ce pays sa couleur et son allure également caractéristiques. Il s'est annoncé près de Saint-Berain-sur-Dheune, mine aux spéculations fameuses, à laquelle se rattachent les débats retentissants où fut mêlé Émile de

Girardin. Les gisements et les centres ouvriers se suivent. L'étang de Longpendu résume le décor lacustre où s'encadre la ville de Montchanin ; puis c'est Montceau, enfin le Creusot dont les merveilles dépassent tout ce que l'Antiquité a pu imaginer des forges idéales de Vulcain, tandis que le vieux Montcenis, capitale régionale du temps des ducs, végète à l'écart, si réduit et si humble que sa



Photo R. Gorget.

Pêcheurs Charollais, par Jean Laronze.
(Musée de Dijon).

déchéance est un des retours les plus frappants de l'histoire en Bourgogne.

De fait, aucun pays, dans toute la province, n'a été à ce point transformé. Le sous-sol a fait ce miracle. Le canal du Centre, la voie ferrée ont imprimé à tout ce pays un élan de vie exceptionnel. Encore ne faut-il pas omettre de signaler aussi, au passage, l'importance de la céramique de construction et de la faïencerie dans le même domaine : à Montchanin, à Digoin. Pour la céramique et la tuilerie, le centre bourguignon vient tout de suite après le centre prépondérant de Marseille.

Le Brionnais, antique dépendance féodale de l'Autunois, vit surtout, comme Autun, de souvenirs. De fraîches vallées retirées abritent de jolis villages. La parure monumentale en accroît le charme. Paray-le-Monial, avec sa basilique, attire les pèlerinages. Charlieu, avec son splendide portail et son cloître merveilleux, attire les touristes; mais toute une famille de délicieuses églises romanes s'est égrenée dans les vallons verdoyants : Semur-en-Brionnais, Varennes-l'Arconce, Anzy-le-Duc, tous joyaux précieux de l'école bourguignonne du XIIe siècle.

Quant au Charollais, qui confine au Brionnais, son nom seul en dit assez long, — c'est le pays de l'élevage, pays de prairies ondulées aux bords de l'Arconce où une race bovine bien caractérisée et bien connue trouve son habitat. De magnifiques bœufs blancs tâchés de jaune paissent tranquillement dans de vastes prés d'embouche que ceignent des haies touffues et que coupent çà et là des bouquets d'arbres dont l'ombrage doit abriter la sieste paresseuse des animaux. Ce sont des bêtes choisies et soigneusement entretenues, gloire des concours agricoles. La race charollaise est une race d'élite, qui vaut par la qualité bien plutôt que par le nombre. Grâce à la richesse de l'alimentation et à une sélection continue, le bœuf charollais offre une rare perfection de formes et une exceptionnelle qualité de chair. La ville de Lyon est la meilleure cliente des éleveurs de la contrée.

La Bresse et le Mâconnais. — En face du Charollais s'étend la Bresse bourguignonne, c'est-à-dire la Bresse louhannaise et chalonnaise, portion de cette grande Bresse qui, depuis la Saône, s'étend jusqu'au Jura.

On peut définir la Bresse un sous-sol marneux recouvert d'un tapis de limon. C'est donc une région basse et plate où les rivières ont l'air de dormir, où l'eau se ramasse dans des cuvettes et reste souvent stagnante; pays de marais, de landes et de friches. Louhans, petite sous-préfecture, est, en Saône-et-Loire, la vraie capitale de ce royaume de la volaille. Ici, le maïs — qu'on appelle le *turquis* — est la culture essentielle, base tout à la fois de l'alimentation humaine

et de l'élevage domestique. Pour l'homme, à part les navets et les raves, il se nourrit en effet de maïs accommodé sous différentes formes : « gaudes », ou « millasses » ou encore « flamusses ». Le maïs également engraisse les hôtes de la basse-cour, avec la collaboration du sarrasin et du seigle, sous la forme d'un mélange de farine qui donne les meilleurs résultats.

Çà et là, autour des maisons, quantité de poules picorent, entourées de leurs poussins, qui seront demain poulets et poulardes ; ou



Photo Neurdein.

Chalon-sur-Saône. — Perspective du pont Saint-Laurent et rue du Pont.

bien encore, des troupes d'oies se prélassent, ressource importante des marchés bressans.

Les marchés se tiennent aux bourgs, car les fermes de la Bresse sont en général isolées, plutôt que groupées en villages. Au marché du bourg on va vendre et l'on va acheter : le lieu du marché est en même temps un petit centre d'approvisionnements.

Les villes actives, par contre, s'échelonnent sur les rives de la Saône, qui est, dans le département de Saône-et-Loire, la grande artère. Tournus, — la patrie de Greuze, — a déjà une importance commerciale réelle : c'est un nœud géographique, un point de contact et par conséquent d'échanges entre le pays de la volaille et le pays

du vin. Mais le centre le plus actif de la Saône, en même temps le débouché naturel de la région houillère, est Chalon, l'une des villes les plus avantageusement situées de France, puisqu'elle est assise au point où la Saône, devenue navigable pour les plus grands chalands, reçoit le canal du Centre. A peu de distance, quatre voies d'eau prennent naissance : le canal de Bourgogne, le canal de la Marne à la Saône, la petite Saône et le canal de l'Est. Aussi l'industrie et le commerce tendent-ils à faire de Chalon quelque chose de plus qu'une métropole locale, l'une des stations les plus considérables et comme le port de la France intérieure. Volontiers on croirait que cette cité, qui fut aux temps barbares comme une capitale de toute la Bourgogne, a chance de retrouver dans le jeu des forces économiques modernes quelque chose de sa prééminence oubliée.

Le Chalonnais et le Mâconnais ont leur côte qui continue celle de Nuits et de Beaune, et qui, face à la Saône, étage des crus dont plusieurs ont leur bonne part de renommée. Entre le Chalonnais et le Mâconnais, « une sorte de golfe de plaine » s'est créé par effondrement : c'est la dépression où coule la Grosne et où s'est réfugié Cluny. Là, depuis le xe siècle, la vieille abbaye qui gouverna les siècles romans s'était établie à l'écart, parmi les calcaires, les prairies et les forêts. « Avantageusement placée, — dit M. Vidal de La Blache, — pour influer à la fois sur la Loire et sur la Saône, Cluny est néanmoins tout bourguignon par le site et par les hommes. On laisse derrière soi les vieux pays retirés, les landes de genêts et de bruyères où de vieilles femmes filent leur quenouille au bord des haies. Les sommets des montagnes usés par la culture deviennent gris et chauves ; mais sur leurs pentes s'étale, entre les murs de pierre sèche, la grande rangée des vignobles, parsemés de fermes riantes et ouvertes, de villages, de châteaux, qui descend sans interruption jusque dans la plaine aux hauts peupliers dont Mâcon tient l'entrée. »

Mâcon, si bien nommé « le balcon de la Saône », port aussi et marché de vins avant tout, ville aux vieilles maisons à pans de bois et aux chais tout neufs, regarde surtout vers le sud. Et bientôt, à

mesure que la Saône lentement, dans son cours rectiligne, s'avance à la rencontre du Rhône, le pays, comme au nord vers l'Auxerrois, tend à changer de nature et d'aspect, la teinte bourguignonne va se dégradant et peu à peu se perd dans le Lyonnais.

C'est ainsi qu'insensiblement on passe en Bourgogne du nord au sud, comme on passe de l'est à l'ouest, de la plaine à la montagne.



Photo Hatton.

Mâcon.

Un véritable système de carrefours de routes, fluviales ou terrestres, s'offre à qui parcourt successivement ces *pays bourguignons* dont on avouera volontiers, — sans avoir à redouter le paradoxe, — que la variété fait l'unité, si l'on songe que la complexité géologique du sol, la multiplicité des accidents naturels, les contrastes et les pentes divergentes même ne vont qu'à mieux assurer les transitions entre des régions lointaines, dont le point de raccord se trouve ainsi savamment ménagé et dont la soudure s'opère ici tout à la fois au bénéfice de la civilisation générale et de la prospérité locale.

II. — L'HISTOIRE ET L'ART

La Bourgogne avant les Bourguignons. — La vocation géographique de la Bourgogne, pays de passage, a déterminé son histoire, surtout son histoire primitive. Si l'on a trouvé à Solutré, près de Mâcon, des gisements importants et caractéristiques de l'âge de pierre, on peut dire que, dès le bronze, le passage d'Alésia donne déjà à la Bourgogne sa pleine signification historique : aux pieds du Mont Auxois passe « la route de l'ambre et de l'étain », l'équivalent à cette époque lointaine de ce que peut être aujourd'hui la plus active de nos grandes lignes mondiales. Par la Suisse, la Bourgogne du bronze et du fer est en communications constantes avec l'Europe centrale, notamment avec la Bohême. La prospérité continue d'Alésia s'explique d'autant plus aisément : Alésia est mieux qu'une ville, c'est un point privilégié, un rendez-vous commercial et religieux aux grands jours de fêtes et de foires, en un mot un sanctuaire et un marché. Les autres grandes agglomérations gauloises de la région sont ailleurs, à Bibracte et à Langres, capitales respectives de deux grandes peuplades, les Eduens et les Lingons. Une tribu secondaire possède le Mont Auxois, les Mandubiens. Et c'est autour du Mont Auxois que sombre en 52 avant Jésus-Christ l'indépendance des Gaules. L'épisode célèbre que résument les noms de Vercingétorix et de César ne met qu'en plus parfaite lumière l'importance du seuil bourguignon dans l'histoire générale.

Région de passage, la Bourgogne avait mis face à face à l'heure suprême les Gaulois et les Romains; région de passage, elle devait tout naturellement aussi recevoir l'empreinte rapide et profonde de la civilisation victorieuse. Les villes anciennes prospèrent, de nouvelles villes se fondent. Dijon naît sous la forme modeste d'un *castrum* impérial. Langres reste sur sa hauteur. Bibracte descend dans la plaine et sous le nom latin d'Autun devient la métropole de la Bourgogne romaine. C'est au point que ses écoles fameuses apparaissent comme le prototype d'une université bourguignonne. La langue et la culture latine se répandent. Voici qu'un riche réseau

routier se développe. Enfin, comme si ce n'était pas assez pour récompenser ceux grâce à qui, sans doute, s'est décidé son triomphe, Rome fait à ses fidèles Eduens et à la Bourgogne elle-même ce cadeau inestimable : la culture de la vigne.

Le temps était venu où le christianisme faisait à son tour la conquête du sol bourguignon. La tradition pieuse en attribue l'évangélisation à saint Bénigne, accompagné de Thyrse et d'Andoche.



Photo Ratton.

La Roche de Solutré.

Les temps barbares. — Or, l'invasion burgonde, survenue au v° siècle, n'a pas compromis le christianisme en Bourgogne, mais l'a plutôt consacré. Il est vrai que les rois burgondes, embrassant l'hérésie arienne, se trouvèrent engagés dans un conflit de croyances avec leurs sujets; mais la race burgonde semble avoir été douée d'une aptitude particulière à l'assimilation. Aussi bien la « romanisation » intense du pays où ils avaient trouvé « l'hospitalitas » réagissait-elle puissamment sur les nouveaux venus. Sidoine Apollinaire nous montre les Burgondes de l'invasion sous la figure de bons géants encore grossiers auprès des Romains raffinés, ajoutant par leur appareil guerrier, par leur chevelure teinte et graissée de beurre

rance, une note pittoresque à la vie quotidienne. Déjà cependant Gondebaud, le plus illustre de leurs rois, — l'auteur de la célèbre loi Gombette, — se montre si sage législateur, que Sidoine ne craint pas de l'appeler un « moderne Solon ». Toutefois l'élan irrésistible de la conquête mérovingienne ébranle et renverse l'état burgonde : Clovis commence l'œuvre, ses fils l'achèvent; le royaume de Bourgogne n'est plus que l'un des éléments de l'empire des Francs. Ce n'est pourtant pas en vain que quelques personnalités exceptionnelles du VIe siècle se sont succédé à la tête de ce pays. Ne dirait-on pas qu'il attirait à lui, en vertu du passé, les esprits les plus aptes à comprendre la culture romaine et le sens même de la civilisation : Gondebaud, le plus éclairé des législateurs barbares; Gontran, le plus paisible et le plus raisonnable des Mérovingiens; Brunehaut, la plus latine des princesses barbares ; Dagobert enfin, qui fut surtout, au moins comme justicier, un roi de Bourgogne ?

Mais l'époque carolingienne fait tomber l'ancien domaine burgonde dans l'unité impériale. La Bourgogne est découpée en comtés, c'est-à-dire en circonscriptions administratives qui reçoivent du dehors leur principe de vie. C'est seulement à la faveur de la décadence carolingienne qu'une vie locale nouvelle s'engendre, et c'est alors en Bourgogne la période obscure, mais infiniment féconde, de la genèse du duché.

Comment, au sein de cette expression géographique qu'était devenue la Bourgogne franque, un noyau se reforme-t-il? Comment la dissolution du régime carolingien ménage-t-elle l'apparition, imprécise d'abord, d'une entité historique nouvelle ? C'est le secret de ce IXe et de ce Xe siècle, qui comptent parmi les moins connus de notre histoire. Mais, si la Bourgogne a reçu son nom des Barbares qui sont venus l'occuper au Ve siècle, on peut dire qu'elle a reçu son individualité historique des comtes carolingiens qui en ont, au IXe siècle, tracé les limites : Bernard, Warin, Richard le Justicier. Le traité de Verdun, en 843, fait de la Saône la frontière de la France : la Bourgogne française est donc une *marche* française sise de ce côté-ci de la Saône. Comme telle elle s'organise, elle a un duc. Ce duc est bientôt un Capétien. La dignité ducale se fixe au Xe siècle. Au siècle suivant, le troisième roi capétien, Henri Ier, en

consacre définitivement l'hérédité en donnant, à la mort de Robert le Pieux, en 1032, la Bourgogne à son frère, Robert sans Terre.

Le duché capétien. — Alors, à travers plus de trois siècles, les ducs capétiens se succèdent, peu connus pour la plupart de l'histoire générale, mais aussi pour la plupart laborieux, méthodiques, économes, ouvriers patients d'une œuvre ingrate, la réfection d'un



Sceaux de Dijon.

(Extrait de « Dijon et la Côte-d'Or en 1911 ».)

État bourguignon. Ce sont eux qui lentement, concentrant les territoires et systématisant les pouvoirs, réagissent avec succès contre l'extrême émiettement de la féodalité. Grâce à eux s'édifie la pyramide hiérarchique dont la dignité ducale occupe le sommet. Le duché, amorphe au début, prend consistance, et la main industrieuse du Capétien en modèle la forme aux arêtes de plus en plus précises.

Princes français par excellence, les Capétiens ont fait mieux encore : ils n'ont pas seulement pétri le corps du duché, ils lui ont aussi soufflé définitivement une âme. Le sentiment français a souvent fléchi sur bien des points, depuis le IXe siècle : les descendants

de Robert le Pieux sont, à l'ordinaire, les plus fidèles auxiliaires des rois, même après l'avènement des Valois au trône. La Bourgogne de 1359 et de 1360 souffre cruellement pour la France. Les Anglais d'Édouard III désolent la Bourgogne ; le sac de Flavigny et de Saulieu, les ravages des Grandes Compagnies associent la Bourgogne aux épreuves de sa grande sœur, la France royale. C'est



Photo des Monuments Historiques.

Cluny. — Ancien Palais des Papes.

bien une Bourgogne française, distincte du royaume, mais loyale et fidèle, que léguera aux Valois le dernier des Capétiens.

Politiquement façonnée par ses ducs, la Bourgogne a dû beaucoup aussi aux ordres religieux. Le duché a été un centre exceptionnel de développement monastique. Les invasions normandes ou hongroises du IXe et du Xe siècle, si cruelles sur quelques points, n'ont pas eu ici la persistance dont tant d'autres régions ont souffert. A l'écart des routes, mais près d'elles, les colonies de moines trouvaient à s'établir. Parmi toutes les fondations religieuses, celle de Cluny par Guillaume le Pieux, en 909, a eu surtout du retentissement sur l'avenir. Or, la Bourgogne n'a pas été seulement le refuge

préféré des moines, mais encore un foyer de rayonnement ecclésiastique incomparable : à côté de Cluny, Cîteaux et Clairvaux sont des noms assez éloquents. Le clunisien Guillaume de Volpiano a réformé Saint-Bénigne de Dijon au temps de Robert le Pieux.



Photo des Monuments Historiques.

Cluny. — Maison Romane.

Saint Bernard, né à Fontaine-les-Dijon, apparaît au XIIe siècle comme la plus éclatante personnification de l'Église de son temps.

L'art roman et l'art gothique. — Réforme monastique et construction sont, à l'ordinaire, au moyen âge, termes corrélatifs. Aussi n'est-ce point l'effet d'un hasard, si l'art roman a eu en Bourgogne une destinée brillante. Une école féconde et hardie s'est épanouie sur le sol bourguignon au XIe et surtout au XIIe siècle. C'est par



Photo R. Georget.

Saulieu.
Chapiteau de l'église Saint-Andoche.
(*La Fuite en Égypte*).

excellence l'école des grandes abbatiales. De hautes nefs couvertes en berceau brisé, ou d'arêtes, ou encore de berceaux transversaux, se dressent, montées sur des piliers où la cannelure perpétue volontiers sa plus pure donnée antique. Des fenêtres supérieures, percées en dépit des difficultés techniques, éclairent directement le vaisseau central. Une mouluration sobre et franche, parfois agrémentée de roses délicates, court en plates-bandes entre chaque étage de l'élévation, formant bague autour des piles. Enfin une sculpture vigoureuse et sincère anime chapiteaux et portails, et ce sont les chefs-d'œuvre si célèbres de Vézelay, d'Autun, de Saulieu. En vain l'austérité de saint Bernard s'indigne de ce luxe de beauté! Les grandes pages sculptées se multiplient. Cluny, la reine des églises bourguignonnes, a malheureusement disparu. C'était la plus vaste basilique de la chrétienté entière au moyen âge : il n'en subsiste que



Photo R. Gorget.

Saulieu.
Chapiteau de l'église Saint-Andoche.
(*La Tentation au désert*).

quelques débris et un souvenir que perpétuent des filles artistiques comme la collégiale de Beaune ou l'église de Paray-le-Monial. En un mot, c'est dans les imitations seulement que nous pouvons juger aujourd'hui de cet art *clunisien* qui n'est d'ailleurs qu'une



Photo des Monuments Historiques.

Tournus. — Église Saint-Philibert.

expression, — à vrai dire la principale, — de l'art bourguignon au XIIe siècle. Il suffit, au surplus, de comparer aux répliques clunisiennes des églises comme la Madeleine de Vézelay ou Saint-Philibert de Tournus, pour comprendre aussitôt quelle a été la variété et la vitalité de la Bourgogne romane.

La Bourgogne gothique a été moins variée, moins féconde aussi :

c'est que l'art gothique était pour le duché un art exotique, un envahisseur venu de France. Les architectes bourguignons se sont ralliés à la nouvelle formule, à leur corps défendant, à raison de sa seule supériorité technique. La nervure diagonale de la croisée d'ogive gothique, qui fait porter la voûte entière sur une armature d'arcs de soutien, propagée par les Cisterciens, dégagée des éléments romans encore prépondérants dans la « transition », engendre au commencement du XIIIe siècle cette église Notre-Dame de Dijon que Viollet-le-Duc ne se lassait point d'étudier. L'éloge qu'il décerne à l'auteur anonyme de cette merveille lui a valu bien des admirations. Et c'est justice. Un minimum de matière pour le maximum d'effet, un espace si étroitement mesuré qu'il oblige le constructeur à de véritables tours de force pour assurer l'équilibre tout en conservant l'élégance de la ligne; une perfection d'appareil et de jointement qui semble équivaloir au secret de « mouler la pierre ». enfin un luxe de sculptures et de vitraux qui fait de cette miniature de cathédrale un pur bijou d'art : telle est Notre-Dame de Dijon. Des caractères nettement définis en archéologie — comme la plantation des formerets et la galerie supérieure qui surmonte le triforium, — sont autant de traits pour ainsi dire physiques auxquels se reconnaissent, au près et au loin, les filles artistiques de Notre-Dame : Saint-Père-sous-Vézelay, Saint-Martin de Clamecy, Semur-en-Auxois, la cathé-



Le Christ piteux à Notre-Dame de Semur.

(D'après l'eau-forte de P.-A. Bouroux.)

drale de Lausanne et tant d'autres encore. A vrai dire, ce qu'on peut appeler l'école gothique de Bourgogne n'est guère qu'une famille architecturale issue de Notre-Dame de Dijon. La même sculpture aussi, et tout naturellement, s'y retrouve : ce n'est point la statuaire noble et grave des grandes cathédrales françaises, mais l'originalité des sculptures bourguignonnes se réfugie et s'étale de préférence où l'idéalisme perd ses droits. Notre-Dame de Dijon même en



Photo Neurdein.

Semur. — Tympan de l'église Notre-Dame.

témoigne. Ses *gargouilles*, ses *têtes* célèbres frappent aussitôt le visiteur. Ce qui est ailleurs l'accessoire devient ici l'essentiel. Point de ces portails majestueux où règne le canon d'une esthétique sereine et parfaite, mais des morceaux malicieux et sincères, des types d'hommes ou d'animaux saisis dans la spontanéité même de leur expression individuelle et de leur mouvement. Ils s'accrochent aux arcs, s'emploient à soutenir les retombées, s'installent sur les contreforts, surgissent du mur à la faveur du moindre vide, en attendant qu'un renouveau d'art leur permette de revendiquer une meilleure part dans l'œuvre monumentale.

Le duché Valois. — Voici qu'en Bourgogne, comme en France, les Valois ont succédé aux Capétiens. Philippe de Rouvres, le dernier descendant de Robert sans Terre, est mort de la peste le 21 novembre 1361. La dynastie s'est éteinte sans postérité. Le roi Jean le



Photo Boulanger.

Semur. — La porte Guillier.

Bon, comme autrefois Robert le Pieux, a repris la Bourgogne, mais pour en investir lui aussi à nouveau un cadet, Philippe le Hardi, tige d'une dynastie nouvelle. Ce sont maintenant les quatre grands ducs qui se font suite de père en fils : à Philippe le Hardi succèdent Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire. Autant les noms des Capétiens de Bourgogne sont obscurs au regard de l'histoire générale, autant sont prestigieux les noms des quatre Valois :

la rivalité de la France et de la Bourgogne au xv[e] siècle fournit la matière d'un chapitre qui se trouve en bonne place jusque dans les manuels.

L'histoire des Valois de Bourgogne a été, en effet, celle d'une maison princière de plus en plus magnifique et envahissante, qui a tendu à se détacher de la royauté et à créer entre la France et l'Allemagne un État nouveau. Une politique matrimoniale habile et des successions heureuses ont groupé très vite autour du duché capétien tout un cortège de seigneuries. Les Pays-Bas, à peu près en entier, appartiennent au *Grand-duc d'Occident*, c'est-à-dire les royaumes actuels de Belgique et de Hollande, plus le département actuel du Nord. L'Artois et la Picardie flanquent ce groupe septentrional de telle sorte que toute la côte de la Manche et de la mer du Nord, de la Somme au Zuydersée, en dépend, et un immense commerce maritime se développe, avec un arrière-pays qui constitue alors le plus actif des pays industriels de la chrétienté. Le Luxembourg, les comtés de Thionville et de Rethel, la Basse-Lorraine et la Haute-Alsace, un moment, forment un groupe de possessions intermédiaires entre les domaines flamands et les domaines bourguignons proprement dits. Ceux-ci ont pour noyau la Franche-Comté et la Bourgogne ducale, autour desquelles gravitent des annexes de moindre importance, comme le comté de Nevers ou celui de Charollais qui joue le rôle de Dauphiné ducal. Bref, la maison de Bourgogne gouverne un territoire qui ne compte pas moins de six à huit millions d'habitants. Comment ne pas comprendre, dès lors, l'orgueil d'un Charles le Téméraire, sa hantise d'une royauté dont il avait la puissance, enfin la magnificence éblouissante de sa cour ?

La cour de Bourgogne a pris alors toutes les allures d'une cour souveraine. Mieux encore, elle cherche visiblement à éclipser ses rivales. Les historiens bourguignons, — surtout Olivier de la Marche et aussi l'indiciaire officiel Georges Chastellain, — se sont plu à décrire l'ordonnance des services domestiques, les tournois interminables et jusqu'à ces festins plantureux dont les vieilles cuisines, encore visibles au Musée de Dijon, rappellent si éloquemment le souvenir. L'ordre de la Toison d'Or, créé en 1429 en l'honneur

du mariage de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, fut l'occasion de fêtes inouïes et aussi de splendides œuvres d'art. Le chancelier Nicolas Rolin, qui administre le duché au nom du duc durant quarante ans, fonde l'hôpital de Beaune, qui reste comme une évocation merveilleuse de son temps. Le mécénat bourguignon ne s'est pas exercé seulement dans le domaine de la plastique, il s'est étendu à l'ordre littéraire. La louange des ducs a été chantée à l'envi en prose et en vers.



Philippe le Bon, duc de Bourgogne.
(D'après une gravure de Louis.)

Mais voici que le centre de gravité de l'activité ducale est déplacé et se fixe de plus en plus dans le nord, au détriment du duché. La grande politique qui a exalté la maison ducale, en attendant de causer sa perte, a d'abord servi, puis bientôt diminué le duché et sa capitale, Dijon. Philippe le Hardi, fondateur de la nouvelle lignée, a fait de Dijon la capitale de son État tout entier et Dijon, artistiquement, doit ses plus glorieux chefs-d'œuvre à cette désignation. C'est à Notre-Dame de Dijon que Philippe donne le trophée du Jacquemart, cette horloge célèbre conquise par lui à Courtray. Ensuite, Jean sans Peur s'absorbe dans les affaires troubles de la cour de Charles VI. Il assassine, autant par ambition que par haine, le duc d'Orléans à Paris et va se faire assassiner lui-même à Montereau. Pour le venger, son fils, Philippe le Bon, fait ce que n'avait pas osé son père et consent à l'alliance anglaise. Les contre-coups de la Guerre de Cent Ans se font sentir dans le duché. *Bourguignon* est le nom d'un parti qui donne et reçoit des coups. La querelle des

Armagnacs s'étend et s'éternise. A peine le traité d'Arras a-t-il réconcilié Philippe le Bon et Charles VII, qu'une lutte plus directe et plus âpre encore s'engage, le duel acharné de Louis XI et de Charles le Téméraire. Ne dirait-on pas que la Bourgogne, si proche



Cour de l'hôtel Chambellan à Dijon.
(Extrait de Taylor, Dijon : Ses monuments.)

de l'Ile-de-France, se lève contre elle et que le vassal rebelle va prendre pour ainsi dire son suzerain à la gorge ?

La portée de cette lutte dépasse, en réalité, et de beaucoup, la portée d'une rivalité personnelle, si dramatiques qu'en aient été certains épisodes. De fait, la royauté française, sortie victorieuse de cette longue épreuve qu'avait été pour elle la guerre de Cent Ans, rayonnait désormais de toute la splendeur de sa souveraineté restau-

rée. Or, la souveraineté royale était, pour la France du moyen âge, la promesse de l'unité nationale. La prétention des Valois de Bourgogne à l'indépendance définitive se dressait à l'encontre ; le royaume ébauché sans le titre par Philippe le Bon, rêvé avec tout son appareil par Charles le Téméraire, ne pouvait se créer qu'aux dépens de la France : pour qu'il se réalisât, il fallait que la Bourgogne cessât d'être française. La Bourgogne du traité de Verdun et des Capétiens ne le pouvait point. A une demande d'argent formulée par les officiers du dernier duc, les États de Bourgogne, qui avaient le droit de voter les subsides, répliquèrent, dit-on, par cette parole : « Il ne se fit jamais, il ne se peut faire, il ne se fera pas ! » Et Charles le Téméraire disait un jour : « Ma comté de Bourgogne est une épée d'honneur, ma duché de Bourgogne une dague de plomb ! » Que pouvait, en effet, la Bourgogne française pour un duc qui, certain jour, s'était vanté d'être « Portugais » ? Le malentendu qui existait entre le duc et ses sujets directs, plus que les fautes les plus lourdes du Téméraire, explique le sort lamentable de sa chimère.

L'école artistique du XV[e] siècle. — Le dernier des grands-ducs d'Occident, battu à Granson, puis à Morat, était tué devant Nancy le 5 janvier 1477. Au bout de trois jours seulement on retrouvait dans la boue d'un étang son corps nu et glacé. Et, sans égard pour les droits que pouvait, — plus ou moins légitimement, — prétendre la fille du défunt, la duchesse Marie, Louis XI, tranchant le problème par la ruse et par la force, se saisit de la Bourgogne, l'annexe au royaume, bâtit un château à Dijon, organise l'ancien duché en province de la monarchie française.

Ainsi s'évanouissait le rêve politique des ducs Valois. Mais l'art restait et les trésors dont les villes et les villages de Bourgogne avaient été dotés par eux. Car le siècle valois a été, à proprement parler, l'âge d'or de l'art en Bourgogne, celui auquel songe instinctivement quiconque au dehors entend parler d'art bourguignon.

Le génie sculptural de la race bourguignonne, le goût éclairé et la splendeur fastueuse d'une nouvelle dynastie ducale, l'union politique des Pays-Bas et du duché, tout avait concouru à donner l'essor,

vers la fin du XIVe siècle, à une grande école de sculpture : elle eut pour centre Dijon, par la volonté de Philippe le Hardi. Grand col-



Cliché de « La Revue de Bourgogne ».

Claus Sluter, par Henry Bouchard.

lectionneur, comme tous ceux de sa maison, et bientôt devenu le plus puissant et le plus magnifique des princes contemporains, le premier duc valois a entendu faire de sa capitale un foyer d'art. La fondation de la Chartreuse de Champmol, située entre la ville

ducale de Dijon et le château ducal de Talant ; l'éclat exceptionnel dont se pare aussitôt cette sorte de Saint-Denis bourguignon ; l'excellence et la richesse des carrières voisines : autant de condi-



Photo Neurdein.

Champmol-les-Dijon. — Le Puits des Prophètes.

tions favorables à la formation d'un atelier de « tailleurs d'imaiges » et, par suite, d'une école de sculpture. Car cet atelier officiel tenait de sa mission bien définie une garantie d'avenir ; il pouvait à loisir chercher une formule, la trouver, la perfectionner, l'appliquer. Toutefois une formule vraiment féconde ne peut guère naître sans le

génie d'un grand artiste, apte à opérer la synthèse harmonieuse des éléments épars qui flottent, en quelque sorte, dans l'ambiance esthétique de son temps. Ce fut justement la fortune de l'atelier dijonnais d'avoir à sa tête le premier sculpteur du siècle : Claus Sluter.

Les œuvres authentiques de Claus Sluter sont toutes à Dijon : le portail de la Chartreuse et le Puits des Prophètes, onze statues en tout avec leur décor, morceaux célèbres qui attirent à l'asile des



Photo Neurdein.

Pleurants des tombeaux des ducs.

Musée de Dijon.

aliénés de Dijon, dépositaire actuel de l'une et l'autre merveille, d'innombrables visiteurs. L'art de rendre à la fois l'individualité d'un modèle et l'âme d'un personnage idéal, l'art aussi de faire l'unité d'un ensemble avec la diversité des types n'ont jamais été poussés plus loin que dans les six figures des prophètes groupés autour du chapiteau géant sur lequel s'élevait autrefois un calvaire dont il ne reste qu'une admirable tête de Christ et des débris, au musée archéologique. Les tombeaux des ducs, au musée de la ville, dans la *salle des Gardes,* ne sont pas moins fameux que les chefs-d'œuvre de la Chartreuse. Le plus ancien des deux mausolées, celui de Philippe le Hardi, a été achevé par le neveu de Claus Sluter, Claus

de Werve ; le second, celui de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, a été achevé par Jean de la Huerta et Antoine Le Moiturier. La double procession des *pleurants*, qui représente le cortège réel des obsèques et qui se déroule sous les arcatures d'albâtre d'un cloître en miniature, est surtout remarquable : chaque statuette est



Photo Alinari

Tombeau de Philippe Pot.

(Musée du Louvre).

une œuvre complète en soi. A dire vrai, l'école dijonnaise a su renouveler et vivifier une tradition qui s'était figée en formule ; des figures, ailleurs impersonnelles et purement ornementales, trouvent ici une vie individuelle ; un souffle les anime, les met en marche et donne à chacune d'elles une physionomie, un caractère, une attitude.

Les tombeaux de Souvigny, le tombeau de Philippe Pot au Louvre, la Mise au tombeau de Tonnerre, celle de Semur ou de Pouilly, quantité de rétables, de vierges, de saintes et de saints

réfugiés dans les musées ou répandus dans les villes et les bourgs de la province témoignent de la vie de l'école bourguignonne créée au xve siècle autour de l'atelier officiel, sans parler des œuvres d'inspiration purement flamande que l'influence ducale a semées à travers le duché.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'école bourguignonne n'a pas enfanté que des chefs-d'œuvre. Sa fortune même l'obligeait à multiplier ses produits, souvent au détriment de leur valeur. C'est dans



Photo Neurdein.

Semur. — Église Notre-Dame. Mise au tombeau.

ces œuvres de moindre mérite que se surprennent surtout les procédés de technique et que se convertissent en défauts les qualités initiales. Toute école fondée par le génie ne devient-elle point à son heure une école de métier ? Le *criterium* n'en est alors que plus sensible. Une vierge bourguignonne, par exemple, se reconnaît au premier coup d'œil : elle est tassée, trapue ; les articulations sont grosses ; la physionomie, à force d'être réelle, tend à la vulgarité ; la draperie est ample, volontiers trop abondante et lourde, au ciseau d'un artiste secondaire, si bien qu'elle ensevelit les formes, autrefois transparentes au point de communiquer la vie à l'étoffe elle-même. Un exemple frappant de la vierge médiocre du xve siècle bourguignon est celle qui, sauvée de la destruction de

la Sainte-Chapelle, se voit de nos jours au trumeau de Notre-Dame de Dijon.

Si les artistes qui travaillèrent à multiplier les exemplaires d'un art, devenu pour ainsi dire une industrie, sont voués à l'oubli, en revanche, les meilleurs disciples des maîtres mériteraient d'être connus ; bien peu cependant ont été jusqu'ici exhumés : tels Jacques Morel ou Georges de la Sonnette, artistes nomades qui transportaient, à l'instar de Le Moiturier lui-même, l'art de la Chartreuse, ou encore Philippe Biguerny, surnommé Philippe de Bourgogne, qui disputa vaillamment l'Espagne à l'influence italienne, en plein XVIe siècle.



Vierge bourguignonne.
(Eglise de Flavigny).

La Bourgogne sous l'ancien régime. — C'était le temps où, par contre, la Bourgogne même subissait de plus en plus, en art et en toutes choses, l'influence française. Elle était devenue province de France moins par un droit d'hérédité ou de conquête qu'en vertu d'une sorte de pacte dont la première condition était le maintien de ses privilèges et de ses institutions. C'est pourquoi, ayant reçu l'hommage de leurs nouveaux sujets, dressé un château royal aux portes de Dijon et fait du palais ducal le *Logis du Roy*, les Valois de France confirment et marquent de leur empreinte les institutions ducales. Le Parlement et les États seront les défenseurs de l'autonomie bourguignonne, autant qu'elle pourra se conserver au sein de l'unité monarchique. Le Parlement enregistre les édits, il fait entendre au besoin des remontrances et des protestations, tandis que les États votent et répartissent les impôts, discutant pied à pied les intérêts d'un pays âpre au gain et d'ordinaire peu donnant. Quant aux gouverneurs de la province, ils savent en général tirer parti de ses institutions et de son esprit. Ce furent, dès le XVIe siècle, de

grands personnages : Louis de la Trémoille, Philippe de Chabot, les Guise.

Ce recrutement de choix ne s'explique pas seulement par l'importance de la nouvelle annexion : la Bourgogne était redevenue une frontière. A sept lieues des murs de sa capitale, de l'autre côté de la Saône, s'étend la Franche-Comté, terre impériale ou espagnole. En 1513, le siège de Dijon par les Suisses alliés de l'empire, — épisode commémoré par une tapisserie célèbre du musée de Dijon, — montre à quels périls l'ancien duché est exposé du côté de l'Est. François Ier est-il battu à Pavie et fait prisonnier, c'est la Bourgogne que réclame Charles-Quint. Mais le loyalisme bourguignon s'affirme aussitôt. Des députés envoyés au roi lui « remonstrent » que « le premier serment qu'il a à Dieu, c'est de garder les droits de la couronne et n'aliéner aucune terre incorporée à icelle » et que les détacher de la France serait faire aux Bourguignons « aussy grand tort et aussy grande violence que seroit de couper ung bras au corps humain. » Puis ce sont, à la faveur des Guerres de Religion, les invasions ruineuses du duc Wolfgang des Deux-Ponts et de Jean-Casimir, entre lesquelles se place la campagne de Coligny, le vainqueur de Cossé-Brissac, et des catholiques, dans cette journée d'Arnay-le-Duc où le futur Henri IV était venu faire ses premières armes. La Réforme elle-même a eu à Dijon sa propagande et ses victimes, mais le parti catholique a eu assez vite raison de ce qu'on appelait alors la « maladie » et la déroute du protestantisme était déjà presque achevée, lorsque la circonspection de Chabot-Charny, aidée des conseils avisés de Pierre Jeannin, évita à la province la Saint-Barthélemy du 26 août 1572. Seulement, deux ans plus tard, le gouvernement de Bourgogne passait au duc de



Photo Taboureau.

Vierge de la rue Porte-aux-lions.

(Musée du Louvre.)

Mayenne, frère du duc Henri de Guise : de ce fait, la Bourgogne fut parmi les provinces de France l'une des plus engagées dans l'aventure de la Ligue, dont Mayenne devenait le chef après l'assassinat de son frère le Balafré. Pendant plusieurs années, les pouvoirs poli-



Le Siège de Dijon par les Suisses

Tapisserie du Musée de Dijon.
Fragment, d'après Jubinal.

tiques furent scindés en deux : il y eut le Parlement de la Ligue à Dijon et le Parlement du Roi à Semur-en-Auxois ; naturellement les bandes des deux factions ravageaient à l'envi les campagnes, et cette crise douloureuse dura jusqu'au jour libérateur où Henri IV put entrer dans Dijon, et gagner, le 5 juin 1595, à quelques lieues de la ville, la fameuse bataille de Fontaine-Française.

Le XVIIe siècle, à l'inverse du XVIe, est assez calme en Bourgogne.

L'émeute populaire des vignerons dite du Lanturlu, en 1630, ne dépasse pas l'horizon des annales locales. Par contre, la « belle défense de Saint-Jean-de-Losne » intéresse l'histoire générale Les impériaux, commandés par Gallas, franchissent en 1636 la frontière de la Franche-Comté. Mais la place de Saint-Jean-de-Losne, gardienne de la Saône, fait une admirable résistance. L'invasion est arrêtée et Gallas doit battre en retraite.



Photo Neurdein.

Monument funéraire du Président Jeannin et de sa femme.

(Cathédrale d'Autun).

Entraînée un instant dans la Fronde, dont le chef était le gouverneur de la province, c'est-à-dire le grand Condé, la Bourgogne n'en accueillit qu'avec plus de satisfaction l'absolutisme de Louis XIV. La guerre de Trente ans et la Fronde, succédant aux troubles des guerres de Religion, avaient, en effet, semé le pays de ruines, surchargé les villes de dettes, saccagé les campagnes. Il fallait qu'une ère de paix vînt réparer l'effet de tant de secousses : le règne de Louis XIV fut, à bien des égards, le règne réparateur dont la province avait besoin.

Il est remarquable combien les conquêtes de Louis XIV ont amélioré le sort de la Bourgogne. Une question séculaire est enfin réglée : la Comté, sœur du duché, est vaincue et rattachée au royaume. L'acquisition de la Franche-Comté restitue pour jamais à la France cette Bourgogne impériale que lui a jadis arrachée le traité de Verdun, que les Capétiens, puis les Valois n'ont pu que recouvrer temporairement et qui, échappant à l'emprise de Louis XI, est passée à

l'Autriche, puis à l'Espagne. Une fois la Comté enlevée à cette dernière puissance, la Bourgogne cesse d'être une marche. A l'avenir, elle ne sera plus exposée en permanence aux coups de main de l'étranger, dont elle a si souvent et si cruellement souffert dans le passé ; elle ne connaîtra plus l'invasion que dans les moments d'extrême péril national, lors des occupations de 1814 et de 1815, ou lors de la guerre franco-allemande de 1870-1871.

En même temps qu'elle cesse d'être frontière, la Bourgogne se sent entraînée plus avant dans le mouvement général de la civilisation française, qu'emporte l'élan irrésistible du « grand siècle ».



Semur en 1611.
(Dessin de Joachim Duviert. Biblioth. Nationale.)

Dans le domaine politique, les progrès de la centralisation, qui caractérisent l'apogée de la monarchie absolue, tendent à comprimer, sans les détruire, les institutions locales et à rapprocher en fait la Bourgogne des autres provinces. Au demeurant, cette compression monarchique sauvegarde les principes, respecte les privilèges traditionnels, s'exerce à la faveur d'une complicité générale, en dépit de résistances comme celle qui a rendu célèbre le président Brulart, exilé à Perpignan pour son intransigeance.

Le régime de la Bourgogne monarchique résulte désormais du jeu combiné des institutions provinciales et de l'administration royale. Si le Parlement et les États subsistent et fonctionnent, si le gouverneur, perdant son importance du XVIe siècle, n'est plus guère maintenant qu'un figurant honorifique, le premier rôle appartient effectivement à l'intendant. Or, les intendants de Bourgogne, sous les derniers rois, ont été presque tous des administrateurs de carrière,

plusieurs très éminents : Nicolas-Auguste de Harlay, Bouchu, Trudaine, Joly de Fleury, Amelot. La collaboration des États et des intendants a servi beaucoup le développement économique de la province et aussi son progrès dans l'ordre des sciences et des lettres.

Le mouvement intellectuel a tenu, en effet, dans la vie bourguignonne de l'ancien régime, une grande place. Le principe en était, à n'en pas douter, la centralisation monarchique elle-même. Après la Fronde, la société dijonnaise s'écarte ou est écartée de la politique. La noblesse de robe, surtout, qui se bâtit de splendides hôtels, se distrait en réceptions, en discours, en « œuvres de l'esprit ». Une vie mondaine et intellectuelle occupe le meilleur de son temps. Des salons se créent et des académies se fondent. Un foyer intellectuel brille donc à Dijon, rayonne sur la province et caractérise un moment son histoire. Quelques noms en témoignent, ceux de jurisconsultes, de savants et d'écrivains : les Bouhier, les De Brosses comptent parmi les hommes les plus éclairés de leur temps ; l'abbé Lebœuf, Dom Martène et Dom Clément représentent l'érudition ; Crébillon représente l'art dramatique ; Piron, non content de sa *Métromanie*, ose, à certaines heures, faire assaut d'esprit avec Voltaire ; Lamonnoye, qui siège à l'Académie française, se rend célèbre par ses *noëls* en patois ; après Mariotte, c'est Buffon et Daubenton qui brillent surtout dans les sciences. Bossuet, le grand orateur de la Bourgogne, est né en plein Dijon, et c'est comme lauréat de l'Académie de Dijon que Jean-Jacques Rousseau fait ses débuts en 1750.

Cette Académie, fondée en 1743, est l'une des plus actives et des plus honorables de la France entière. Elle est bien dotée et se montre prompte aux innovations. Elle imprime. Elle fait des expériences. Elle crée même des enseignements publics, tandis que l'*Université de Bourgogne*, fondée en 1723, subventionnée par les États et par la ville de Dijon, répand la science du droit. A côté des cours de droit se professent aussi les sciences médicales. Legouz-Gerland, d'autre part, a fondé le Jardin botanique.

Tandis que les arts se développent et que Dijon s'embellit, l'histoire locale est cultivée avec succès. On voit Courtépée compléter l'œuvre des bénédictins Dom Plancher, Dom Salazar et Dom Merle.

Cette prospérité intellectuelle va de pair avec de sérieux efforts dans le domaine économique. Les États et les Intendants multiplient les enquêtes et s'occupent avec sollicitude des subsistances, des communications, des cultures : plantations de mûriers, encouragements industriels, élevage, haras, routes, navigation même attirent et retiennent l'attention. Le canal de Bourgogne est l'objet de plans très étudiés et de discussions passionnées ; si son achèvement ne date que du XIX[e] siècle, l'œuvre a été élaborée et déjà exécutée en partie sous l'ancien régime.



Photo Gaitet.

Lazare Carnot, par Turcan.

Musée de Dijon.

La Bourgogne depuis la Révolution. — Pourtant, le zèle des États et l'application des Intendants n'étaient que des palliatifs insuffisants pour conjurer la crise sociale, grave et profonde, dont les tristes effets se faisaient sentir de plus en plus, ici comme ailleurs. A Dijon et en Bourgogne aussi des plans de réforme, des idées de refonte politique et sociale s'élaborent et gagnent du terrain au XVIII[e] siècle. Le mouvement intellectuel, qui faisait précisément alors de Dijon une ville d'exceptionnelle culture en France, mûrissait les cerveaux. La crise parlementaire du temps de Louis XV et de Louis XVI y avait été vivement ressentie. L'enchevêtrement des services et des circonscriptions multipliait les conflits et accentuait d'année en année le malaise. C'est pourquoi la Révolution fut accueillie favorablement à Dijon, dès ses débuts. Associée depuis plus de trois siècles aux deuils et aux joies de la France, la Bourgogne partagea tout naturellement alors ses sentiments et ses aspirations. Comme ailleurs, la Révolu-

tion eut en Bourgogne et à Dijon ses heures d'élan, de fierté, de douleur et de misère. La Bourgogne fut secouée des mêmes frissons de passions, de patriotisme, d'épouvante ou d'enthousiasme, que le reste du pays, et, plus que jamais, elle se retrouva française, fondue en quelque sorte dans l'unité supérieure et définitive de la Nation.

Sans s'arrêter aux épisodes multiples — et menus pour la plupart — qui marquent, dans le détail, l'époque révolutionnaire, il convient de retenir ce fait caractéristique que la Révolution fut, en somme, moins sanglante en Bourgogne que dans la plupart des provinces françaises. Bernard, dit Pioche-Fer, qui personnifie ici la Terreur, — s'attaquant aux hommes et aux monuments, — apporte des idées et des mœurs du dehors. Les représentants de la province à la Législative avaient été choisis tous partisans d'une « sage liberté ». De fait, la Bourgogne a surtout fourni à la Révolution des esprits sages et modérés : Carnot, Prieur de la Côte-d'Or, Guyton de Morveau, Berlier. L'organisateur de la victoire et le rédacteur principal du code civil sont d'authentiques Bourguignons.



Photo Remy Gorset.

Monge, par F. Rude.

(Musée de Dijon.)

La vie provinciale de la Bourgogne n'en périt pas moins avec l'époque révolutionnaire, et l'ancien duché se retrouve, au seuil de l'époque contemporaine, découpé en départements : Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Yonne, et, pour quelques parties, Aube, Haute-Marne, Nièvre et Ain.

Les épisodes qui marquent sur ce territoire morcelé sont tous, dorénavant, des échos de l'histoire générale. C'est d'abord le Congrès de Châtillon sur-Seine (7 février et 11 mars 1814), où les Alliés

essayent, plus ou moins sincèrement, de s'entendre avec Napoléon. L'invasion, qui a forcé la frontière de l'Empire, a répandu en Bourgogne les Autrichiens de Schwartzenberg. L'empereur François s'installe à Dijon. L'occupation est dure sous la domination du gouverneur baron de Bartenstein. Aussi Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, traverse-t-il la Bourgogne au milieu des acclamations. Mais 1815 ramène l'étranger. Les Autrichiens de Frimont montrent une extrême arrogance et Dijon est le rendez-vous des vainqueurs du



Bar-sur-Seine au XVIIe siècle.
(D'après une lithographie de Ch. Fichot).

jour — les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi de Prusse, Wellington — s'y sont rencontrés ; c'est dans la plaine d'Arc-sur-Tille qu'ils passent en revue leurs troupes, le 5 octobre. La libération du territoire bourguignon n'est un fait accompli que le 25 décembre.

Les régimes qui se sont succédé, de la chute du premier Empire au triomphe de la troisième République, ont eu leurs contre-coups en Bourgogne ; mais ce pays a suivi les fluctuations de l'opinion plutôt qu'il ne les a devancées, il a donné à l'État des hommes politiques plutôt que des doctrines. Sans doute, c'est à Dijon que, le 1er juin 1851, le prince-président prononce le discours fameux dans lequel s'annonce le coup d'État ; mais le coup d'État lui-même ne

suscite qu'un semblant de résistance, en sorte que le plébiscite réussit à souhait. Et pourtant, l'idée républicaine a dans la région de profondes racines ; la Bourgogne est loin de rester en arrière, quand la République est redevenue le gouvernement de la France.

La guerre franco-allemande a d'ailleurs marqué pour la Bourgogne le dernier épisode tragique. Mais ce fut pour elle un épisode particulièrement douloureux. Comprise dans la sphère d'action de l'armée des Vosges, elle a revu les tristesses de 1814 et de 1815. D'abord Werder, arrivant par Talmay, prend Dijon le 30 octobre, après une défense valeureuse opposée par un trop petit nombre de réguliers et de mobilisés. La croix de la Légion d'honneur placée dans les armes modernes de Dijon perpétue le souvenir de cette



Photo de M. le baron Chassériau.

Lacordaire, par Chassériau.
(Musée du Louvre).

résistance, que commémore un monument de la ville, pieusement visité à chaque anniversaire par les vétérans et les patriotes. Installés à Dijon, les Allemands se répandent tout autour. Garibaldi, établi à Autun et à Chagny, essaie en vain de les déloger. Malade, il ne peut faire l'effort nécessaire. Mais la division française de Cremer, de l'armée de la Loire, menace les communications de Moltke. Celui-ci ordonne à Werder de prendre une « offensive puissante et rapide ». Alors se livre la bataille de Nuits (18 décembre) qui apparut un moment comme une grande victoire, et qui l'eût été, en effet, si Cremer eût été appuyé suffisamment. Les Allemands évacuent le pays, mais pour y reparaître bientôt, par les ordres de Manteuffel, envoyé contre Bourbaki en Comté. Une deuxième bataille se livre alors sous les murs de Dijon, bataille heureuse de trois jours, au cours de laquelle fut pris un drapeau allemand (21-23 janvier 1871). L'occupation finale, qui suivit de peu cette action, demeurée célèbre, ne prit fin que le 12 octobre 1871.

Participant de la sorte, et de plus en plus intimement, à la vie générale de la France, la Bourgogne contemporaine a le droit de revendiquer quelques-unes des personnalités les plus marquantes du XIX[e] siècle : hommes de guerre de l'époque napoléonienne, comme le maréchal Davout né à Annoux (Yonne), le général Junot, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), Marmont, né à Châtillon-sur-Seine ; savants, comme le Beaunois Gaspard Monge ; collaborateurs de la monarchie de Juillet, comme l'amiral Roussin ; organisateurs de la République de 1848, comme Hippolyte Carnot ; serviteurs du second Empire, comme le maréchal Vaillant. Si le président Sadi Carnot est né à Limoges, il appartenait à une famille bourguignonne. Spuller était de Seurre. Enfin, Lamartine et Lacordaire sont les deux grands noms littéraires que la Bourgogne, si féconde à toute époque en grands hommes, peut mettre, au XIX[e] siècle, au rang de ses plus brillantes illustrations.

L'art bourguignon moderne. — Les artistes, non plus, n'ont pas manqué à la Bourgogne depuis la fin de l'école glorieuse du siècle valois. C'est ainsi qu'au XVI[e] siècle l'artiste le plus en vue à Dijon avait été le protestant Hugues Sambin. La tradition l'affirme un disciple

plus ou moins direct de Michel-Ange. Il en imite, — au moins, — l'universalité : architecte, sculpteur, graveur et même ingénieur-machiniste ou écrivain d'art, il a tant fait, qu'on lui a prêté plus encore, et il est devenu, grâce à beaucoup de complaisance, la personnification traditionnelle, pour ainsi dire unique, de la génération qui éleva à Dijon les hôtels à échauguettes, orna les façades à la façon de l'église Saint-Michel ou du Palais de Justice, fouilla les



Photo Boulanger.

Château de La Roche-Pot.

meubles ou les portes en bois à la façon de la porte du Scrin (Musée de Dijon). L'activité architecturale et ornementale de cette génération est extrême et tous les monuments sont loin d'être encore attribués.

En revanche, le caractère général de l'art à cette époque est bien net et il persiste longtemps : c'est un art essentiellement décoratif. Le luxe des grandes familles nobles et parlementaires s'en accommode, l'alimente, en assure la longévité. C'est, pendant près de trois siècles, le règne des beaux hôtels publics et privés admirablement décorés, aux riches frontons et aux délicates boiseries, tour à tour traités avec la somptuosité italienne de la Renaissance proprement dite, avec la majesté du siècle de Louis XIV, avec la grâce

spirituelle et légère du siècle de Louis XV. Un album de décoration peut seul donner une idée des merveilles variées que l'art de l'ancien régime a prodiguées à Dijon, et qui, d'ailleurs, ne diffèrent guère de ce que d'autres villes de France peuvent offrir, avec plus ou moins d'abondance, à la même époque.



Photo Boulanger.

Paray-le-Monial. — L'Hôtel de Ville.

Au demeurant, plusieurs des plus belles œuvres dont s'enorgueillit le Dijon de la période monarchique sont dues à des artistes étrangers à la province. L'école de Versailles colonise la Bourgogne. Mansart, Gabriel et Noinville, Lehongre, Attiret et Bouchardon, — pour ne citer que les noms les plus connus, — en sont la preuve. En échange, Dijon prête à la France. Le Muet va établir la coupole du Val-de-Grâce.

Deux artistes dijonnais, qui travaillent sur place, honorent surtout au XVIIe siècle la peinture et la sculpture : Philippe Quantin et Jean Dubois. Au XVIIIe siècle, Greuze illustre sa ville natale, Tournus : c'est le Florian de la peinture. En vérité, les qualités proprement spécifiques de l'esprit artistique bourguignon se retrouveraient dans le génie du grand musicien Jean Rameau, né à Dijon en 1683,



Photo Boulanger.

Château de Tanlay.

plus aisément que chez les meilleurs praticiens de la plastique classique. Mais voici que la promesse d'un renouveau s'affirme à la fin du XVIIIe siècle : c'est l'École des Beaux-Arts de Dijon, que, sous les auspices des États de la province, fonde un homme digne de garder dans l'histoire de l'art bourguignon une place de choix, François Devosge, originaire de Gray.

D'excellents élèves sont sortis des mains de Devosge : Renaud, Bertrand, Bornier pour la sculpture, Claude Hoin, Naigeon, Lallemand, Gagnereaux pour la peinture, et beaucoup d'autres d'une moindre notoriété. Mais la gloire de l'École de Dijon est d'avoir

donné à l'art français deux maîtres en qui revivent, portées au plus haut point, les qualités les plus brillantes et les plus originales de l'esprit bourguignon de toujours : Pierre Prudhon et François Rude.

Prudhon, né à Cluny en 1758, mort en 1823, s'est formé à Dijon



Hôtel des Chisserets à Dijon.
(Aquarelle de Auguste Drouot.)

et à Rome. La culture classique et la technique éminemment anatomique de Devosge l'ont marqué d'une ineffaçable empreinte et les maîtres italiens ont ajouté à cette forte discipline le souffle qui humanise en lui le geste et spiritualise la pensée. Mais il reste un authentique Bourguignon. Sa peinture a le relief d'une sculpture. La plupart de ses dessins semblent être la reproduction de quelque œuvre de statuaire. En général même la touche de son pinceau a les quali-

tés d'un ciseau. Son chef-d'œuvre le plus connu, *la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime,* au Louvre, n'est-il pas frappant à cet égard ? Les figures y sont modelées d'une telle vigueur qu'elles semblent sortir du cadre, et c'est comme de la peinture dans l'espace, dont on a l'illusion que l'on pourrait faire le tour.

Rude est né à Dijon en 1784, et, parce qu'il est un statuaire, il personnifie mieux encore l'âme bourguignonne et apparaît comme la réincarnation moderne de Sluter. En lui revit, comme par un miracle, la sculpture bourguignonne de l'âge d'or. Instruit à Dijon, puis à Paris, il semble un moment submergé par l'académisme. Lui-même n'a-t-il pas dit : « J'ai perdu sept années de ma jeunesse » ? Mais il est soustrait par les circonstances au supplément d'académisme que lui aurait valu le séjour à la Villa Médicis, et surtout il est un Dijonnais, héritier du génie artistique de sa race. Réfugié à Bruxelles sous la Restauration, Rude y produit ses premiers chefs-d'œuvre : la *Légende d'Achille* et la *Chasse de Méléagre*. Revenu à Paris, il commence la merveilleuse série de ses grandes compositions, entremêlant, dans son laborieux atelier de la rue d'Enfer, les œuvres de commande et les œuvres d'inspiration, et il meurt en pleine activité, à soixante et onze ans, en 1855.



Photo R. Gorget.

François Rude, par Frémiet.

Musée de Dijon.

Plusieurs des œuvres, très dispersées pour la plupart, de Prudhon ont trouvé place au Musée de Dijon, et plusieurs œuvres originales

de Rude y figurent. On voit même, dans l'une des salles, voisiner le portrait de François Devosge par Prudhon et le buste de François Devosge par Rude : double témoignage de la reconnaissance qui lie au chef de l'École des Beaux-Arts de Dijon le grand peintre et le grand sculpteur.

Un *Musée Rude* résume la carrière de ce dernier : des marbres



Photo Boulanger.

Le Réveil de Napoléon, par F. Rude.
Bronze dans le Parc de Fixin-les-Dijon.

originaux et des moulages y ont été groupés, tandis que la statue particulièrement évocatrice due à la vieillesse du regretté Emmanuel Frémiet, neveu et élève de Rude, fait présider le maître même à cette pieuse exposition permanente de ses œuvres.

Les trois manières de Rude s'affirment de la sorte à tous les yeux dans sa ville natale : l'épopée de la *Marseillaise*, qui vibre si éloquemment à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, est rappelée par des maquettes et des moulages, et, sans parler de nombreux bustes, la série historique est évoquée aussi par le *Maréchal de Saxe*, *Jeanne d'Arc*, le *Réveil de Napoléon* (dont le bronze original s'encadre, à quelques

kilomètres de la ville, à Fixin, dans un fond délicieux de verdure); l'art direct figure avec deux épreuves en plâtre du *Pêcheur napolitain* et du *Tombeau de Cavaignac*, et c'est là l'enfance joyeuse, ici le gisant que la mort a frappé en plein combat et que hante encore le souffle inapaisé de la vie; enfin, la philosophie des dernières années, — cette troisième et suprême manière de Rude qu'on ne peut apprécier qu'à Dijon, — s'exprime dans le marbre des deux œuvres maîtresses que Rude appelait lui-même son « testament artistique » : *Hébé et l'Aigle de Jupiter*, *l'Amour dominateur du monde*.


Photo R. Gorget.
Ziem, par Dumaresq.
(Musée de Dijon.)

Si Rude est l'une des plus hautes figures de l'histoire artistique, si, par la vertu de l'art bourguignon retrouvé, il a rénové la plastique moderne au point que les deux plus grands noms de la sculpture contemporaine, — Auguste Rodin et Constantin Meunier, — s'apparentent au sien, la génération des artistes vivants qui ont hérité, à leur tour, de sa puissance, de sa sincérité et de sa verve, nous permet d'affirmer que le génie bourguignon est loin d'être épuisé. Des œuvres récentes, à Dijon et dans les salles mêmes du Musée, en font foi : telles les œuvres d'Henry Bouchard. Et si, dans Claus Sluter, on pouvait voir la promesse d'un François Rude, il est légitime aussi de voir dans François Rude la promesse de chefs-d'œuvre à venir.

Aussi bien, la liste serait longue des noms qui, à côté de Rude ou après lui, à l'instar des Ziem ou des Trutat en peinture, des Cabet ou des Dampt en sculpture, ont témoigné ou témoignent encore de l'exceptionnelle vitalité artistique de leur province !

III. — LE MILIEU ET LA VIE

Le type. — Les Français d'entre Yonne et Saône n'ont certes pas une individualité physique très marquée. Dans ce carrefour de routes qu'est la Bourgogne, des races diverses se sont rencontrées et croisées. Type moyen, le Bourguignon d'aujourd'hui, comme celui d'hier, se définirait d'une façon négative, bien plutôt que par l'analyse de ses caractères propres. S'il n'est guère d'hommes, en Bourgogne, dont on puisse dire aussitôt : voilà le « type bourguignon », du moins le Bourguignon se reconnaîtra assez aisément par opposition à d'autres types provinciaux.



Photo R. Gorget.

Le vieux Dijonnais à Notre-Dame de Dijon.

Le Bourguignon n'est pas très grand; il n'est ni trop mince ni trop gros; campé d'aplomb, il est taillé sur un modèle bien proportionné. La tête n'est point brune et nerveusement burinée à la romaine, comme dans le Midi où les yeux sont des flammèches avivées par le trait noir du sourcil ; elle n'est point non plus la face poupine et blonde à la germaine ; c'est plutôt une bonne tête aux cheveux ras, à la face plutôt maigre que grasse, mais vite ridée, rasée autrefois, aujourd'hui ornée d'une paire de moustaches moussues, un nez droit et osseux bien affirmé, les pommettes souvent rouges, pour donner du montant à tout cet ensemble où la note la plus caractéristique, — la seule qui vraiment soit très bourguignonne, — est celle des yeux petits, plissés, brillants et malins d'une malice étroite et spéciale, la malice bourguignonne.

Tout ce corps si bien planté est plus nerveux chez les hommes, un peu plus mou chez les femmes des campagnes, chez lesquelles le

type s'atténue à la première maternité. L'allure est dégagée, assez vive, d'une vivacité régulière, équilibrée, nullement fiévreuse.

Dans la race qui peuple les pays de Bourgogne, d'ailleurs, tout n'est que variantes. Autant de compartiments géographiques, autant — ou peu s'en faut — de types. Chaque groupe complète à sa manière la moyenne dont nous tentions un peu plus haut l'esquisse. Stendhal a croqué le vigneron de la Côte, plus petit, plus sec, plus *net*, ardent de geste et de regard, tandis que le « morvandiau » dans ses grandes guêtres, sous son « feutre » aux larges ailes, mal peigné, mal rasé, est plus grand et plus lymphatique, mais tout en force calme et lente.

L'immigration. — Au type primitif des flots successifs d'immigrants n'ont cessé de mêler leurs éléments hétérogènes. L'antique pays éduen, confluent de routes, a reçu, — après les Romains, après les Burgondes dont le croisement a eu le temps de se fixer au moyen âge, — quantité d'apports d'origines diverses, soit par invasions subites, soit par infiltration lente et continue. A Dijon, sur les plaques des sonnettes qui constellent les murs des maisons, — sans concierge pour la plupart, — se lisent des noms de physionomie très variée. Bien moins fréquemment que dans la Bourgogne de jadis, dans la Bourgogne d'aujourd'hui se rencontrent les noms propres caractéristiques de la province. Assurément on relève encore bien des noms en *ey*, comme Bouley, ou en *ot*, comme ce nom magnifique d'un vieux curé de Brochon, enterré il y a un siècle en face de son église, Jean-Baptiste Pinot ! Mais quelles différences entre les listes de noms fournis au XVe et même au XVIe siècle par les registres d'impositions et la liste de ceux que fournirait aujourd'hui l'annuaire de l'année courante ! A côté des noms de Testevuide, de Serrebource, de Poifol, où résonne encore la malice des vieux siècles, se sont multipliés les noms des Lombards, ou, depuis 1871, les noms des immigrés alsaciens venus par milliers au moment de l'option [1], ou même des noms autrichiens laissés par quelques centaines de kaiserlicks, déserteurs des armées de 1814 et 1815, que

[1] Dijon, de 1870 à 1882, a gagné 20.000 habitants dont 3.000 d'un coup, au lendemain de la guerre franco-allemande.

la Bourgogne séduisit et retint. Parmi ces derniers noms, ne citons que celui de Ziem, que le grand peintre beaunois a illustré.

Démographie. — Telle que l'ont faite ces afflux, telle aussi que permet à peine de la discerner maintenant la mosaïque moderne des six départements, — Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Aube, Nièvre et Ain, — entre lesquels la Révolution déchiqueta l'ancienne province, la Bourgogne pourrait nourrir à peu près un million et demi d'individus, fort inégalement répartis d'ailleurs dans les différents *pays*. Il y a des régions, comme celles des cultures maraîchères situées au bord de la Saône, en particulier le centre d'Auxonne, dont le chiffre ne baisse pas ou s'accroît même. Il y en a d'autres, comme le Morvan bourguignon, dont la vie semble se retirer et où le chiffre de la population, depuis cinquante ans, a diminué d'un quart.

D'une façon générale, on peut dire que la Bourgogne est un de ces coins de France où les hommes se font de plus en plus rares, et c'est justement le spectacle de cet appauvrissement en hommes qui a inspiré au bourguignon Edme Piot sa campagne contre la dépopulation. La natalité bourguignonne est extrêmement faible. Une émigration ininterrompue épuise progressivement le pays. Le département de l'Yonne se vide au profit de Paris, où la colonie icaunaise est une des plus nombreuses entre les colonies provinciales. Les kiosques à journaux de Paris vendent des feuilles spécialement destinées à ces émigrés. La gare de Lyon, où des dizaines d'employés ont l'accent bourguignon, semble une pointe avancée de la Bourgogne dans Paris.

Le caractère. — Tant de vicissitudes, passées ou actuelles, sont autant de difficultés pour qui veut démêler les traits du caractère bourguignon.

Le Bourguignon a l'esprit positif et observateur. Il possède, comme un don de sa race, un sens aigu du réel, et, pour saisir le réel, fût-il malaisément accessible, une merveilleuse lucidité. Surtout, il est capable d'efforts méthodiques et persévérants. Bossuet est un grand travailleur dès l'enfance — *Bos suetus aratro* — et si quelqu'un a dit que « le génie est une longue patience » c'est Buffon, un seigneur

de Montbard. De fait, le génie bourguignon, qui a tant produit, est bien un génie patient. Le Bourguignon sait s'accommoder aux circonstances, prend le temps comme il vient, se soulage au besoin d'un mot ou d'un rire, et reprend la besogne commencée. La sagesse, la modération, la continuité et l'équilibre, voilà le secret de sa supériorité dans tant de domaines et à travers les âges les meilleures, les plus constantes de ses vertus.

La médaille a son revers. Avouons-le tout de suite : le Bourguignon ne comprend guère les questions qui touchent à l'âme. Il fut, — il est sincèrement encore en maints endroits. — religieux et croyant. Mais sa foi ne l'empêche pas d'avoir été et d'être resté un grand « moqueux de curés ». Jamais il n'a élevé très haut ses aspirations. L'anecdote n'est pas qu'une charge, suivant laquelle le Bourguignon ne trouve à l'ordinaire d'autre vœu à présenter au Ciel que celui-ci : « Que Dieu nous préserve du vin qui a le goût du tonneau ! »

Comment pourrait-on parler de l'âme bourguignonne ? Dans cette province sans véritable unité géographique, trop livrée aux influences extérieures, les vents qui ont soufflé des quatre coins de l'horizon ont à peu près balayé cette conscience commune qui fait aujourd'hui encore la force de quelques pays de France, comme la Bretagne ou la Lorraine.

En revanche, on peut et l'on doit parler de l'esprit bourguignon. Il existe et il subsiste. Il a conservé à travers les siècles une frappante originalité. Positif et observateur, le Bourguignon est naturellement porté à la malice. Les grands artistes de Bourgogne sont, à un degré singulier, des réalistes. Le même sens du réel se retrouve dans l'étroit cerveau du paysan, presque aussi âpre au gain et aussi processif que les Normands de Maupassant, laborieux et amasseur d'écus, insensible à toutes les idées où il ne trouve pas la part de son intérêt tangible. Il est ignorant du sentiment, mais par contre grand enchaîneur de constatations, raisonneur et capable, dans ses rares instants de passion, d'atteindre à une éloquence verbale qui est vraiment la monnaie de la grande éloquence bourguignonne, celle des saint Bernard, des Bossuet et des Lacordaire.

En Bourgogne, — depuis les Éduens, grands discoureurs, — quand on ne travaille pas, l'on cause. On cause surtout pour médire.

C'est au point que les *Discors joyous* à la bourguignonne sont souvent des méchancetés. Car la verve, extraordinairement abondante, de ce pays est volontiers négative. La Bourgogne, si fertile en grands hommes et en grandes œuvres, est dans la vie courante une province de *trouveurs à redire :* chacun invente peu, dépense peu de sa propre initiative, mais, par besoin de nature, sape l'œuvre d'autrui.

Au demeurant, le frottement avec les esprits infiniment variés de ceux qui, durant les siècles, ont traversé la Bourgogne, a aiguisé en finesse maligne plutôt qu'élargi l'intelligence bourguignonne. Dauber sur l'étranger qui passe a toujours été un délice pour l'hôte bourguignon. Entre eux, les Bourguignons ne s'aiment pas toujours. Ils ont l'esprit trop porté à la critique, l'intérêt trop pointilleux. En est-il de même dans tous les pays de France ? Ici, les brouilles sont fréquentes, même entre parents. Le campagnard, — surtout en pays pauvre, Morvan ou Châtillonnais, — vous parlera couramment et simplement de ses inimitiés comme d'une nécessité humaine et générale. Il vous dira du ton le plus calme : « Un tel, c'est mon *ennemi.* » Pourtant, — la nature même de l'esprit bourguignon suffit à l'expliquer, — ces ennemis, frères de race, feront front spontanément et comme d'instinct, avec ensemble, contre l'*étranger*, celui qui n'est pas bourguignon. Si la Bourgogne a été un axe de grand passage, jamais, malgré cette donnée géographique ou à cause d'elle, les Bourguignons n'ont de prime abord accueilli l'étranger sans arrière-pensée.

Les sobriquets. — Ayant à dépenser beaucoup de verve, les Bourguignons l'ont gaspillée en menue monnaie d'esprit : *Mystères* de Seurre, où jouaient les ancêtres de Bossuet, *soties* et *farces* de la joyeuse bande dijonnaise de la *Mère-Folle*, sabbats de *l'infanterie dijonnoise* ont jeté à tous les vents, comme une semence, — au moyen âge et depuis, — le sel de Bourgogne. Et la semence a fructifié. Les *Bourguignons salés* ne sont point morts. La renaissance de l'esprit provincial au XVIII[e] siècle a donné un élan qui n'est point arrêté. Du moins répète-t-on encore dans chaque village quelques brocards, quelques sobriquets, où la malice du cru a laissé intacte sa marque, depuis le temps où quelque Piron de campagne, un jour que son

hameau était en guerre contre le hameau voisin, a « éternué », — l'expression est de Piron lui-même, — sous le feu croisé des épigrammes, le mot à qui sa justesse a valu de subsister.

Car il y eut, — il y a peut-être encore, — entre villages, aussi bien qu'entre individus, des brouilles et des guerres. Volnay et



Photo R. Gorget.

Dijon. — La fontaine Piron.

Pommard, les deux grands crus, se sont disputés à travers les âges, et l'on sait quelles ruades au XVIIIe siècle les *ânes* de Beaune ont dû lancer dans la meute des villes bourguignonnes pour se défendre contre l'assaut général où Piron battait la charge.

Des myriades de sobriquets allaient leur train : ils sont restés. Les campagnes sont peuplées de *chicanous*, de *raillous*, de *chiens*, de *loups*. On dit, par exemple, les *mossieu* de Mirebeau, les *culs-rognés* de Bellefond, les *ozéa roussô* (oiseaux roux) de Sémezanges.

En ville aussi, l'on se lançait sobriquets et quolibets. Chaque

paroisse, chaque quartier dans le vieux Dijon de jadis avait son surnom. Dans le bourg central, commerçant, grouillant et frondeur, s'agitaient les *Bourrins*. On disait, en énumérant les sept paroisses selon l'ordre traditionnel :

Messieurs de Notre-Dame, passez les premiers,
Riches de Saint-Jean faites un don,
Saint-Michel coquille et bourdon !
Au *pauvre* Saint-Médard nous le porterons ;
Grand Saint-Nicolas,
N'y viendrez-vous pas ?
Oiseaux de Saint-Pierre volez promptement,
Sinon les *culs-bleus* passeront devant.

Les culs-bleus étaient les paroissiens de Saint-Philibert. Et l'on se gaussait encore des vignerons de *lai rue sain Feleba*, en les surnommant *Bareuzai* (à cause de leurs *bas rosés* suivant La Monnoye, à cause de leurs *becs rosés*, suivant le philologue bourguignon Mignard), surnom qui est demeuré courant jusqu'à nous pour désigner les vrais Dijonnais, ceux dont l'authenticité se constate à leur sympathie pour le vin et à la tournure joyeuse de leur esprit.

La littérature. — Sans insister sur l'appoint que trouvèrent en Bourgogne la Renaissance française et la grande école classique, sans rappeler Ponthus de Tyard, l'un des sept de la Pléiade, et le cercle intime où se groupaient, entre autres, à ses côtés, le charollais Guillaume des Autels et le chalonnais Salomon Clerguet, sans revenir sur Bonaventure Despériers que tous les manuels de littérature générale mentionnent, il faut classer en bonne place Étienne Tabourot, seigneur des Accords, le joyeux et précieux conteur des *Bigarrures* et des *Escraignes dijonnoises*, tandis que Pierre Grognet s'illustre à faire, en vers français parfois heureux, le tableau des villes bourguignonnes de son temps.

Mais, par un singulier phénomène, comme si, en compensation du triomphe de la centralisation politique, la vie littéraire revendiquait son individualité provinciale, voici qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle le patois fleurit, inspire des œuvres. C'est une littérature jaillie du

sol, fidèle expression de la race. Ce sont les Saint-Genès, les Pierre Dumay, les Piron, — Aimé et Alexis, — Bernard de La Monnoye, dont les *Noëls bourguignons* sont avant tout des noëls dijonnais, l'abbé Lhuillier, auteur de *Noëls mâconnais*. Tous ces auteurs sont frères d'esprit. La raillerie est leur manière. L'esprit à la Piron, piquant comme la moutarde de Dijon, est avant tout un esprit négatif. « A Dijon l'on sonne et l'on médit. » Encore, ne faudrait-il pas croire que les œuvres ciselées des écrivains, même en patois, fussent le répertoire habituel de la verve populaire. Les noëls qu'on dit au coin du feu ne sont pas, le plus souvent, ceux de M. de La Monnoye, mais des noëls de tradition plus lointaine : *Le curé de Pleumeire* ou *Le gro Talebô*.

L'esprit des noëls bourguignons n'est guère fin que dans la malice ; l'ironie y côtoie étrangement la foi sans l'ébranler. Et les auteurs, célèbres ou anonymes, de ces poésies bien locales sont visiblement de même famille que ces sculpteurs, malicieux aussi et ironistes, qui multiplièrent les *têtes* en portrait ou en charge des églises bourguignonnes, qu'il s'agisse des stalles de Montréal ou des culs-de-lampe de Notre-Dame de Dijon et de Saint-Père-sous-Vézelay. L'esprit critique du Bourguignon, du *trouveur à redire,* rencontre ici, dans la littérature comme dans la plastique, son emploi le plus légitime et le plus heureux. Jeux du ciseau ou de la plume, l'artiste bourguignon, quelle que soit sa technique, saisit le trait au vif, le pousse vigoureusement et, sans pruderie ni complaisance, décrit ou modèle ce qu'il voit. Or, il lui plaît surtout de faire rire aux dépens de cette réalité, dont le détail comique ou grotesque le frappe d'emblée. Et c'est alors le conte animé, joyeux et gras, digne pendant de la gargouille ou du culot, au geste vivement croqué, au mouvement alerte. Les caricatures du *Voyage à Beaune* de Piron sont édifiantes à cet égard.

Seulement, tandis que la plastique bourguignonne s'est élevée au grand art, la littérature en patois bourguignon s'est tenue aux genres modestes, empêchée de monter plus haut par la royauté incontestée de la grande littérature française. Les fantaisies littéraires des écrivains du cru ont été souvent l'équivalent des charivaris et des réjouissances populaires. Le parlementaire grave s'y plongeait pour

se délasser des austères devoirs de sa vie officielle et parfois s'y essayait lui-même avec succès. Les noms des Legouz, des Joly, des Tassinot sont mêlés à cette curieuse histoire littéraire du mouvement local sous l'ancien régime.

Après Piron, la littérature bourguignonne va s'étiolant. Les Senecé, les Cocquard, les Bret, les Bonnard, les Joseph Galeton, les Cazotte manquent d'originalité et de personnalité. C'est chez les auteurs de pure langue et de pure inspiration française qu'il faut chercher, au XIXe siècle, les plus beaux noms de poètes et de prosateurs bourguignons. Si quelque chose de l'esthétique bourguignonne doit se retrouver, ou même éclater quelque part, dans la littérature d'aujourd'hui ou de demain, c'est dans des œuvres qui revendiquent leur place dans la littérature générale qu'il faudra les aller chercher. Pourquoi ne pas dire qu'il n'y a certainement pas dans le passé, sauf en sculpture, d'œuvre plus profondément bourguignonne que *Nono*, le roman si fêté et si digne de l'être de M. Gaston Roupnel ?

Patois et accent. — Du moins il y eut un temps, en Bourgogne, une belle floraison originale de la langue provinciale. A la vérité, il n'y eut pourtant jamais un dialecte propre à la Bourgogne, mais plutôt une collection de variantes et d'expressions imagées, tandis que la transition des parlers de l'Est de la France se faisait à travers la province intermédiaire, insensiblement, vers le sud et vers le nord. Maintenant, le patois littéraire va se perdant. Les amateurs en recueillent les restes et en constituent l'histoire et la philologie, mais il n'y a plus de littérature bourguignonne. C'est en quoi encore la Bourgogne manque d'unité : elle n'aura jamais son Mistral ni son Vermenouze.

Du moins ce patois, qui ne s'écrit plus, se parle encore dans les campagnes. Certes, son domaine se restreint, et pour l'entendre dans sa pureté, il faut chercher les demeures des « virli grands-pères », là où le vieux bouvier vous dira, « Vé don mai vaiche, al' ô boûtiouse, al' ô les pieds dôgnes ! » La zone du vrai patois recule, il faut la poursuivre de plus en plus loin des villes et des voies ferrées et l'on ne le retrouve guère que dans les abords du « mauvais pays »,

là où déjà l'idiome bourguignon se teinte ou mieux se colore de « morvandiau ».

A côté du patois défaillant, il y a l'*accent* bourguignon, qui, lui, s'est miraculeusement conservé. *E* extrêmement fermé, *an* pour *on*, *r* roulé sur l'extrême bout de la langue, syllabes pénultièmes appuyées et traînées, tout cela sonne aux oreilles avec diverses



La fête de la Saint-Ladre à Autun au XVIIIe siècle, par Lallemand.
(Bibliothèque Nationale.)

variantes dans les rues de Beaune, de Chalon ou de Dijon, et surtout dans les villages.

Vieilles fêtes. — Il y a deux siècles, les vieilles fêtes se célébraient avec tant d'entrain, qu'il semblait que cette bonne humeur ne dût jamais finir. La Noël surtout, survenant en saison de loisir, était dignement fêtée : les ménétriers se faisaient entendre quatre dimanches à l'avance et l'on disait : « Velai les aivan qui passe ! » Puis venait la grande soirée où l'on veillait la *suche*, bûche énorme, garnie de cadeaux à ses deux bouts, et dont on semait plus tard la cendre autour de la maison et sur le seuil, pour conjurer le mauvais sort et empêcher d'approcher les renards, les fouines et les vipères. Au retour de la messe, c'était les joyeux réveillons, les « rôssignons ».

Mais villes et villages s'attristent. Si Autun n'a pas encore oublié sa fête du 1er septembre, les fêtes patronales pâlissent. Restent les grands dîners et en particulier le *tue-chien* ou simplement le *chien* qui termine la moisson et que Clément Janin appelle sans exagération un « festin homérique et rabelaisien ».

La table. — De fait, la Bourgogne reste par excellence le pays des tablées immenses, où l'on mange durant des heures. C'est aussi le



Photo J. Coqueugniot.

Autun. — Fête du 1er septembre sur la Grand'place.

pays de la savoureuse cuisine au beurre. Dijon a gardé à peu près intacts deux souvenirs impérissables où peuvent au besoin se rattacher les larges traditions d'aujourd'hui : les vastes cuisines ducales du musée et les comptes domestiques si suggestifs des *escroes* dans les archives. Partout, même aux enterrements, le dîner tient sa place, bien que l'hommage aux morts touche les cœurs.

S'il fallait tracer le portrait en charge du gourmand bourguignon, on choisirait volontiers celui dont a si joliment parlé Brillat-Savarin, lequel était lui-même bressan. « M. Rameau, dit-il, mon condisciple, maire de La Chaleur en Bourgogne, n'avait que cinq pieds deux

pouces et pesait cinq cents, ce qui fait que chaque tranche d'un pied d'épaisseur pesait à peu près un quintal. »

Du reste, ce pays, qui consomme si largement, fabrique ou produit en quantité toutes sortes de denrées alimentaires. De plus, il possède toute espèce de gibier gros et menu. Les *escargots*, élevés dans des parcs savamment aménagés, sont exportés au loin. Un plat de poisson au vin, la *mœurette*, fait l'orgueil de tel bourg de la Saône ou du



Photo du Dr Michaut.

Vieille de la Montagne.

Doubs; la *poularde* est la gloire de la Bresse ; le fromage d'Epoisse, le miel d'Auxois, la confiture de Saint-Seine s'ajoutent au dessert au pain d'épice de Dijon.

Coutumes et croyances. — De même que les fêtes, les coutumes vont se perdant : *mener l'âne* que monte, le visage tourné vers la queue de l'animal, un mari qui bat sa femme ; planter le *mai ;* faire une *chalibourne*, cette grande flambée du dimanche gras, ne sont plus que souvenirs. Pourtant aujourd'hui encore, qu'un fermier prenne une fouine dans sa basse-cour : quelque gamin s'en saisira ; le voilà qui *traine la bête* de maison en maison en quêtant des sous ou des fruits.

Il y a trente ans encore, les fontaines miraculeuses ne manquaient pas où les filles allaient cracher ou jeter une épingle, afin de consulter l'oracle sur leurs destinées sentimentales. De jeunes Dijonnaises vont encore cracher à l'Ouche « au fond du Parc ». Quelques pèlerinages conservent leur attrait, comme le village natal de saint Bernard, — Fontaine-les-Dijon, — et la chapelle de Notre-Dame d'Étang, près de Velars.



Photo Neurdein.

Ancien costume bressan.

Costume et habitation. — Naguère encore arrivaient aux grandes foires des villes et des bourgs des campagnards et des campagnardes, dans des guimbardes à quatre roues traînées par de pacifiques juments blanches. Les hommes, chaussés, surtout en Bresse, de gros sabots, portaient un grand feutre noir qui durait des années, et pour couvrir leurs « frusques du dimanche », une blouse, la *blaude* aux larges plis, en toile bleue, reluisante et comme vernissée quand elle était neuve. Les femmes, vêtues de noir et sans atours, avaient un petit bonnet rond aux bords tuyautés, d'une blancheur crue. Depuis un demi-siècle au moins, le costume bourguignon a perdu l'allure originale dont le groupe bourguignon exposé au musée du Trocadéro garde le souvenir.

Tandis que le costume ne varie guère à travers la Bourgogne, l'habitation s'adapte aux conditions géographiques et économiques des divers pays. La ferme de la plaine au turquis et la ferme de la montagne au blé noir, par exemple, font contraste. La ferme louhannaise moderne est large, bien ordonnée : ses bâtiments où tranche

la note rouge des tuiles et des briques, entourent une grande cour; ici, un hangar haut et bien couvert abritant les machines; en face, une basse-cour close et les *tects* des porcs, enfin, dans le logement du fermier, l'*utau*, c'est-à-dire la grande salle, qui donne l'impression de l'aisance. Au contraire, la ferme morvandelle est basse, étroite,



Photo Crevaux.

La bonne prise, par Déchenaud.
(*Campagnards bourguignons.*)

misérable; rien de frais, rien de pimpant, rien qui parle à l'imagination, et si l'on s'étonne de l'humilité des fenêtres aux quatre carreaux mesquins, quelque vieux se trouvera pour dire qu'autrefois il n'y avait point de fenêtres au village et que les premières qui firent leur apparition furent criblées de pierres, tant le luxe de la vitre paraissait scandaleux.

La maison d'Auxois, aisée et simple, offre une bonne moyenne de l'habitation bourguignonne. Ici, le confortable du mobilier s'accommode au confortable de la construction.

La vie rurale. — Aussi bien, de toutes parts, le confortable envahit la vie rurale, que les commodités modernes modifient et unifient de plus en plus. On achète le pain au boulanger et l'étoffe aux grands magasins de la ville. Les anciens prénoms de campagne, — Fillette, Sœurette, Tantine, ou Bénigne, Andoche, Tiennot, — vieillissent et disparaissent. On loue le battoir à vapeur. On se plaint des *commis* de culture, des *Polonais* qui travaillent mal. On lit les jour-



Photo Neurdein.

La Cure à Pierre-Perthuis.

naux de Paris, on récrimine contre « le gouvernement » et l'on vote « avec lui » pour que « le fils » au lycée conserve sa bourse et quelque chance d'avoir « une place ».

Pourtant, en temps normal, le campagnard bourguignon n'est point malheureux. Les « gueules noires » de la région minière gagnent plus sans doute, mais le cultivateur a la vie plus facile. Il laisse sa porte ouverte la nuit et a le temps de faire sa partie de *tarot* au café. Il chasse aussi et il pêche : les braconniers n'en font pas moins leurs affaires.

Paysages et sites. — Si l'on excepte le val de Saône, le site bour-

guignon n'est pas très large, même dans le *Pays-Bas*. Peu d'horizons de vingt kilomètres comme ceux des plaines septentrionales de la France, mais toujours un heureux décor. La montagne, — ou du moins quelque relief, — compose, presque dans toute l'étendue de la province, un paysage qui est un grand ensemble de *coins*. Lorsqu'on voyage soit sur une ligne de chemin de fer soit en voiture ou à bicyclette sur une route, c'est le plus souvent un défilé de « jolis



Photo Neurdein.

La Vallée du Cousin.

sujets » non de belles toiles à la Rousseau, — où la ligne, la grande ligne est l'essentiel, — mais de fins et suggestifs tableautins à la Corot, ou mieux encore de simples et fraîches aquarelles comme celles qui remplissent à certains moments les vitrines dijonnaises. On y voit de courtes perspectives aux arrangements charmants, des plans multiples, des détails innombrables, mais où la lumière met de l'ordre, détachant quelque branche à contre-jour, allongeant une fuite de rivière, classant les montagnes aux profils de bêtes accroupies, alignées au long des vallées. La vallée, voilà l'un des éléments caractéristiques du paysage dans cette province où les eaux abondantes, avant de s'écouler vers les trois mers, ont si laborieu-

sement foré leurs chemins. Vallée de la Grosne, vallée de la Dheune, vallée du Cousin, vallée de la Cure : voici que le tourisme s'en empare, grâce à l'initiative utilitaire des syndicats régionaux.

Ceux-ci, au surplus, ont la besogne facile pour attirer en Bourgogne les visiteurs. Car dans le joli cadre du paysage s'évoque partout un passé saturé d'histoire. Que de pèlerinages de toutes sortes



Photo des Monuments Historiques.

Flavigny. — La porte du Val.

pour l'âme rétrospective qui sera certainement celle du xxe siècle ! Ici le Vézelay de Girard de Roussillon et de saint Bernard, non loin Pontigny, où la retraite moderne de M. Desjardins a succédé à la retraite claustrale d'autrefois, puis Fontenay, Bussy-Rabutin où l'exilé a laissé ses coléreuses peintures, les prés de Bourbilly où la marquise de Sévigné vint respirer le bon air d'Auxois, et plus haut le charmant Flavigny [1], bourg des anis, où la pauvreté des habi-

1. L'on connaît le rapprochement que Chateaubriand a fait entre le site de Flavigny et celui de Jérusalem : « Je devrai au val de Flavigny un de mes plus vifs et de mes « plus émouvants souvenirs : c'est l'aspect de la vallée de Jérusalem ; voilà bien le

tants a sauvegardé les demeures du XVI[e] siècle, Flavigny où l'ancien noviciat des Frères Prêcheurs mettait naguère son animation régulière et où les robes blanches couraient dans les vergers ! Plus loin, Cîteaux aujourd'hui délaissée dans sa clairière, autrefois l'une des reines du monde, et sur le chemin de Cluny, — cette autre métropole de l'ancienne chrétienté, — La Roche-Pot, Montaigu, Bran-



Photo Boulanger.

Saint-Point. — Maison de Lamartine.

cion, tant d'autres châteaux, tant d'autres souvenirs. Le souvenir de Buffon demeure à Montbard. Celui de Lamartine a laissé un charme suggestif autour de la maison de Saint-Point ou dans les bois de Montculot. Le sanctuaire lamartinien, au pied de son coteau, est resté intact, et toujours :

> Il est sur la colline
> Une blanche maison,

« Cédron baignant les pieds de la ville sainte ; ces vieilles fortifications ne rappellent-« elles pas elles-mêmes les remparts désolés du temple ? Et ces bouquets d'arbres au « feuillage vigoureux, ne sont-ce pas les ombrages austères de la montagne des Oli-« viers ? »

Une tour la domine ;
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse songer.
On peut finir son rêve
Et le recommencer.

Le château de Montculot, où le poète passa les vacances de sa jeunesse, est inhabité et désert. « Son charme est surtout dans les souvenirs qu'il évoque. Ses croisées hermétiquement closes, la vigne sauvage qui a eu le temps de monter jusqu'aux tuiles, les herbes qui ont recouvert et comme scellé tous les seuils, disent l'abandon de la vieille demeure. Mais il subsiste autour d'elle un parfum délicat de passé. On croirait retrouver un peu de la vie des derniers habitants, la trace de leurs coudes aux balcons, leurs pas sur le sable, et sous les tilleuls du parc voisin, l'écho imperceptible des romances qu'on chanta dans le grand salon, fenêtres ouvertes sur un soir d'été, vers 1830[1]. »

Le vin de Bourgogne. — Un pays dont le pittoresque ne dépasse pas celui des autres régions de la province, mais qui a le privilège de résumer la Bourgogne entière dans l'imagination des touristes, c'est le pays du *vin de Bourgogne*. On l'a appelé un pays « hyper-bourguignon ». On y a vu « le point lumineux où s'est manifesté le génie bourguignon ». Que serait la Bourgogne dans le monde, sans son vin ?

Les pèlerins de l'ermitage napoléonien de Fixin, où le commandant Noisot et le sculpteur Rude ont immortalisé le souvenir de l'empereur, y connaissent le petit belvédère qui, au bout du parc, domine la pente de la Côte et tout un coin du vignoble. Le spectacle est suggestif. Depuis Dijon, dont les maisons blanches apparaissent à deux lieues sur la gauche, jusqu'à Gevrey-Chambertin qui clôt l'horizon à droite, des friches qui enclosent le parc à la ligne noire de la grande forêt de Cîteaux, se dressent droits, râblés et sains, les

1. Jacques Chênedolent, *A Montculot*.

ceps noueux appuyés aux *paisseaux* gris. Il y en a des centaines de mille, dévalant le coteau en une armée verte et drue dans les rangs de laquelle des cerisiers et des pêchers lèvent leurs têtes feuillues, perdus et comme entraînés dans l'élan de la multitude. Et les bataillons hérissés dépassent les villages alignés au pied de la côte, ils s'élancent jusqu'à la grand'route qui trace là-bas, au delà des bons crus qu'elle a respectés, sa raie blanche. Au delà même de cette raie blanche, la vigne a poussé ses pointes avancées, de grands carrés rigides enfoncés comme des coins dans les sainfoins et les luzernes. Au milieu des vignes, en files parallèles, s'échelonnent les canons paragrêles, gros tromblons perpétuellement braqués sur le ciel. A la première menace des nuages à grêle, ils mitraillent leurs masses noires et c'est alors le vacarme d'une immense artillerie qui se répercute sur tous les finages, durant des lieues et des lieues. Cette canonnade est la musique des après-midi orageux dans les villes de Bourgogne.

Là où la pente finit, passe une ligne de trolley qui dirige vers l'infini des vignes moutonnantes sa procession de potences. Cette ligne est comme l'axe de la zone viticole où les villages se pressent les uns contre les autres : au débouché de chaque combe, là où sourd l'eau si précieuse pour les besognes du vin, se sont groupées les maisons, maisons simples et propres comme les vignerons mêmes et pas plus embarrassées d'étables et de remises qu'eux de soucis.

La chaîne de ces villages s'allonge de Dijon à Mâcon. C'est la *Haute-Bourgogne* vinicole, par opposition avec la Basse-Bourgogne de Chablis, de Tonnerre et des Riceys. Trois côtes principales se partagent cette Haute-Bourgogne : la Côte de Nuits, la Côte de Beaune et la Côte chalonnaise, que prolonge le vignoble mâconnais. Les vrais amateurs de bourgogne ne mentionnent même pas l'Arrière-Côte, dont les vallons encaissés ont une exposition peu favorable à la vigne. Chaque côte a ses crus fameux. *Chenôve* près de Dijon n'est plus de ceux-là, mais il a eu la faveur des ducs de Bourgogne, qui y ont laissé de beaux pressoirs. A Fixin, voici, dans la Côte de Nuits, la *Perrière* et les *Arvelets ;* à Gevrey, le *Chambertin* et le *clos de Bèze ;* à Chambolle, les *Musigny*, dont n'est guère éloigné l'ancien et

illustre domaine qui appartint à l'abbaye de Cîteaux depuis le XIIe siècle jusqu'à la Révolution, le *Clos-Vougeot*, aujourd'hui morcelé par suite du prix énorme, — 70.000 francs l'hectare, — qu'atteint la terre en ce lieu unique. Puis se succèdent les *Richebourg*, la *Romanée-Conti*. Et nous voici dans la Côte de Beaune, où règnent le « chaleureux » et fin *Corton*, les crus de Beaune qui fournissent à l'*Hospice de Beaune* des vins dont la vente aux enchères est un des gros événements de l'année bourguignonne et dont les prix montent à des sommes énormes, en particulier ceux de la cuvée dite de Nicolas Rolin, qui, en 1911, ont atteint 7.400 francs la queue, c'est-à-dire les deux pièces. Non loin croît le *Pommard* si fameux, le *Volnay* dont on dit :

Et sine Volneo nulla gaudia mero.

« Et puis éclate, dit un fervent, comme le bouquet final d'un feu d'artifice, ce nom de Montrachet, le premier des vins blancs du monde, cette merveille qui atteint la perfection. » Ici finit la Côte-d'Or. La Côte chalonnaise possède le *Mercurey*, le *Val d'Or*, le *Clos du Roi*, le *Rully*. Enfin dans le Mâconnais se signalent surtout le *Chaintré*, le *Solutré* et le *Romanèche*.

Une science du vin est née en Bourgogne. Des ouvrages et des revues de viticulture ou d'ampélographie ne cessent de paraître ; des syndicats de vignerons, des instituts ou des stations œnologiques travaillent de concert. On combat les ennemis de la vigne, l'oïdium, le black-rot ou la pyrale, car, le phylloxéra vaincu, d'autres maladies lui ont succédé. L'on sélectionne et étudie les cépages parmi lesquels se distinguent l'antique *pinot* à la grappe petite et noire, roi incontesté des plants rouges, le *gamay*, le plant des vins secondaires, qu'on appela longtemps le menteur ou le déloyal, et, — pour le vin blanc, — le *chardonnay*, qu'on retrouve à Chablis, l'*aligoté* et le *melon*.

A la fin de septembre ou aux premiers jours d'octobre, le raisin est mûr. Voici s'arrêter devant les portes des vignerons des troupes d'étrangers, nomades, ouvriers chômeurs, ou encore gens d'Auxois et de la Montagne, qui viennent offrir leurs services annuels. Les urbains affluent à leurs *clos*. La Côte entière se dégourdit et bientôt

grouille et bourdonne. Les grandes chaleurs sont finies : le temps est beau. On va manger du raisin et bien boire, et les avantages du métier sont si grands, qu'on en chante volontiers les ennuis :

Allons en vendanges
Pour gagner cinq sous,
Coucher dans les granges,
Ramasser des poux,
Manger du fromage
Qui pue comm' la rage...

Et le flot des *veninjous* s'épand dans les vignes. L'ancienne serpette ou le sécateur à raisins entrent en jeu. On ne chante plus maintenant, parce que l'on mange. Pourtant, à dix ou douze de front chacun dans sa *raie*, l'émulation soutient l'ardeur et les petits paniers, les *vendangerots*, sont vite pleins. Alors s'approche le vide-panier, avec son large *benaton* ou sa hotte, qu'il remplit et porte à l'entrée du clos, où le chef vigneron déverse la charge dans une large cuve ovale qu'on appelle *ballonge* et qu'un chariot transporte à la cuverie.

Les cuveries sont au village. Il en est d'immenses, véritables temples de la Vendange, comme celles de Clos-Vougeot ou de Chenôve ; mais la plupart des cuveries particulières sont de modestes réduits encastrés dans un coin de la cour, près de la cave. Les meubles définissent le lieu au premier coup d'œil : un pressoir à vis ou à roue et des cuves profondes. Le raisin parvenu au seuil de la cuverie, on le transporte à l'aide de sapines dans une cuve, en l'égrappant, et on l'y écrase sommairement. On peut mêler à ce moment plusieurs qualités de raisin : on fait couramment du *passe-tout-grain* en ajoutant à deux tiers de gamays un tiers de pinots ; on peut aussi ajouter du sucre pour augmenter le degré en alcool. Maintenant le raisin fermente tumultueusement dans la cuve chaude. Des soins variés et minutieux entourent cette fermentation ou ce *cuvage*.

Dix ou douze jours ont passé. La cuve ne « chante » plus. Il faut procéder au *foulage*. C'est alors la scène classique. Un ou deux foulons, gars robustes, piétinent des heures durant jusqu'au dernier débris de raisin. Puis une courte période encore de fermentation. Bientôt la cuve se refroidit : le premier vin, la *mère-goutte* est fait. On peut

le *décuver*, c'est-à-dire le transvaser, à l'aide d'une pompe, dans les tonneaux. Alors vient le *pressurage*. Tous les débris (le *moût*) restés dans la cuve sont portés au pressoir, et les flots de vin jaillissent, d'heure en heure, *vin d'ablègement*, puis *vin de serrée*, jusqu'à la dernière goutte. Le vin est fait : on peut le mettre au cellier.

Durant l'hiver, le vin repose, se fixe et se clarifie. Vers février, on le *soutire*, on le change de tonneau. On renouvellera l'opération



Photo L. Venot.

Le Pressoir.

deux ou trois fois encore. Puis, trois ans passés, et le vin devenu limpide, on pourra le mettre en bouteilles.

Il y a un art de boire, d'autres disent une science. Il y a pour l'amateur une série de règles intangibles. Il y a un verre à bourgogne. Il y a une façon de verser le jus précieux, de le déguster. « Voyez ce vieux Bourguignon prendre un large verre, le réchauffer paternellement dans ses deux mains, y verser un peu de vin, l'agiter, le mirer, le tourner, le placer entre la lumière et son œil pour être sûr de sa limpidité, le flairer pieusement, amoureusement, enfin le boire peu à peu et s'y reprenant et le mâchant, comme boivent les oiseaux ! [1] »

1. A. Luchet.

Aussi bien le vin de Bourgogne porte-t-il avec lui sur la table de l'amateur autre chose encore que son *bouquet* et sa belle couleur : sa renommée. Tous les siècles de l'histoire l'ont chanté. Grégoire de Tours l'égalait au plus noble falerne. Les ducs de Bourgogne s'intitulaient les « seigneurs des meilleurs vins de la chrétienté ». Pétrarque a expliqué à la gloire de la Côte de Beaune la longue durée du schisme d'Avignon : « Si les cardinaux désirent demeurer au delà des monts, c'est qu'il n'est point en Italie de vin de Beaune et qu'ils ne croient pas mener une vie heureuse sans cette liqueur. Ils regardent ce vin comme un second élément et comme le nectar des dieux. » Il y a eu, — il y a encore, — en Bourgogne une littérature du vin : des chansons surtout, car le bourgogne rend optimiste et sa vertu s'est montrée capable de faire oublier au vigneron ses plus durs déboires, ceux des années « du phylloxéra » et de l'année 1910, la seule peut-être, depuis le moyen âge, où l'on n'ait pas vendangé. Les fantassins bourguignons chantent sur les routes :

Joyeux enfant de la Bourgogne,
Je n'ai jamais eu de guignon,
Et quand je vois rougir ma trogne
Je suis fier, je suis fier
Je suis fier d'être Bourguignon.

Et, ce disant, ils oublient leur fatigue. Ne dirait-on pas que Piron lui-même, *inter pocula,* ait voulu rendre justice au vin de Beaune :

De Beaune l'on médit en vain ;
Tout cela, pures calomnies !
Beaune produit d'excellent vin,
Ergo, Beaune est fertile en excellents génies.

Ce glorieux bourgogne a son histoire dont les épisodes saillants ne sont point oubliés dans le terroir. Qui n'a entendu parler du vin de la Comète ? En 1811, année de grande sécheresse, le vin fut d'une finesse vraiment extraordinaire. Or cette même année parut au ciel la fameuse comète où les astrologues et le peuple virent tant de présages. En Bourgogne on se contenta d'attribuer à l'influence de l'astre la récolte exceptionnelle. Depuis on répète une chanson patoise qui dit :

On n'an fi gar, ma ç'eto bon,
L'an-née qu'on voyi lai cômaite ;
On n'an pu pas boueire ai fouazon
Car ç'ai feso mau ai lai tête !

Jarni le bon vin bian
D'lai cômait', d'lai cômaite ;
Jarni le bon vin bian
D'lai cômait' d'el y é deux an !

Le vigneron de la Côte, au surplus, aime non seulement son vin, mais son métier, sa vigne et l'ânon gris qui lui laboure son clos. En somme, ces pochards dont parle Aimé Piron :

Cé gro gorman, ces ivrogne
Cé pillé de caibarai
Qui du sirô de Bregogne
S'erôse sôvan le bai

sont aujourd'hui la minorité, et il est assez rare que

Lo trogne, lo trogne, lo rouge trogne
Se painture an viôlai.

Idées générales sur l'industrie et le commerce. — Il y a, dans la région du Creusot, de Montceau et d'Épinac, une Bourgogne minière, une Bourgogne de grande industrie. Mais le reste du terroir ne compte que des usines disséminées un peu partout, et particulièrement aux abords des voies d'eaux et aux lisières des forêts. La Montagne a perdu ses anciens maîtres de forges, mais possède aujourd'hui, à Froidvent, à Tarsul, d'importantes distilleries de bois, voire de belles forges modernes à Sainte-Colombe-sur-Seine. Dijon, dont l'industrie s'accroît, fabrique sa moutarde, son cassis, ses biscuits Pernot, et aussi ses cycles Terrot. Brazey-en-Plaine tisse et distille. Montbard occupe huit cents ouvriers à la fabrication des munitions d'artillerie et des « corps creux ». Longchamp se consacre à la faïencerie, Pouilly-sur-Saône à la céramique. Ces exemples, choisis dans le département de la Côte-d'Or, beaucoup moins industriel que celui de Saône-et-Loire, et aussi dénué de gisements houillers que de houille blanche, montrent qu'il n'est guère de coins dans la province

où ne fume quelque cheminée. Mais dans cette industrie, comme dans l'agriculture, le morcellement et la variété sont infinis. Pas de grandes spécialités. Peu de grands domaines et peu de grandes usines ; toutes sortes de cultures et toutes sortes de fabrications.

Les lignes ferrées, la Saône, les canaux de Bourgogne et du Centre emmènent donc des marchandises très diverses. Si la province qui



Photo Boulanger.

Fabrication des margottins.

a nourri Lyon durant des siècles de son grain est surtout connue aujourd'hui pour les vins qu'elle envoie à l'Allemagne et à la Belgique, elle exporte aussi des *bois de Bourgogne*, des laines, jusqu'à ses gaudes, et sa houille, et bien d'autres choses, — au loin, la *Gloire de Dijon*, si célèbre parmi les roses, rappelle en bien des jardins son pays d'origine, — mais si l'on excepte les produits de l'industrie creusotine, il va de Bourgogne au dehors assez peu de chaque chose.

Les caractères de l'agriculture et de l'industrie locale déterminent ceux du commerce. Pas de commerce spécial à la province. Pas même, au total, de très grand commerce. C'est ainsi que partout nous

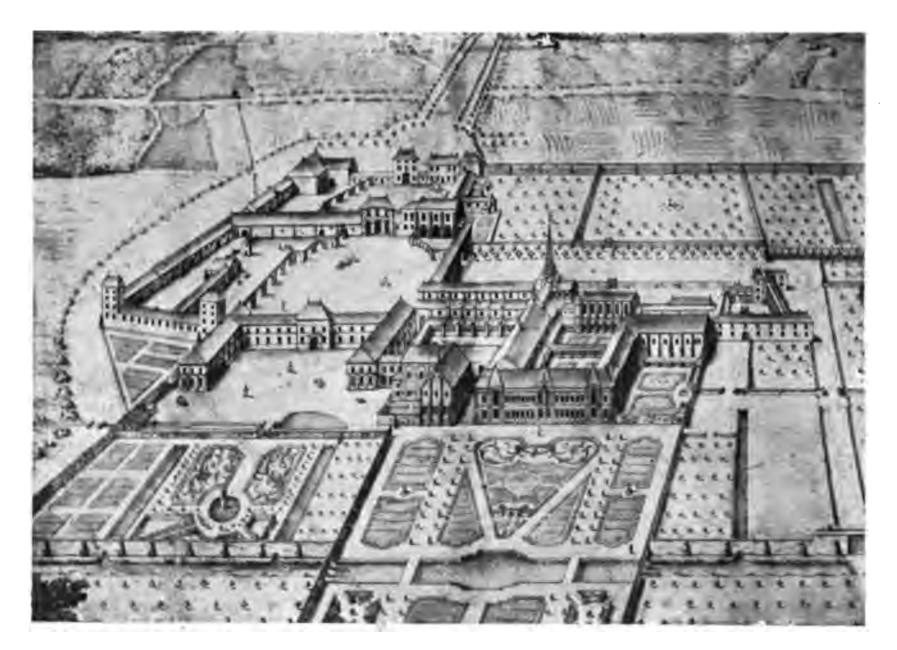
retrouvons cette demi-teinte, mêlée et moyenne, qui est celle de la Bourgogne sur la carte de France. Les spécialistes l'ont remarquée, chacun dans son milieu, cette médiocrité éternelle. Et, pour finir, voici un économiste qui parle, M. Germain Martin : « L'habitant de Dijon, accoutumé à l'étroite rue de la Liberté, où les petites boutiques se succèdent ; le vigneron pris par les soins minutieux de la culture



Photo Boulanger.

Flottage des bois sur l'Yonne.

des grands climats, qui ne saurait comporter de vastes exploitations ; le rural, très attaché à son lopin de terre et vivant dans des villages dont la superficie cultivable est très morcelée, n'ont pas l'esprit tourné vers les grandes affaires. Subissant un sort dont ils savent se contenter, ils ont plus l'esprit d'épargne, d'économie, que le goût de risquer et leurs capitaux et leur activité dans de grandes entreprises. Ils ont plus de sagesse que d'audace. »



Vue cavalière de l'Abbaye de Cîteaux vers 1720.
(Dessin de Dom Étienne Prinstet.)

ANTHOLOGIE

MICHELET

La vraie Bourgogne.

Celui qui veut connaître la vraie Bourgogne, l'aimable et vineuse Bourgogne, doit remonter la Saône par Chalon, puis tourner par la Côte-d'Or au plateau de Dijon, et redescendre vers Auxerre; bon pays, où les villes mettent des pampres dans leurs armes, où tout le monde s'appelle frère ou cousin, pays de bons vivants et de joyeux noëls.

Aucune province n'eut plus grandes abbayes, plus riches, plus fécondes en colonies lointaines : Saint-Bénigne à Dijon ; près de Mâcon, Cluny; enfin Cîteaux, à deux pas de Chalon. Telle était la splendeur de ces monastères que Cluny reçut une fois le pape, le

roi de France et je ne sais combien de princes avec leur suite, sans que les moines se dérangeassent. Cîteaux fut plus grande encore ou du moins plus féconde. Elle est la mère de Clairvaux, la mère de saint Bernard; son abbé, l'abbé des abbés, était reconnu pour chef d'ordre,



Photo Neurdein.

Cluny. — La Tour Fabri.

en 1491, par trois mille deux cent cinquante-deux monastères. Ce sont les moines de Cîteaux qui, au commencement du XIIIe siècle, fondèrent les ordres militaires d'Espagne et prêchèrent la croisade des Albigeois, comme saint Bernard avait prêché la seconde croisade de Jérusalem.

La Bourgogne est le pays des orateurs, celui de la pompeuse et solennelle éloquence. C'est de la partie élevée de la province, de celle qui verse la Seine, que sont parties les voix les plus retentis-

santes de la France, celles de saint Bernard, de Bossuet et de Buffon. Mais l'aimable sentimentalité de la Bourgogne est remarquable sur d'autres points, avec plus de grâce au nord, plus d'éclat au midi. Vers Semur, M[me] de Chantal et sa petite-fille M[me] de Sévigné ; à Mâcon, Lamartine, le poète de l'âme religieuse et solitaire ; à Charolles[1], Edgar Quinet, celui de l'histoire et de l'humanité.

La France n'a pas d'élément plus liant que la Bourgogne, plus capable de réconcilier le nord et le midi.

Histoire de France.



VIDAL DE LA BLACHE

Géographie de la Bourgogne.

Entre Langres et Dijon se déroule la *Montagne*, le sec pays des eaux qui s'engouffrent, des vallées rares dont le fond plat n'est inondé que lorsque les pluies de l'hiver ont fait regorger les eaux souterraines ; pays pauvre, avec ses rares maisons grises couvertes en *lauzes*, mais sur lequel un air vivifiant distribue la vigueur et la santé. Sur le bord abrupt, qu'une faille presque rectiligne a découpé au-dessus de la vallée de la Saône, les eaux n'ont en général entaillé que de courtes combes. Il semble, lorsqu'on arrive au pied de ces raides talus, qu'on se heurte contre un mur. Cependant, dans cette masse dure, deux brèches ont été entaillées, là où les eaux ont concentré leur effort. Chacune est devenue un passage historique : l'un, aujourd'hui le plus fréquenté, est celui de Dijon, l'autre, plus anciennement connu des hommes, débouche entre Nolay et Chagny. Au pied du mont de *Rème*, *Rome-Château*, promontoires calcaires qui gardent les vestiges d'établissements d'âges anciens, s'insinuait la route dont les Romains firent une de leurs grandes voies vers Autun.

La brèche dijonnaise a un aspect imposant. Ruisselant avec impétuosité sur les pentes imperméables de l'Auxois, les eaux ont entamé au plus épais de sa masse le plateau calcaire. Elles l'ont découpé en

1. Quinet naquit en réalité à Bourg.

blocs isolés, entre lesquels de secs ravins sont bordés d'un ruissellement de pierrailles. On les voit, au-dessus de Dijon, échelonner en plans successifs leurs crêtes boisées au profil géométrique. Parmi eux le Mont Affrique se distingue par son cône régulier terminé par un léger ensellement. A travers ce rideau de hauteurs on soupçonne plus qu'on ne voit le passage. L'œil le saisit pourtant à travers les lacunes qui individualisent chacun de ces pans détachés. On sent



Photo M. Tarnier.

Le paysage de Málain.

qu'une force puissante a séparé ici les tranches du plateau, en a morcelé les lambeaux, et que, comme d'habitude, l'action mécanique des eaux a frayé la voie aux hommes.

Dans l'intervalle de ces échancrures, le bord oriental du plateau se déroule rectiligne ; pendant 50 kilomètres, de Dijon à Chagny, les mêmes croupes roussâtres ou grises, vignobles jusqu'à mi-côte, taillis ou bois sur les crêtes, bornent la vue. Mais à leur pied une succession de bourgs, villages et petites villes, où d'un clocher à l'autre il n'y a jamais plus d'une demi-lieue, se déroule en bande non moins régulière que celle des bois qui la dominent, des vignes qui l'entourent et des champs qui la bordent jusqu'à 4 ou 5 kilo-

mètres du pied de la Côte. A cette distance, en effet, commence encore un autre pays ; ce sont maintenant les prairies sur l'alluvion et les forêts sur les sables qui prennent le dessus. Entre cette zone contiguë à la Saône et la Côte-d'Or s'allongent parallèlement la voie romaine, la route, le chemin de fer. Un groupe d'une quarantaine de mille habitants se ramasse, comme une sorte de bourg continu que relierait une rue principale.

Arrêtons-nous sur ces traits; ils nous fournissent des éléments



Photo Neurdein.

Saint-Père-sous-Vézelay. — Vue générale prise de Vézelay.

caractéristiques. Nulle part ne se concentre mieux l'aspect net et réglé de ce qu'on peut appeler le paysage bourguignon. Il se compose de bandes minces, mais distinctes, communiquant aux habitants des vallées, des coteaux, des plateaux, des caractères bien reconnaissables et bien connus des uns et des autres. Entre les vallées, entre les versants et les plateaux, les bois font de vastes taches d'isolement, de sorte que l'ensemble se compose de groupes séparés les uns des autres, mais étroitement agglomérés entre eux. Tout concourt à favoriser ce mode de groupement: l'hydrographie très concentrée, en *douix* ou fontaines, les cultures de la vigne et d'arbres fruitiers. C'est comme l'avant-coureur de conditions que

nous trouverons, exagérées par le climat, aux bords de la Méditerranée, dans le Bas-Languedoc. A l'exception des parties trop arides pour que les populations puissent s'y établir, l'homme trouve en abondance, presque sous la main, la pierre et le bois. Il a ainsi facilement pour ses constructions et ses routes les matériaux nécessaires. La pierre, blanche et tendre, signale au loin les villages; elle



Photo Barrier.

La Loire en Charollais.

forme les gradins sur lesquels la terre est artificiellement retenue. Les routes, faciles à établir sur ce sol sec et presque naturellement empierré, percent les masses de forêts. Une vie concentrée sur des espaces restreints, mais entre lesquels la liaison est facile, résulte de ces dispositions du sol. Si à ces avantages s'ajoutent ceux du climat plus sec et plus ensoleillé du versant oriental, on s'explique comment la Côte-d'Or est devenue comme le point lumineux où s'est manifesté le génie bourguignon. Là se trouvait mieux qu'une aisance moyenne : quelque chose de ce superflu qui est nécessaire pour l'épanouissement d'un génie local.

C'est dans ces contrées calcaires plutôt qu'aux bords de la Saône que s'est fixée la physionomie de la Bourgogne. Mais la belle et indolente rivière s'est toujours associée étroitement aux destinées des populations qui, de la Côte-d'Or ou du Jura, la regardent.

Qu'une goutte d'eau, déposée par les vents d'Ouest sur les hêtraies de la Vôge, prenne la route du Sud et parvienne, après tant d'obstacles qui sembleraient lui barrer la route, jusqu'à la Méditerranée : c'est là un fait assez anormal en apparence pour mériter explication. L'existence de la Saône a été précédée et préparée par une dépression contemporaine du soulèvement du Jura. C'est là qu'a pris place, aux temps pliocènes, un lac dans le lit duquel se sont déposées les marnes qui forment le sous-sol et le principal niveau de sources de la Bresse et de la Côtière de Dombes. Ce lac se perdait vers le Nord en plages basses, où s'est déposé en grains abondants le minerai de fer. Mais au Sud il s'écoulait par la future vallée du Rhône; de sorte que le fait essentiel de la géographie actuelle, l'association de la Saône avec le Rhône, s'annonce déjà dans la période antérieure où la Saône se laisse deviner sous forme de lac et le Rhône sous celle de fiord. Ce lac de la Saône future a de toutes parts sollicité les cours d'eau. L'existence d'une dépression relativement profonde entre le Jura et les massifs qui lui font face, en abaissant le niveau de base, a attiré de loin les rivières. Le domaine hydrographique de la rivière future s'est ainsi agrandi vers le Nord, aux dépens de celui de la Meuse et de la Moselle. Tout le faisceau de rivières qui forme, jusqu'à Port-sur-Saône, la partie supérieure du bassin, et dont le profil se raccorde mal avec celui de la section suivante, n'est peut-être que le résultat d'une annexion au domaine méditerranéen.

Histoire de France, d'Ernest Lavisse,
Hachette et Cie, édit.



H. TAINE

Aspects de Bourgogne.

Il a plu énormément, toutes les rivières sont débordées ou gonflées. Je retrouve la sensation ancienne, celle que j'ai eue autrefois

l'hiver en revenant d'Hyères. Lyon est bien la limite du pays sec et du pays humide — les deux plus grands contrastes de la nature. — Mais aujourd'hui mon impression est autre : c'est le pays humide qui m'attriste.

Peu à peu l'habitude revient ; on recommence à comprendre ces frêles et vivantes verdures, ces délicatesses d'une teinte lointaine,



Photo M. Tarnier.

Paysage bourguignon.

pâle et noyée, l'air résigné et pensif des peupliers rangés en ligne, surtout les bois humides, épais. — La terre a bu, elle sera toujours verte; mais cette beauté est celle d'un visage qui vient de pleurer.

Comme le Midi est sain pour l'esprit ! Quel ton persistant et fort il donne à la machine nerveuse ! Comme la simplicité de la mer et des côtes nues fortifie ! — Ici, il n'y a que de fines sensations ébauchées, incertaines ; point de grand ensemble ; on ne peut prendre qu'un coin, un bout de bois, un creux où luit un ruisseau, une baie dans le bleu au sommet d'une côte. Même l'œuvre n'est pas belle

en soi, seulement elle rappelle les émotions personnelles, nuancées et passagères.

Carnets de voyage. Hachette et Cie, édit., 1897.



VICTOR HUGO

A travers la Bourgogne (1839) [1].

Dans tout le Chalonnais, le Beaunois, le Dijonnais, l'architecture romane fait merveille. Souvent, dans un petit village, on trouve une belle tour byzantine, digne d'une métropole. Après Chagny, au bord de la route, j'ai vu un portail roman avec cette inscription: *Bon vin, bon logis*. Hélas! cette même maison donnait jadis l'hospitalité aux amis! A Chagny même, il y a un remarquable clocher roman, tour carrée, large, basse, trapue et superbe.

Beaune est un charmant tas de maisons gothiques dans les arbres. Il y a un beffroi de ville du quinzième siècle et une belle nef du quatorzième, à porche revêtu d'ardoises, qui sert de remise à des diligences. L'église, à tour romane, est coiffée d'un ridicule toit, forme de casquette.

Dans la diligence, un vieux vigneron m'explique la vendange. — Le cep jeune donne beaucoup de fruits, mais médiocres; plus tard, moins, mais meilleurs; vieux, une grappe ou deux, mais excellentes. On l'arrache alors, le vigneron n'y trouvant pas de profit. Donc, le cep mûrit comme la grappe. Ne pas cueillir le raisin pendant la pluie, ni sous la rosée, il pourrit. Oter les grains verts qui font aigrir le vin promptement, les grains pourris qui lui donnent mauvais goût, les grains secs qui le boivent. Ainsi, sur une seule grappe, trois mauvais éléments, dont l'un attaque le vin dans la durée, l'autre dans la qualité, le troisième dans la quantité.

Après Nuits, à gauche de la route, longue rangée de collines basses

1. Il est à peine besoin d'avertir le lecteur que les notes prises *en voyage* par Victor Hugo ne visent à aucune précision documentaire. Que l'auteur confonde un portail roman avec un portail gothique, qu'il fasse du mot *byzantin* un emploi abusif, qu'il écrive *La Bercherie* au lieu de La Berchère, il n'y a rien là qui doive surprendre.

et nues à leur sommet, surmontées de grands plateaux et coupées par des ravins étroits, verts et profonds. Au débouché de chaque ravin, un hameau. Des vignes partout.

Pour qui arrive de Chalon, la situation de Dijon rappelle un peu celle de Paris pour qui arrive par la barrière du Maine. C'est aussi, dans un grande plaine entourée de collines, une longue route bordée d'ormes ; à gauche, à l'horizon, deux collines imitent en petit, l'une le mont Valérien, l'autre la butte Montmartre.

Dijon, 20 octobre.

Dijon est une délicieuse ville, mélancolique et douce. Je me suis promené sur les vieux remparts. L'automne leur va bien. L'automne est une saison charmante. Les arbres y sont dans toute leur beauté : on voit le feuillage comme en été et le branchage comme en hiver.

Saint-Bénigne est une cathédrale du troisième ordre, assez belle encore dans sa masse, mais trop souvent restaurée. Elle a deux tours pour façade et une aiguille ardoisée. L'ancien portail roman est indignement défiguré par l'ogive de M. Soufflot.

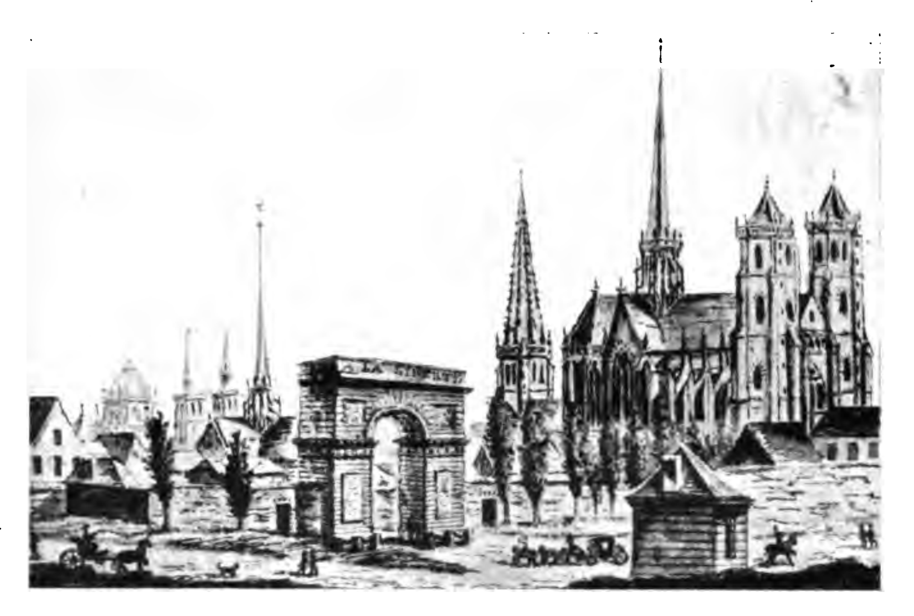
A l'intérieur, on voit, à droite et à gauche du portail principal, deux nobles tombeaux Louis XIII. Celui de Legoux, seigneur de la Bercherie, représente l'homme et la femme taillés en marbre, à genoux sur la tombe. Ce sont de belles statues pleines de rêverie, avec cette inscription : *Quos idem quondam thalamus, idem quoque tumulus excepit.*

L'intérieur de l'église est insignifiant aujourd'hui. Pas un tableau de valeur, pas un vitrail. Pas une chapelle conservée.

Vers 1820, l'évêque d'alors, M. de Boisville, a refusé les tombeaux des deux ducs de Bourgogne qui sont au musée, ne leur trouvant pas de place dans son église. Pauvre bonhomme qui expulsait de sa cathédrale, non seulement Philippe le Hardi et Jean sans Peur, deux grands princes qui sont morts, mais Jean de la Huerta et Claus Sluter, deux grands artistes qui vivent toujours.

A côté de Saint-Bénigne, Saint-Philibert, avec une belle flèche de pierre du treizième siècle, est un magasin de fourrages ; j'ai regardé

par le trou de la serrure ; j'ai aperçu des tas de foin dans le chœur. Saint-Jean, autre magasin de fourrages. La tour du douzième siècle, au Vieux-Palais, est un mont-de-piété ; le rez-de-chaussée est occupé par Robin, menuisier. La porte-forteresse est une caserne de gendarmerie. Une des anciennes tours d'enceinte sert de salle pour les pansements publics. La nef de Saint-Étienne, patron de la Bour-



L'entrée occidentale de Dijon à la fin du XVIIIe siècle.

(D'après une gouache de P.-J. Antoine, album de Moreau, Dijon, 1893, Nourry, éditeur.)

gogne, qui fut l'ancienne cathédrale, est une halle au blé. On utilise l'abside pour un magasin de décors du théâtre. Les vitraux pendent défoncés.

Notre-Dame, des treizième et quatorzième siècles, a une façade remarquable, une haute muraille faisant porche, portant à l'un de ses angles une horloge avec jacquemart : un paysan, une paysanne et leur enfant, en bois peint. Dans la croisée à droite, j'ai vu la *Vierge noire*, qui reçut toutes les balles des suisses dans son tablier, lors du siège de la ville. Elle était vêtue d'une robe de satin vert, avec une grosse chaîne d'or au cou, qu'on vient de lui donner pour un miracle qu'elle a fait le mois dernier. Sous le porche, vestiges d'un

magnifique portail roman complètement arraché. Les deux extrémités du transept sont surmontées de tourelles romanes. Vue par l'abside, l'église est d'un bel aspect. J'ai remarqué dans le chœur, fort dévasté, d'admirables verrières du douzième siècle. Un prêtre en



Photo Neurdein.

Dijon. — Le Jacquemart de Notre-Dame.

chaire ânonnait un sermon appris par cœur, cherchant, se reprenant, recommençant ses phrases.

Le palais des ducs de Bourgogne, travesti en hôtel de ville, a d'admirables restes. Vu par derrière, il offre quatre architectures, comme la cour du château de Blois, moins remarquables pourtant : une tour flanquée de tourelles du douzième siècle ; la grande tour du

quinzième, avec le corps de logis à croisées et à couronnement gothique fleuri qui s'y rattache ; un corps de logis Henri IV, avec une jolie porte ; un autre Louis XIV, avec des trophées sur l'encorbellement, comme aux Invalides. — Dans une jolie cour fort déla-



Photo Neurdein.

Dijon. — La « Salle des Gardes » du Musée avec les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière.

brée, avec escalier de la Renaissance, on lit : *École des Beaux-Arts*.

J'entre dans le musée. On y voit une cheminée faite en 1504, après l'incendie de 1502, « par Jean Dangus, maçon, moyennant 120 francs, pierres fournies ». Sur les 120 francs, deux sols par jour aux ouvriers.

Le tombeau de Philippe le Hardi est de la fin du quatorzième siècle. Le duc, peint et doré, est couché sur son tombeau de marbre noir, deux anges à la tête, un lion aux pieds. Quarante statuettes d'albâtre cir-

culent autour du tombeau sous une charmante galerie ; elles sont très vivantes et très naïves : un moine se nettoie l'oreille avec l'ongle ; un autre moine se mouche avec ses doigts. — Fi donc ! semble dire un religieux à côté de lui. Ce tombeau est l'ouvrage de Claus Sluter de Hollande.

Le tombeau de Jean sans Peur et de sa femme Marguerite de Bavière ressemble au premier, mais plus fleuri, plus orné, plus quinzième siècle. Quarante figurines, quatre anges ailes déployées, les deux grandes statues, deux lions, vingt-huit angelots, la galerie qui est de l'orfèvrerie d'albâtre, toute cette œuvre multiple et touffue a été payée quatre mille livres, c'est-à-dire 28.506 francs à Jean de la Huerta, dit d'Aroca, du pays d'Aragon, *tailleur d'imaiges.*

François Ier se fit ouvrir ce tombeau et y trouva Jean sans Peur, le crâne largement entaillé par le coup de hache de Tanneguy-Duchâtel sur le pont de Montereau. Comme il s'étonnait de la grandeur du trou : « Sire, lui dit le prieur des Chartreux qui l'accompagnait, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France. »

Sur la robe du duc, le *rabot* qu'il avait pris pour emblème, le duc d'Orléans ayant pris un bâton noueux.

Il n'y a que trente-neuf figurines ; la quarantième est remplacée par un monsieur en redingote le plus plaisant du monde. Qui est ce monsieur ?

Des quatre ducs de Bourgogne, le premier est Philippe le Hardi, le dernier est Charles le Téméraire. — En effet, les hardis fondent les dynasties, les téméraires les précipitent. Charles X fut un autre Charles le Téméraire.

France et Belgique (En voyage).



CAMILLE JULLIAN

Les Eduens.

Les raisons de la fortune des Éduens étaient surtout militaires et commerciales. Au centre de leur État s'élevait l'énorme redoute que forme le massif du Morvan, compacte, sombre et mystérieuse,

hérissée de taillis, pleine d'invisibles recoins. Au-dessus de cette citadelle même, tel qu'une tour sur un donjon, se dresse le Mont Beuvray, à plus de 810 mètres de hauteur. Et ce mont, d'une part, présentait un plateau assez large pour recevoir une ville et un peuple, de l'autre, se trouvait campé sur le rebord même du massif, dominant les vallées les plus ouvertes, les champs les plus gais, les routes les plus passagères de la région. De cette plate-forme de Bibracte, les Éduens voyaient et menaçaient tout un monde; et réfugiés là, à l'ombre des remparts de la cité, derrière les hêtraies pleines de vipères qui couvrent les flancs escarpés de la montagne, ils n'avaient rien à redouter des plus braves. Bibracte, j'en suis sûr, fut le point de départ et le plus sûr garant de leur puissance. — Autour du Beuvray et du Morvan marchaient et circulaient de très bonnes routes, unissant les trois plus grands bassins de France : entre la Saône et la Loire, celle de la Bourbince et de la Dheune, et, visible du plateau même de Bibracte, celle de l'Ouche et de l'Arroux; entre la Seine et la Loire, la Nièvre, dont la vallée rejoignait celle de l'Yonne ; et, plus loin et plus bas, la Saône et la Loire elles-mêmes, complétant le chemin de ronde qui court au pied du Morvan. Là où les chemins traversaient ou longeaient le haut pays, les Éduens avaient multiplié les places fortes : tout promontoire saillant, tout mont isolé était devenu dans leur empire un lieu de garde ou de menace. Sur les routes et les croisées d'en bas, au contraire, ils eurent des ponts, des passages, des ports, avec les douanes et les entrepôts nécessaires, à Nevers et Decize sur la Loire, à Chalon et Mâcon sur la Saône : et ces lieux de traversée et de rencontre se transformèrent en bourgades utiles, où s'arrêtaient les négociants. De Marseille en Bretagne, le commerce devait passer sous les péages des Éduens, du moins quand il voulait éviter les froids et les montées des cols arvernes ou les longueurs des portages lingons. — Au delà enfin de ces fleuves et de ces routes, de proche en proche, l'empire du Beuvray était descendu très loin de Bibracte, amorçant de nouvelles routes sur celles qu'il possédait déjà. A l'ouest, il arriva, le long de la Loire et de l'Allier, jusqu'à Moulins, comme s'il voulait fermer aux Arvernes les chemins du Nord et de l'Océan. Au sud, il rangea sous sa clientèle les Segusiaves, tribus du Forez et des montagnes

beaujolaises et lyonnaises : ce qui lui donna la mainmise sur le port de Roanne, sur la montée de Tarare, sur l'avenue du Jarez et le confluent même de Fourvières. A l'est, il rejeta les Séquanes loin des bords de la Saône, et il se donna des frères politiques, les Ambarres, dans les plaines de la Dombes et les coteaux du Bugey : que ces Ambarres fussent une colonie des Éduens, ou simplement leurs intimes alliés, leur territoire n'en formait pas moins le prolongement du grand empire, qui s'en allait ainsi, jusqu'au Jura, provoquer à la fois les Helvètes, les Séquanes et les Allobroges. Au nord, enfin, l'amitié ou la clientèle de la tribu de l'Auxois, les Mandubiens, leur assura de nouveaux passages entre les deux versants. — A ce patronage sur l'Auxois les Éduens gagnèrent autre chose, cette place forte d'Alésia, merveilleusement placée pour « garder le seuil » de leurs domaines, et de plus vieille cité sainte dont les Gaulois avaient fait la « mère » de leur nation : protecteurs du « foyer de la Celtique », leur empire recevait une sorte de consécration religieuse. — Routes et citadelles les faisaient donc très forts, très riches, très célèbres. Au reste, ils étaient des gens entendus et appliqués en toutes choses. Bibracte, à l'aspect farouche, devenait une ville industrielle, pleine d'ouvriers en fer, en bronze, en or et en émail ; Alésia l'aidait ou lui faisait concurrence dans le travail des métaux. Les chefs du pays paraissent actifs, intelligents, instruits. Peut-être les prêtres éduens tenaient-ils l'école la plus fréquentée par la noblesse gauloise. Ce fut un homme d'une rare valeur intellectuelle, habile et souple, que leur druide Diviciac. Et dans l'histoire de la guerre de l'indépendance, les seuls faits de ruse ou de malice gauloises nous viennent de son peuple. — Ambitieux comme nulle autre nation, mais d'une ambition étroite, tenace, sourde et sournoise, les Éduens joueront, durant cette guerre, le plus piteux des rôles. Traîtres à la Gaule, traîtres à Rome, jaloux de leurs amis et de leurs ennemis, hôtes récalcitrants, alliés soupçonneux et soldats maladroits ou lâches, incapables de penser noblement et de tenir pied sur le champ de bataille, ils ne réussirent à garder leur puissance que grâce à l'inextricable réseau de roueries dont ils enveloppaient à la fois leurs adversaires et leurs complices. — Aussi bien avaient-ils besoin, pour maintenir leur empire, de ruse intelligente autant que de force. Cet empire était fait de pays dispa-

rates, et qui parfois s'ignoraient l'un l'autre : le Morvan et ses bois, l'Auxois et ses étroites vallées, les pâturages du Nivernais, les coteaux du Beaujolais et du Charolais, les riches terres de la Bourgogne et la voie populeuse de la Saône, et, plus loin, la Bresse opulente, les marais des Dombes, la haute plaine du Forez, vaste poche entre deux hautes chaînes, la triste Sologne bourbonnaise : que de contrastes entre les terres, que de divergences d'habitudes et d'intérêts s'y ajoutent à la distance ! Il faut, pour que Bibracte les garde unies autour d'elle, une ambition qui ne se démente pas, une défiance de tout instant, beaucoup d'adresse et très peu de scrupules. L'Empire éduen présentait quelques-uns des caractères de la puissance bourguignonne, qui le refera à la fin du Moyen Age.

Histoire de la Gaule, Hachette et Cie, édit., 1908.



JULES CÉSAR

Alésia (52 avant Jésus-Christ).

LXXXI. — Un jour se passe [1] pendant lequel les Gaulois confectionnent un grand nombre de claies, d'échelles, de harpons. Au milieu de la nuit, en silence, ils sortent du camp et s'approchent de nos lignes en plaine. Soudain une clameur s'élève : signal destiné à prévenir les assiégés de leur approche. Et les voilà qui jettent des fascines ; à coups de frondes, de flèches, de pierres, chassent les nôtres du parapet; préparent tout pour l'assaut. Au même instant, averti par la clameur, Vercingétorix fait sonner le ralliement et dirige ses troupes hors de la place. Les nôtres occupent chacun le poste à lui assigné les jours précédents, s'installent sur les lignes. A coups de frondes, de trébuchets, de pieux qu'ils avaient disposés dans les retranchements et à coups de balles de plomb, ils effrayent les Gaulois. Dans l'obscurité, le nombre des blessés est

1. César vient de raconter la retraite de Vercingétorix dans Alésia, les travaux dont les Romains entourent la place (contrevallation) et ceux qu'ils établissent extérieurement pour protéger leur camp contre l'armée de secours (circonvallation), enfin l'arrivée de cette armée. Maintenant les Gaulois venus à l'appel des assiégés et les assiégés eux-mêmes tentent les efforts suprêmes contre les assiégeants.

grand de part et d'autre. Les machines lancent une grêle de traits ; quant aux légats M. Antonius et C. Trébanius, à qui était confiée la défense de ce secteur, là où ils sentaient les nôtres faiblir, ils les faisaient soutenir par des renforts tirés des redoutes d'arrière.

LXXXII. — Tant qu'ils étaient à une certaine distance du rempart, les Gaulois avaient le dessus, à cause du nombre de leurs projectiles ; mais quand ils s'approchèrent davantage, ou bien à l'improviste ils s'empêtraient eux-mêmes dans les aiguillons, ou bien tombant dans les trous ils s'empalaient, ou bien ils périssaient percés par les javelots lancés du haut du parapet et des tours. Ils avaient eu partout de nombreux blessés et nulle part ils n'avaient pu forcer nos lignes, lorsque le jour parut. Craignant alors d'être enveloppés par une attaque de nos postes les plus élevés sur leurs flancs découverts, ils se replient sur leur camp. Quant aux assiégés, ils transportent bien tout ce que Vercingétorix avait préparé pour la sortie et en remplissent les premiers fossés; mais ces opérations leur prennent trop de temps et ils constatent la retraite des leurs avant de s'être approchés de nos lignes. Ainsi, le coup manqué, ils rentrent dans la place.

LXXXIII. — Deux fois repoussés avec de grandes pertes, les Gaulois délibèrent sur le parti à prendre. Ils recourent à l'expérience des gens du pays. Ceux-ci leur font connaître la situation et le système de défense des camps supérieurs. Il y avait au nord une colline trop vaste pour que nous eussions pu la comprendre dans notre circonvallation. C'est forcément dans une assiette assez défavorable et sur une légère pente que nous avions placé le camp : les légats C. Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus l'occupaient avec deux légions. Ayant reconnu ces positions par des éclaireurs, les chefs ennemis choisissent sur toute l'armée 60.000 hommes des cités qui avaient la plus grande réputation de bravoure. Le but et les moyens d'action sont arrêtés en secret; l'heure de l'attaque est fixée vers midi. Cette élite est placée sous les ordres de l'Arverne Vercassivellaune, l'un des quatre principaux chefs et parent de Vercingétorix. Il sort du camp à la première veille, arrive à la pointe du jour, cache ses troupes derrière la hauteur et les fait reposer des fatigues de la nuit. Vers midi, il se porte contre le camp que nous venons

de décrire. En même temps, la cavalerie s'avance vers les lignes de la plaine et le reste de l'armée se déploie en avant du camp.

LXXXIV. — Vercingétorix, de la citadelle d'Alésia apercevant ses compatriotes, sort de la ville. Les fascines, les perches, les mantelets, les faux et tout ce qui avait été préparé pour la sortie est amené. On combat en même temps de tous les côtés et l'on nous tâte sur tous les points : une de nos positions paraît-elle moins forte,



Photo « Pro Alesia ».

Alésia. — La contrevallation de César (restitution).
(Extrait de « Pro Alesia. »)

on y court. Notre poignée d'hommes s'étend sur de longues lignes et ne peut aisément faire front sur tant de points à la fois. Ce qui contribue beaucoup à effrayer les nôtres, c'est la clameur qui s'élève derrière les combattants : chacun sent que, dans un tel danger, son salut dépend de celui des autres. C'est que, le plus souvent, ce qui échappe à la vue trouble d'autant plus vivement l'esprit.

LXXXV. — César ayant trouvé un endroit propice, se rend compte de ce qui se passe de part et d'autre et envoie des secours sur les points critiques. Les deux armées ont le sentiment que c'est vraiment l'heure de l'effort suprême : les Gaulois, s'ils ne parvien-

nent à forcer nos lignes, doivent absolument désespérer de leur salut ; les Romains, s'ils l'emportent, voient venir la fin de toutes leurs tribulations. C'est surtout vers le camp supérieur que la défense est pénible, là où nous avons vu que Vercassivellaune avait été envoyé. [Un petit plateau qui commande une pente a une grande importance]. Les uns lancent des traits, d'autres, faisant la tortue, s'avancent. Ceux qui sont fatigués cèdent la place à des troupes fraîches. Les remblais sont partout rejetés sur les défenses et permettent l'escalade aux Gaulois, en recouvrant les pièges cachés par les Romains dans la terre : les nôtres n'ont guère déjà plus ni armes ni forces.

LXXXVI. — Se rendant compte de la situation, César dépêche à la rescousse Labienus avec six cohortes de renfort. S'il ne peut soutenir le choc, il a ordre de faire sortir les cohortes des lignes et de prendre l'offensive : mais il ne doit risquer cette opération qu'en cas de nécessité. Lui-même va trouver les autres combattants, les conjure de ne pas succomber à la tâche, il leur représente que le fruit de tous leurs combats passés est en jeu en ce jour, à cette heure. Les assiégés, désespérant de rompre les lignes de la plaine, si fortes en étaient les défenses, tentent l'escalade des points escarpés : c'est de ce côté qu'ils transportent leur matériel. Par une grêle de traits, ils chassent des tours les défenseurs ; avec les remblais et des fascines ils comblent le fossé [ils se ménagent des entrées], à coup de faux ils démolissent le parapet de clayonnage.

LXXXVII. — César envoie d'abord le jeune Brutus avec [six] cohorte, ensuite avec [sept] autres le légat C. Fabius. Enfin, lui-même, voyant le combat de plus en plus vif, amène des troupes fraîches à la rescousse. Le combat rétabli et l'ennemi repoussé, il se porte sur le point où il avait dirigé Labienus. Il retire quatre cohortes de la redoute voisine, il donne l'ordre à une partie des cavaliers de le suivre, à une autre partie de tourner les lignes extérieures pour prendre l'ennemi par derrière. Labienus se rend compte que ni les retranchements ni les fossés ne peuvent arrêter l'élan de l'ennemi. Il ramasse les forces qu'il peut retirer des postes les plus voisins et, par estafette, avise César du parti qu'il croit devoir prendre. César se hâte afin de prendre part au combat.

LXXXVIII. — Son arrivée est remarquée à cause de la couleur du manteau qu'il avait coutume de revêtir dans le combat ; les escadrons et les cohortes dont il se faisait suivre (car des hauteurs les regards dominaient les pentes et les bas-fonds) sont aperçus et aussitôt l'ennemi de s'y attaquer. Des deux côtés une clameur s'élève ; cette clameur reprend du retranchement et de toutes les lignes. Les nôtres, négligeant le pilum, combattent à l'épée. Soudain, sur les derrières, la cavalerie apparaît. D'autres cohortes approchent. L'ennemi tourne le dos. La cavalerie barre la route aux fuyards. On fait un grand carnage. Sédulius, commandant des Lemovices et le premier de sa cité, est tué; l'Arverne Vercassivellaune est pris vivant dans sa fuite ; soixante quatorze enseignes militaires sont rapportées à César : peu de soldats de cette si nombreuse armée rentrent au camp sans blessure. Ceux de la place, voyant le massacre et la fuite des leurs, désespèrent du salut et ramènent leurs troupes de nos lignes. A cette nouvelle, les Gaulois abandonnent précipitamment les camps. Et si de nombreuses manœuvres et la fatigue d'une journée entière de combat n'avaient harassé les nôtres, les forces de l'ennemi auraient pu être anéanties. Au milieu de la nuit, la cavalerie, lancée à la poursuite, atteint l'arrière-garde : beaucoup d'ennemis sont pris ou tués. Le reste fuit, chacun vers sa cité.

LXXXIX. — Le lendemain Vercingétorix convoque le conseil. Il représente qu'il n'a pas entrepris cette guerre dans son intérêt personnel, mais pour l'indépendance commune. Puisqu'il faut céder à la fortune, il leur offre le choix entre deux partis : le mettre à mort pour donner satisfaction aux Romains ou le livrer vivant. Ils envoient à ce sujet des parlementaires à César. Il ordonne de lui livrer les armes, de lui amener les chefs. Lui-même se place sur le rempart, en avant du camp ; devant son siège les chefs lui sont conduits. Vercingétorix est livré ; les armes sont jetées à terre. Réserve faite des Eduens et des Arvernes, dans l'espoir de ramener grâce à eux ces cités, il distribue le reste des captifs à toute l'armée, à raison d'un par tête comme butin.

De bello Gallico, lib. VII.

GRÉGOIRE DE TOURS

Dijon au VIe siècle.

C'est une place très forte entourée de solides murailles, sise au milieu d'une plaine très agréable, dont les terres, fertiles et productives, n'ont besoin que d'un labourage pour faire lever la semence et donner une grande abondance de moisson.

Au midi, c'est l'Ouche, la rivière si poissonneuse. Au nord, c'est un petit cours d'eau [le Suzon] qui entre par une des portes, passe sous un pont et sort ensuite par une autre porte. Son eau tranquille entoure le rempart et, devant la porte de la ville, imprime leur mouvement rapide à des moulins.

La ville a quatre portes, percées aux quatre points cardinaux. L'ensemble de l'enceinte s'orne de trente-trois tours. Le mur même, construit en grand appareil jusqu'à une hauteur de vingt pieds, s'élève ensuite en petit appareil, jusqu'à une hauteur totale de trente pieds, sur une largeur de quinze.

Pourquoi une pareille ville ne porte-t-elle point le nom de *cité*, je l'ignore.

Aux environs, sourdent de précieuses fontaines, et, à l'ouest, s'étagent les pentes de riches collines couvertes de vignobles ; on y récolte un si noble falerne que les gens du pays méprisent le vin d'Ascalon.

Historiæ.



IMBART DE LA TOUR

L'Ordre de Cluny.

D'autres ont poussé plus loin la contemplation ou l'ascétisme. Lui, il est mesure et équilibre. Il n'est qu'à voir ses églises : chefs-d'œuvre de simplicité et de force, où nulle parure factice ne cache la pureté des lignes et l'harmonie des proportions. On peut prier, et penser aussi sous ces voûtes. Elles sont graves et sereines ; on n'y sent point l'angoisse qui cherche Dieu, mais la certitude qui le trouve et

la confiance qui l'adore. Ici l'art, ce grand révélateur d'âmes, nous explique la vie. — Ouvrez la Règle. En elle, rien de figé ni d'immobile. Ces fils de saint Benoît ont voulu être de leur siècle ; ils ont compris que l'éternité des lois divines ne s'applique pas aux préceptes des hommes, si parfaits qu'ils soient, que les saints eux-mêmes doivent compter avec le temps comme avec notre faiblesse. Rien non plus d'oppressif ni d'arbitraire. Soumettre la nature n'est



Vue de Cluny au XVIIIe siècle.
(D'après une gravure de Lallemand.)

pas l'abattre : il faut dompter le corps, sans asservir l'esprit. Dans cette région supérieure de la vérité et de l'amour, le moine n'a plus à mutiler son âme. Ses facultés restent intactes et libres. La Règle veut qu'il se mortifie, mais qu'il pense ; qu'il pense, mais qu'il travaille. Elle ne l'abandonne point, sans contrepoids, aux effusions mystiques, sachant bien que suivre son rêve est s'élever parfois, et plus souvent se perdre. Le livre ou l'outil à la main, la prière et le chant sur les lèvres, qu'il aille, maintenant, vers ce monde de misère et de douleurs qu'il est appelé à secourir. — Étudiez les institutions. Quel accord entre l'autorité et la liberté ! Une république fédérative dont tous les membres sont unis, dont chacun reste autonome ; une

loi commune, la Règle ; un pouvoir central, l'abbé, qui administre ; le chapitre, qui légifère et qui contrôle ; un équilibre heureux de fonctions viagères, de conseils élus, de garanties et de pouvoirs... Voilà le régime que Cluny instaure dans l'histoire monastique. N'est-il pas celui que les anciens regardaient comme l'idéal des institutions humaines ? — Suivez son rôle. Cluny sait concilier les idées comme les devoirs. Dans la grande lutte du temps entre le sacerdoce et l'empire, il prévoit déjà les concessions possibles et les solutions durables. S'il n'est pas neutre, il peut être arbitre, et c'est un de ses abbés, saint Hugues, que Henri IV menacé réclame pour médiateur... Entre les deux grandes cultures intellectuelles, antique et chrétienne, qui se disputent le monde, il veut l'entente. Comme les grands esprits du IVe siècle, ses docteurs concilient la « sagesse » et l'Évangile, et, s'ils affirment la foi, ce n'est point pour condamner, pour maudire les œuvres impérissables que l'imagination et la raison païennes nous ont laissées. Un homme tel que Pierre le Vénérable a pu être le premier théologien et le premier lettré de son temps, combattre les hérétiques et accueillir Abélard, commenter l'Écriture et parler « comme Platon. » Ce grand moine n'est pas seulement un nom, mais un symbole : celui de son Ordre et de son pays.

Discours prononcé au *millénaire de Cluny*, septembre 1910.



SAINT BERNARD

Apostrophe contre les Clunisiens [1].

Je ne parlerai pas de la hauteur démesurée des nefs, de leur longueur excessive, de leur largeur superflue, de leurs sculptures somptueuses, de leurs peintures raffinées : celui qui prie, à les regarder, oublie même l'élan de sa prière, et cet appareil me rappelle presque l'antique superstition juive. Soit, — pourtant, — et supposons que ce luxe aille à l'honneur de Dieu. Mais, moi qui suis un moine, je demande à ces moines ce qu'un gentil opposait aux gentils :

1. Voir sur le mouvement artistique auquel l'apostrophe de saint Bernard se rapporte l'*Etude* placée en tête du présent volume, page 40.

Dites-moi, pontifes,
Dans le saint lieu que vient faire l'or ? [1]

Et moi je dis : Dites-moi pauvres moines (car je ne regarde pas au vers mais au sens), dites-moi donc, pauvres moines, — si toutefois vous êtes pauvres, — dans le saint lieu que vient faire l'or ?... Pour parler clairement, c'est la cupidité qui fait tout le mal, la cupidité,



Photo Boulanger.

Cîteaux. — Cloître de l'Abbaye.

esclave des idoles... Par un art si profane, l'argent se dépense, mais il se multiplie. On le répand pour l'augmenter et la diffusion engendre l'accumulation. Car la vue des vanités somptueuses et surprenantes pousse plus l'homme à donner qu'à prier. Ainsi la richesse attire la richesse, l'argent attire l'argent. Par je ne sais quel ressort, plus la richesse s'étale, plus volontiers l'on donne. On éblouit l'œil en offrant des toits d'or pour couvrir des reliques, et les cassettes de s'ouvrir ; on modèle en belles formes les saints et les saintes, et on les croit d'autant

1. Pers. *Sat.*, II, 69.

plus vénérables qu'on les a gratifiés de plus de couleur. Les fidèles vont les baiser; ils sont excités à donner; ils regardent plus la beauté des statues qu'ils n'honorent la vertu des saints. Ensuite, on place dans l'église non des couronnes mais plutôt des roues ornées de joyaux; autour on place des lampes, mais elles sont surtout brillantes du feu de leurs pierreries. On voit pour candélabres des sortes d'arbres dressés, lourds de métal, travaillés avec un art extraordinaire, et qui n'éclairent pas plus des lumières qui les surmontent que des pierres précieuses qui les décorent. Que veut-on donc, pensez-vous? Est-ce le repentir du coupable? Est-ce l'admiration du spectateur? O vanité des vanités, mais plus encore folie que vanité! L'église scintille de tout côté, mais le pauvre a faim! Les murs de l'église sont couverts d'or, les enfants de l'église restent nus. La dépouille des malheureux sert à charmer l'œil du riche. Le curieux trouve à se satisfaire, le misérable ne trouve pas à manger. Est-ce révérer les images des saints que de fouler aux pieds et de salir le pavement qui les représente? Le passant crache souvent à la figure d'un ange ou marche sur la face de quelque saint. Si ces images sacrées ne méritent pas plus de respect, pourquoi dépenser tant de couleurs à les parer? Pourquoi tant décorer ce qu'on va outrager? Pourquoi peindre ce qu'on foule aux pieds? Pourquoi tant de beauté pour être souillé constamment de poussière? Enfin, qu'importe-t-il aux pauvres, aux moines, aux hommes vraiment religieux? A moins qu'on ne réponde à ces reproches par le verset du prophète : « Seigneur, j'aime la beauté de ta maison et le lieu de ta gloire » (Psal. XXV, 8). J'y consens.



Moine de Cluny.
(D'après une gravure du temps.)

Supportons donc ce luxe dans l'église ; s'il est funeste aux hommes vains et avares, il ne l'est du moins pas aux âmes simples et pieuses.

Mais dans les cloîtres, devant les frères qui lisent, que font ces monstres ridicules, ces horribles beautés et ces belles horreurs ? Que font ces singes immondes, ces lions féroces, ces monstrueux centaures ? Et ces êtres à demi humains ? Et ces tigres tachetés, et ces chevaliers combattants, et ces joueurs de trompette ? Voilà une tête à plusieurs corps, voici un corps à plusieurs têtes. D'une part, un quadrupède a la queue d'un serpent ; d'autre part, un quadrupède se termine en poisson. Là, une bête a le poitrail du cheval et l'arrière-train de la chèvre ; ici, un animal cornu a la croupe d'un cheval. Ce sont tant et tant de formes diverses et variées qu'on aime mieux lire sur le marbre que dans les livres et l'on passe volontiers plus de temps à regarder ces bizarreries qu'à méditer la loi divine. Pour Dieu ! si vous n'avez pas honte de tant de sottises, que ne regrettez-vous tant de dépenses.

Liber ad milites Templi.
(Edition Migne. Garnier frères, édit.).



BOSSUET

Panégyrique de saint Bernard.

Parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit, et ses proches dans les emplois importants, à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde au point que fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine ? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons et où les passions ne sont pas encore nées. Mais

Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire...

Il avait accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte ; et le saint homme en usait ainsi. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il



Fontaine-lès-Dijon. — Le village natal de saint Bernard au XVIIe siècle.
(D'après une gravure d'Israël Silvestre.)

mangeait de toutes choses sans choix ; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. Le pain dont il usait était si amer que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait l'horreur des ténèbres extérieures et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que, s'ils considéraient attentivement l'examen rigoureux que le Grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes, qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer

la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible; et il estimait qu'un religieux était sain quand il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par le ragoût, mais par le travail. Il couchait sur la dure; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit, et par l'ouvrage de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étaient exercées non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul : « Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde » : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo...*

Certes, il n'avait pas un corps de fer ni d'airain : il était sensible aux douleurs, et d'une complexion délicate, pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vit relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois. Bernard était accablé des affaires, non seulement de son ordre, mais presque de toute l'Église. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes; il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Sermons.
Edition Rebelliau. Hachette et Cie, édit.



AUGUSTIN THIERRY

La commune à Vézelay.

Lorsque la commune de Vézelay eut été définitivement constituée par le serment de tous les bourgeois, l'élection des consuls et la for-

mation du grand conseil, les magistrats municipaux s'occupèrent de traiter avec l'abbé, leur ci-devant seigneur, pour la reconnaissance du nouvel ordre de choses. Les principaux d'entre eux se rendirent en députation auprès de lui, pour le prier d'entrer dans la commune et de renoncer volontairement à tout ce qu'il y avait d'arbitraire et de tyrannique dans ses privilèges seigneuriaux. On ne sait précisément quelle réduction ils proposaient pour le cens et les tailles, s'ils voulaient une abolition complète, ou simplement une diminution de redevances. Mais l'abbé fut inébranlable dans son refus de rien



Photo Neurdein.

Vézelay. — Vue générale.

accorder tant que subsisterait la commune. Il répondit que, si les sujets de son église voulaient renoncer à leur mauvaise association, il leur ferait une remise entière de toutes rentes, et donnerait, de plus, un pardon général; mais que, dans le cas où ils persisteraient dans leur trahison, toute voie d'accommodement était fermée entre eux et leur légitime seigneur. Ces paroles déplurent fort aux députés, qui, élevant la voix beaucoup plus haut qu'ils n'avaient coutume de le faire en présence de l'abbé de Sainte-Marie, déclarèrent qu'ils ne rentreraient point sous la servitude de l'église. A leur retour auprès de leurs concitoyens, il y eut une grande agitation dans la ville; les plus exaltés d'entre les bourgeois disaient qu'il était temps d'en finir, de vider le différend par la force; et plusieurs, en effet, se conjurèrent pour tuer l'abbé.

Pendant que ces choses se passaient, le bruit du renouvellement de la querelle entre le comte de Nevers et l'abbé de Vézelay avait mis en mouvement les nombreux agents de la diplomatie papale. Un cardinal vint tout exprès de Rome, en mission extraordinaire, pour mettre fin à ces démêlés, qui inquiétaient beaucoup le Saint-Siège; et peu de jours après son arrivée, un autre cardinal, nommé Jordan, légat du pape dans les Gaules, se rendit aussi à Vézelay pour la fête de Sainte-Marie-Madeleine. Tous deux conseillèrent à l'abbé de sortir de la ville, et se tinrent à ses côtés durant la route, pour lui servir de sauvegarde. Ils allèrent ensemble à Châblis, auprès du comte de Nevers, qui reproduisit ses anciens griefs et refusa toute espèce d'arrangement, malgré les menaces d'excommunication que lui faisaient les cardinaux. A l'issue de cette conférence inutile, l'abbé Pons ne retourna point à Vézelay; mais l'évêque de Nevers lui ayant procuré les moyens de voyager sûrement, il se rendit au monastère de Cluny, où il reçut l'hospitalité, à la recommandation des cardinaux. Dans cette retraite il continua de travailler avec activité contre la commune de Vézelay. Il écrivit au roi de France, aux archevêques et aux principaux évêques, pour solliciter leur appui en faveur de son église. Il invita le pape lui-même à écrire sur ce sujet au roi de France, et n'eut point de repos que le cardinal-légat n'eût prononcé l'excommunication contre les bourgeois de Vézelay.

L'arrêt d'excommunication fut apporté dans la ville par une personne dévouée, qui, trompant la vigilance des autorités municipales, trouva le moyen de le faire lire, en place publique, par un prêtre. Selon la teneur de cette sentence, la plus rigoureuse qu'il fût possible de prononcer, la ville entière et sa banlieue étaient mises sous l'interdit. Il était défendu d'y célébrer aucun office et d'y administrer aucun sacrement de l'Église, excepté le baptême des enfants nouveau-nés et la confession des mourants. Il paraît que le prêtre prit, pour faire sa lecture, un moment où la place publique était déserte. Mais les premiers bourgeois qui arrivèrent et l'entendirent, lui donnant à peine le temps d'achever, coururent sur lui pour le battre. Un nommé Eudes du Marais, quittant son manteau, ramassa des pierres, afin de les lui jeter à la tête. Deux autres habitants se

joignirent à lui ; mais des personnes plus calmes étant survenues, le prêtre s'échappa et chercha un refuge dans la grande église, au pied de l'autel. Le lendemain de grand matin, tout menacé qu'il était, il eut le courage, aidé de quelques-uns des moines, d'enlever les deux battants des portes de l'église et d'obstruer le passage avec des ronces, ce qui était alors un signe d'interdiction des offices. Mais Hugues de Saint-Pierre et d'autres bourgeois, probablement consuls de la commune, firent ôter les ronces et rétablir les portes.

Ce jour-là il s'éleva dans la ville de grandes clameurs contre les moines de Sainte-Marie-Madeleine, restés, en l'absence de leur abbé, sous le gouvernement d'un prieur. Plusieurs bourgeois pénétrèrent, malgré la règle, dans l'intérieur du monastère, et, entrant avec bruit dans l'appartement du prieur, ils l'accablèrent d'invectives, s'en prenant à lui de leur excommunication et le sommant de leur accorder une trêve. Le prieur répondit qu'il n'avait pas qualité pour les absoudre d'une condamnation portée par le légat du siège apostolique, et que d'ailleurs il lui était impossible de rien conclure avec eux, sans l'ordre exprès de l'abbé Pons, son légitime supérieur. Les bourgeois devinrent furieux et s'écrièrent : « Puisque vous nous excommuniez contre toute justice, nous agirons en excommuniés, et dorénavant nous ne vous paierons plus ni cens ni dîmes. »

Malgré l'énergie de leurs sentiments politiques, les habitants de Vézelay n'étaient point inaccessibles aux scrupules et aux craintes religieuses. Profondément affectés de se voir sous le poids de la plus grave des sentences ecclésiastiques et d'être privés, sans aucun recours, des sacrements et des grâces de l'Église, ils envoyèrent au comte de Nevers pour se plaindre, et lui demander s'il ne pourrait pas les faire relever de l'arrêt d'excommunication. Mais le comte, qui commençait à être lui-même inquiété par les menaces et les messages des évêques et des cardinaux, répondit avec brusquerie : « Je n'y puis absolument rien, et s'il leur plaît, ils en feront tout autant contre moi. » Les bourgeois, déconcertés par cette réponse, gardèrent un moment le silence ; puis reprenant la parole : « Où donc moudrons-nous notre grain, dirent-ils, où donc ferons-nous cuire notre pain, si les meuniers et les fourniers de l'abbaye ne veulent plus communiquer avec des excommuniés ? — Eh bien ! reprit vive-

ment le comte, allez au four banal, chauffez-le avec votre bois, et si quelqu'un veut s'y opposer, jettez-le tout vivant dans le four. Quant au meunier, s'il fait résistance, écrasez-le vif sous sa meule. »

En effet, les membres de la nouvelle commune, tout affranchis



Photo Neurdein.

Vézelay. — Intérieur de l'abbatiale.

qu'ils étaient par leur constitution républicaine, se trouvaient encore sous la dépendance de l'ancien manoir seigneurial, à cause de leur longue habitude de n'avoir ni moulins, ni fours, ni pressoirs particuliers. Toutes ces différentes industries avaient été jusque-là exercées au profit de l'abbaye, par ses serviteurs, clercs ou laïcs; et, comme il fallait du temps pour qu'un changement total eût lieu à

cet égard, les bourgeois furent obligés d'entrer en guerres journalières avec les moines et leurs gens. Dans ces disputes où ils ne pouvaient manquer d'avoir l'avantage, ils s'exaspérèrent de plus en plus contre les religieux leurs anciens maîtres, et jurèrent « de leur faire mener si rude vie, et d'en faire tant, que tout leur corps, jusqu'à la plante des pieds, aurait besoin de recevoir l'absolution ».

Après avoir maltraité les serviteurs laïques et en avoir chassé plusieurs de leurs maisons et de leurs fermes, ils s'attaquèrent aux moines eux-mêmes, qu'ils arrêtaient et rançonnaient. Le prieur alarmé envoya quelques-uns des frères, sous escorte, au comte de Nevers, pour lui demander de s'interposer entre la commune et l'abbaye, et d'engager les bourgeois à user de modération. Mais la réponse que le comte donna aux envoyés fut loin de leur être agréable : « Je voudrais, leur dit-il, que vous fussiez tous partis et qu'il n'y eût plus de monastère à Vézelay ! Pourquoi votre abbé les a-t-il fait excommunier ? » Puis, arrachant un poil de la fourrure qui doublait son justaucorps, il continua en ces termes : « Quand toute la montagne de Vézelay devrait être abîmée dans un gouffre, je ne donnerais pas cela pour l'empêcher. »

Lettres sur l'Histoire de France.



GUILLAUME LE BRETON

Prise de Châtillon-sur-Seine par Philippe-Auguste en 1186.

Il est un château nommé Châtillon, noble bourg, gloire des Bourguignons, boulevard de leur terre. Un fleuve roule au milieu son eau tranquille, c'est la Seine, mère et institutrice de ces hommes de cœur dont la race est sans pareille au monde par la valeur militaire, le sens, la science, la philosophie, la culture, l'élégance, la mise et la beauté. Aussi le duc de Bourgogne, redoutant le roi, avait-il pourvu ce château de tous les moyens de protection convenables : armes, machines, garnison ; héros prudent, il y avait

amassé le blé indispensable aux hommes, il avait muni la forteresse de toutes choses en abondance, afin qu'il ne pût rien manquer aux défenseurs durant toute la guerre. Il fait garnir les tours de hourds et de claies, renforcer la base des murs, ménager des archères longues et étroites d'où l'on pourra lancer avec art, en se dissimulant, la grêle des traits mortels. Le temps presse. Hâtivement, on élargit et l'on creuse les fossés qui ceignent les remparts ; aucun accès ne s'offrira à l'assaillant et de tous côtés la citadelle sera inexpugnable.

. . . .

Cependant l'aurore, annonciatrice du soleil, avait arraché le voile des ténèbres, et la lumière était rendue au monde, quand tout à coup les habitants, à leur lever, se voient assiégés de toutes parts. Ils montent aux remparts, ils se hâtent confusément pour fermer les portes : du sommet des murailles, s'ils aperçoivent un vide, ils s'emploient à boucher l'ouverture. Tel le labeur de la fourmilière qu'un passant ou un berger a heurtée de son bâton : point d'ordre, les bestioles se précipitent çà et là, s'évertuent à qui mieux mieux d'un zèle affairé à réparer les débris de leurs cellules. De même les assiégés, pêle-mêle, se précipitent sur les murs, dans les rues, sur les places. Tous admirent comment le roi a pu si vite investir pareille enceinte, d'où il a pu tirer tant de guerriers qui couvrent les champs, d'où il a pu en si peu de temps faire venir tous ces gens d'armes pour en composer une armée solide et compacte.

Or, le roi n'entend pas perdre son temps au siège ; il presse l'attaque; de nuit et de jour, personnellement il anime les combattants. Les mangonnaux lancent des rochers ; les hourds croulent sous les coups redoublés ; les claies ruinées cèdent et ouvrent des vides ; à travers les protections qui les cachent, les créneaux se découvrent béants. Alors, à l'abri de leurs boucliers de cuir qui, joints les uns aux autres, forment tortue au-dessus de leurs têtes, les archers en troupe escaladent les revers des fossés ; ils font pleuvoir sans trêve des traits sur les murailles; ils empêchent les assiégés de se glisser, selon l'usage, le long du chemin de ronde, pour ramasser les projectiles et les renvoyer ensuite à leurs agresseurs. Les fossés sont comblés de terre ; contre les murs, des échelles sont dressées par

des mains agiles. Le roi lui-même a coutume de s'en servir, tel un écureuil grimpant vivement au rempart.

. . . .

Bientôt la forteresse même succombe, elle est aux mains du vainqueur ; les habitants sont capturés avec d'innombrables soldats, et l'héritier légitime du duc même est pris avec les autres, le futur duc Eudes en personne.

La Philippide, poème latin.



ALOYSIUS BERTRAND

Dijon au temps des Ducs.

Ami, te souviens-tu qu'en route pour Cologne,
Un dimanche, à Dijon, au cœur de la Bourgogne,
Nous allions admirant clochers, portails et tours,
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours ?

Sainte-Beuve. *Les Consolations.*

Gothique donjon
Et flèche gothique
Dans un ciel d'optique
Là-bas, c'est Dijon.
Ses joyeuses treilles
N'ont point leurs pareilles ;
Ses clochers jadis
Se comptaient par dix.
Là, plus d'une pinte
Est sculptée ou peinte ;
Là, plus d'un portail
S'ouvre en éventail.
Dijon, moult me tarde!
Et mon luth camard
Chante ta moutarde
Et ton Jacquemart !

. . . .

Dijon n'a pas toujours parfilé ses heures oisives aux concerts de ses philharmoniques enfants. Il a endossé le haubert, coiffé le morion,

brandi la pertuisane, dégainé l'épée, amorcé l'arquebuse, braqué le canon sur ses remparts, couru les champs tambour battant et enseignes déchirées, et, comme le ménestrel gris de la barbe, qui emboucha la trompette avant de racler du rebec, il aurait de merveilleuses histoires à vous raconter, ou plutôt ses bastions croulants, qui encaissent dans une terre mêlée de débris les racines feuilleuses de ses marronniers d'Inde, et son château démantelé



Photo Neurdein.

Entrée du château de Dijon au XIXe siècle, par Jeanniot.
(Musée de Dijon.)

dont le pont tremble sous le pas éreinté de la jument du gendarme regagnant la caserne, — tout atteste deux Dijons : un Dijon d'aujourd'hui, un Dijon d'autrefois.

J'eus bientôt déblayé le Dijon des XIVe et XVe siècles, autour duquel courait un branle de dix-huit tours, de huit portes et de quatre poternes ou portelles, — le Dijon de Philippe le Hardi, de Jean sans Peur, de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, avec ses maisons de torchis à pignons pointus comme le bonnet d'un fou, à façades barrées de croix de Saint-André ; avec ses hôtels embastillés, à étroites barbacanes, à doubles guichets, à préaux pavés de hallebardes ; avec ses églises, sa Sainte-Chapelle, ses abbayes, ses monastères, qui faisaient des processions de clochers, de flèches, d'aiguilles,

déployant pour bannières leurs vitraux d'or et d'azur, promenant leurs reliques miraculeuses, s'agenouillant aux cryptes sombres de leurs martyrs, ou au reposoir fleuri de leurs jardins; avec son torrent de Suzon, dont le cours, chargé de poncels de bois et de moulins à farine, séparait le territoire de l'abbé de Saint-Bénigne du territoire de l'abbé de Saint-Étienne, comme un huissier au parlement jetait sa verge et son holà entre deux plaideurs bouffis de colère; — et enfin avec ses faubourgs populeux, dont l'un, celui de Saint-Nicolas, étalait ses douze rues au soleil, ni plus ni moins qu'une grasse truie en gésine ses douze mamelles. — J'avais galvanisé un cadavre, et ce cadavre s'était levé.

Dijon se lève : il se lève, il marche, il court! Trente dindelles carillonnent dans un ciel bleu d'outre-mer, comme en peignait le vieil Albert Dürer. La foule se presse aux hôtelleries de la rue Bouchepot, aux étuves de la porte aux Chanoines, au mail de la rue Saint-Guillaume, au change de la rue Notre-Dame, aux fabriques d'armes de la rue des Forges, à la fontaine de la place des Cordeliers, au four banal de la rue de Bèze, aux halles de la place Champeaux, au gibet de la place Morimont; bourgeois, nobles, vilains, soudrilles, prêtres, moines, clercs, marchands, varlets, juifs, lombards, pèlerins, ménestrels, officiers du parlement et de la chambre des comptes, officiers des gabelles, officiers de la monnaie, officiers de la gruerie, officiers de la maison du duc, qui clament, qui sifflent, qui chantent, qui geignent, qui prient, qui maugréent, — dans des basternes, dans des litières, à cheval, sur des mules, sur la haquenée de saint François. — Et comment douter de cette résurrection? Voici flotter aux voies l'étendard de soie, moitié vert, moitié jaune, broché des armoiries de la ville, qui sont de gueules au pampre d'or feuillé de sinople.

Mais quelle est cette cavalcade? C'est le duc qui va s'ébattre à la chasse. Déjà la duchesse l'a précédé au château de Rouvres. Le magnifique équipage et le nombreux cortège! Monseigneur le duc éperonne un gris-pommelé qui frissonne à l'air vif et piquant du matin. Derrière lui caracolent et se pavanent les *Riches* de Châlons, les *Nobles* de Vienne, les *Preux* de Vergy, les *Fiers* de Neuchâtel, les *bons Barons* de Beaufremont...

Cependant un héraut sonne de la buccine sur la tour du logis du duc. Il signale dans la plaine les chasseurs lançant leurs faucons. Le temps est pluvieux ; une brume grisâtre lui dérobe au loin l'abbaye de Cîteaux, qui baigne ses bois dans les marécages ; mais un rayon de soleil lui montre plus rapprochés et plus distincts le château de Talant, dont les terrasses et les plates-formes se crénèlent dans la nue, — les manoirs du sire de Ventoux et du seigneur de Fontaine,



La Chartreuse de Champmol.
(D'après une ancienne estampe.)

dont les girouettes percent des massifs de verdure, — le monastère de Saint-Maur dont les colombiers s'aiguisent au milieu d'une volée de pigeons, — la léproserie de Saint-Apollinaire, qui n'a qu'une porte et n'a point de fenêtres, — la chapelle de Saint-Jacques de Trimolois, qu'on dirait un pèlerin cousu de coquilles ; — et sous les murs de Dijon, au delà des meix de l'abbaye de Saint-Bénigne, le cloître de la Chartreuse, blanc comme le froc des disciples de saint Bruno.

La Chartreuse de Dijon ! le Saint-Denis des ducs de Bourgogne ! Ah ! pourquoi faut-il que les enfants soient jaloux des chefs-d'œuvre de leurs pères ! — Allez maintenant où fut la Chartreuse, vos pas y heurteront sous l'herbe des pierres qui ont été des clefs de voûte,

des tabernacles d'autels, des chevets de tombeaux, des dalles d'oratoire, des pierres où l'encens a fumé, où la cire a brûlé, où l'orgue a murmuré, où les ducs vivants ont fléchi le genou, où les ducs morts ont posé le front. — O néant de la grandeur et de la gloire! On plante des calebasses dans la cendre de Philippe le Bon! — Plus rien de la Chartreuse! Je me trompe. — Le portail de l'église et la tourelle du clocher sont debout; la tourelle élancée et légère, une touffe de giroflée sur l'oreille, ressemble à un jouvenceau qui mène en laisse un lévrier. Le portail martelé serait encore un joyau à pendre au cou d'une cathédrale. Il y a, outre cela, dans le préau du cloître, un piédestal gigantesque dont la croix est absente et autour duquel sont nichées six statues de prophètes, admirables de désolation. — Et que pleurent-ils? Ils pleurent la croix que les anges ont reportée dans le ciel.

Le sort de la Chartreuse a été celui de la plupart des monuments qui embellissaient Dijon à l'époque de la réunion du duché au domaine royal. Cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même. Louis XI l'avait découronnée de sa puissance, la Révolution l'a décapitée de ses clochers. Il ne lui reste plus que trois églises, de sept églises, d'une Sainte-Chapelle, de deux abbayes, et d'une douzaine de monastères. Trois de ses portes sont bouchées; ses poternes ont été démolies, ses faubourgs ont été rasés, son torrent de Suzon s'est précipité aux égouts, sa population a secoué ses feuilles, et sa noblesse est tombée en quenouille. — Hélas! on voit bien que le duc Charles et sa chevalerie, partis, — il y aura bientôt quatre siècles — pour la bataille, n'en sont pas revenus.

Gaspard de la Nuit.



ALOYSIUS BERTRAND

Dijon (ballade).

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître, qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous la grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs,

Çà ! vite une aiguille
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille,
Recouds le blason !

Poésies.



OLIVIER DE LA MARCHE

Le service ducal de la paneterie.

Le duc a ung premier panetier et cinquante escuyers panetiers, et sont conduis à la guerre et à la paix soubz le premier panetier, et sont gouvernez par cinq chiefz de chambre ordonnez par le prince, dont chascun a neuf panetiers soubz luy, et chevauchent tous soubz la cornette du premier panetier en une escadre... Quant le prince veult disner et qu'il est couvert, l'huissier de salle va quérir le panetier qui doibt servir pour ce jour et le maine en la paneterie. Et là, le sommelier de la paneterie baille une serviette au dit panetier et la baise en faisant créance. Et le panetier la met sur son espaule senestre, les deux bouts pendans devant et derrière. Et puis, le sommelier luy baille la sallière couverte, laquelle ledit panetier doibt porter entre ses dois, tenant entre le piet et le ventre de la sallière, en différence du goubellet, qui se doibt porter par le piet. Et va le panetier après l'huissier de la salle, la teste nue... Le panetier assiet la viande sur la table et puis prend son assay et le baille aux autres, l'ung après l'autre. Et se remet le panetier au bout de la table devant la nef et sert le duc à deux fois, et à chascune fois de douze ou treize metz. Et le soupper se sert à une fois. Et doibt le panetier prendre ung des couteaulx et mettre le sel de la grande sallière en la petite et faire son assay, et le mettre devant le prince. Le panetier prend au buffet les oublies et, s'il y a assemblée au banquet, il peut asseoir les oublies devant tous ceulx qui sont assis à la table du prince et non aultres.

Mémoire sur l'état de la maison du duc.



PHILIPPE DE COMMYNES

Portrait de Charles le Téméraire.

Je l'ay veu grant et honnorable prince, et autant estimé et requis de ses voisins, ung temps a esté, que nul prince qui fust en la chres-

tienté, ou par adventure plus. Je n'ay vu nulle occasion pourquoy plus tost il deubst avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les grâces et honneurs qu'il avoit receuz en ce monde, il les estimoit toutes procéder de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il debvoit. Car à la vérité, il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul prince ne le passa jamais de désirer nourrir grans gens, et les tenir bien reiglez. Ses biensfaictz n'estoient point fort grans pource qu'il vouloit que chascun s'en ressentist. Jamais nul plus libérallement ne donna audience à ses serviteurs et subjectz. Pour le temps que je l'ay congneu, il n'estoit point cruel ; mais le devint avant sa mort (qui estoit mauvais signe de longue durée). Il estoit fort pompeux en habillemens, et en toutes aultres choses, et ung peu trop. Il portoit fort grant honneur aux ambassadeurs, et gens estranges. Ils estoient fort bien festoyez et recueillis chez luy. Il désiroit grant gloire qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre chose ; et eust bien voulu ressembler à ces anciens princes dont il a esté tant parlé après leur mort, hardy comme homme qui ait régné de son temps.

Mémoires.



BRANTOME

Éléonore d'Autriche devant les sépulcres de Champmol.

Une fois, la reine Éléonore, passant par Dijon, alla faire ses dévotions au monastère des Chartreux, et là y visita les vénérables sépulcres de ses aïeux les ducs de Bourgogne, et fut curieuse de les faire ouvrir ainsi que plusieurs rois ont fait dès lors. Elle y en vit aucuns si bien conservés et entiers qu'elle y reconnut plusieurs formes et entre autres la bouche de leur visage. Sur quoi soudain elle s'écria : « Ah ! je pensais que nous tinsions nos bouches de ceux d'Autriche ; mais à ce que je vois, nous les tenons de Marie de Bourgogne notre aïeule, et autres ducs de Bourgogne nos aïeux. Si je vois jamais l'empereur mon frère, je lui dirai. »

Vie des dames illustres.



PIERRE GROGNET

Description de la noble ville et cité d'Auxerre (XVIe siècle).

Cyté d'Auxerre aymée et renommée,
Ceulx de Paris souvant t'ont habitée
Pour le beau lieu et aussi pour la grume
Dont ton hault bruyt plus vaut qu'on le ne plume.



Auxerre au XVIIIe siècle.
(D'après une gravure de Lallemand.)

Tu as bon vin, bonne eau, bon blé, bon pain.
Aussi tu as le corps de sainct Germain,
Et cil qui veult dévotement s'esbatre
Soubdain verra l'église Sainct-Amatre ;
D'aultres corps sainctz assez vous trouverez,
Avec les tours Sainct Estienne verrez.
Après visez le grant tour du chasteau
Où est assis l'horologe moult beau;
Les fontaines ne fault laisser derrire,
N[i] l'excellent grant commun cymetire.

Pour faire fin or trouvez et argent
Que vous pourrez bien gaigner part art gent
Y a aussi maintes aultres richesses
Dont je me tays et toutes gentillesses.



Photo Neurdein.

Auxerre. — La Cathédrale.

Conclusion de tous biens as assez,
Et mesmement plusieurs vins amassez,
Dont chascun dit que la ville d'Auxerre
Sert au commun sans le tenir en serre.

TABOUROT DES ACCORDS

Une histoire dijonnaise du XVI[e] siècle.

Vous avez ouy parler qu'à Dijon il y a environ quarante ou cinquante ans, l'on ne parloit que de rire. Les clers, les marchands, et les gens d'Église faisoient des parties à l'envy les uns des autres. Dieu sçait quels banquets et despences l'on y faisoit. Il y avait un bon homme, et bien avaricieux, qui tenoit l'hostellerie de la Croix d'Or, qui estoit bien ayse de manger les autres, mais quand il estoit question d'aller chez luy, il sçavoit des destours d'escrime pour se sauver. Quand ce bransle eut longuement duré, l'on dist qu'il estoit force de luy en donner une : et, pour y parvenir, l'on appresta un jeune marchant venu de Paris, auquel on imposa un nom de Baron de Beaurepas. L'on le fit sortir par l'une des portes de la ville sur la nuict, afin qu'il ne fust apperçeu, et l'envoye l'on loger en un village près de la ville : puis on envoye par diverses postes de beaux chevaux, appartenans à ceux qui faisoient la tromperie, avec les serviteurs, et forces meschantes malles, les plus vielles et despecées que l'on peut trouver. Lesquels serviteurs estans arrivez au lieu où ce Baron faict à la haste les attendoit, incontinent emplissent de foin leurs malles, et dressent leur équipage pour faire honneur à ce Monsieur le Baron, qui après en moult belle ordonnance se vint rendre audict logis de la Croix d'Or : Où il fut receu par l'hoste, qui incontinent luy demanda s'il contait avoir compagnie à soupper. Il répond que ouy et commande que l'on envoye inviter tels et tels qu'il luy nomme, qui estoient ceux qui avoient dressé l'escarmouche, ausquels il vouloit faire bonne chère. Ce qui est aussi soudain exécuté : et eux arrivez, les tables furent incontinent couvertes, où l'on fit très-bonne chère, et Dieu sçait si l'on espargna le bon vin de l'hoste. Cependant le Baron commanda à ses serviteurs que l'on ne desselle point les chevaux, et qu'ils souppent tous premier que de mener leurs chevaux à l'abreuvoir. Les tables levées, il se va promener avec sa compagnie, et en partant dist à son hoste qu'il reviendroit un peu tard, et que cependant il trouve en sa chambre la collation, et le lict apresté : il le promet ainsi. Si le maistre

avoit faict bonne chère, les serviteurs ne s'y espargnèrent point, et après soupper s'en vont aux chambres porter leurs malles sur les coffres ès lieux qu'elles entrapoient le moins. Ce fait, ils meinent eux-mesmes abbreuver leurs chevaux : mais au partir de l'abbreuvoir, il les remenèrent chacun en leur maison. L'Hoste esbahy de cela, et voyant que son Baron ne retournoit pas, ne sçavoit que penser, car d'un costé, il voyoit les malles aux chambres et, d'autre costé, que les chevaux n'estoient pas en l'estable. Sur ceste anxiété, il appelle de ses voisins par l'advis desquels il ouvre ces malles affin de controller ce qui seroit dedans. Et en ce faisant, ne trouvant que du foing, et voyant que les malles ne valloient rien, il cogneut bien que l'on luy avoit donné une trousse.

Les Escraignes dijonnoises.



BRUNETIÈRE

Bossuet.

Bossuet (Jacques-Bénigne) naquit à Dijon le 27 septembre 1627, et fut baptisé, le même jour, dans l'église paroissiale de Saint-Jean. On croit devoir mentionner ici, d'après les *Registres* de Saint-Jean, la date précise du baptême, parce que Bossuet lui-même s'y est trompé toute sa vie ; que, dans sa *Correspondance*, il croit avoir été baptisé le 29 septembre, jour de saint Michel ; et que l'erreur, quoique singulière, est bien certaine, puisque, au témoignage de l'abbé Le Dieu, son secrétaire, c'est aussi ce jour-là qu'il célébrait sa messe en commémoration de son baptême. La chronologie est pleine de ces surprises, et on ne peut se fier à personne sur lui-même. Arrière-petit-fils d'Antoine, auditeur en la chambre des comptes, petit-fils de Jacques, conseiller au Parlement de Bourgogne, fils enfin de Bénigne Bossuet, avocat au Parlement, et de Marguerite Mochet, fille elle-même de Claude Mochet, d'Azu, également avocat au dit Parlement, Bossuet appartenait donc à cette ancienne noblesse de robe, chez qui le goût des lettres s'alliait assez habituellement aux pratiques d'une piété sincère, quoique toujours raisonnable et volontiers raisonneuse.

En dépit des apparences, et notamment du caractère autoritaire, despotique, et quelquefois même violent de son éloquence, le rôle de Bossuet, au XVIIe siècle, a été essentiellement un rôle de conciliation. Génie ami de la règle, de l'ordre et de l'unité, ce qu'il se proposa, ce fut, dès ses débuts à Metz, et pour autant qu'il serait en lui, de terminer les divisions des esprits, et de rétablir dans les intelligences l'unité, l'ordre et la règle. Ce qui peut servir à prouver la vérité de ce point de vue, c'est qu'aussitôt que l'on s'y place, tout aussitôt son œuvre et sa vie s'éclairent d'une lumière nouvelle. Ses vivacités ou ses intempérances de langage, — qui d'ailleurs ne sont point comparables à celles de ses adversaires : Jurieu, dont la plume est naturellement outrageante, ou même Fénelon, dont les ironies polies et perfides sont souvent si piquantes, pour ne pas dire insultantes, — ses vivacités deviennent, comme les invectives passionnées de Pascal, un témoignage authentique de la sincérité, de l'ardeur, de l'entraînement de ses convictions. En même temps, celles de ses faiblesses et de ses hésitations qui déjà s'expliquaient par une certaine douceur de caractère, par une crainte et un chagrin excessifs de déplaire, s'expliquent encore mieux par la nécessité politique de donner pour obtenir, et de concéder pour qu'on lui cède. Car un évêque n'est pas un moine, et, ne vivant pas dans le cloître, il ne vit pas dans l'absolu. Si son rôle n'est pas de rien abandonner d'essentiel, il est de



Photo Alinari.

***Bossuet*, par H. Rigaud.**
(Musée du Louvre.)

transiger sur tout ce qui est accessoire, et d'équilibrer, si l'on peut dire, ses exigences par ses concessions. Et enfin, du même point de vue, c'est surtout l'œuvre de Bossuet dont on saisit alors le lien, dont on voit toutes les parties concourir vers un seul et même but, et l'unité enfin s'opérer sous nos yeux.

Le rêve ou la chimère de Bossuet, pendant soixante ans, ç'a été de réconcilier les protestants avec les catholiques, et, dans l'Europe du XVIIe siècle, de détruire l'œuvre déjà plus que séculaire de Luther et Calvin.

. . . .

Il est facile, en effet, de faire voir comment toutes ses intentions se ramènent par des détours et de secrets chemins, — que peut-être lui-même n'a pas toujours connus, — à cette idée directrice. Si, par exemple, il est gallican, et, dans l'Assemblée de 1682, s'il a cru devoir prendre le rôle que l'on sait, sans doute, et nous l'avons dit, c'est qu'il descendait de l'une de ces familles où le gallicanisme était devenu comme une seconde nature, mais c'est aussi, et surtout, qu'il savait bien qu'il n'y avait pas plus de grand obstacle à la « Réunion » que les prétentions du Saint-Siège au gouvernement du temporel des États. Il savait que, si l'on pouvait avoir quelques espérances du côté de l'Allemagne ou de l'Angleterre, on se les enlèverait soi-même en abaissant devant la Papauté l'indépendance des églises nationales, puisque, si les princes avaient favorisé la Réforme, ce n'avait pas moins été pour devenir chez eux les seuls maîtres des consciences, que pour faire triompher les idées de Luther et de Calvin sur l'inutilité des œuvres et la justification par la foi.

Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française.
Hachette et Cie, édit., 1899.



LA BRUYÈRE

Le génie de Bossuet.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents : ora-

tour, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église, parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'Église ? Que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Discours de réception à l'Académie française, 1693.



Photo Lemaire.

Château de Bourbilly, état actuel.

MADAME DE SÉVIGNÉ ET BUSSY-RABUTIN

Madame de Sévigné au château de Bourbilly.

Je fus hier à Bourbilly. Je trouvai cette maison belle ; et, quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me sembla que cela venoit de votre absence. En effet, vous et Mademoiselle de S. enlaidissez ce qui vous environne, et vous fîtes ce tour-là il y a deux ans à votre maison.

Il n'y a rien de si vrai, et je vous donne avis que, si vous la

vendez jamais, vous fassiez ce marché par procureur, car votre présence en diminueroit fort le prix.

BUSSY-RABUTIN, *Lettres*.

J'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin à la place même où je les avois laissés.

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres*.





Saulieu. — Vue de la place Saint-Andoche au XVIIIe siècle, par Lallemand.
(Bibliothèque Nationale.)

LES GONCOURT

La Bourgogne du XVIIIe siècle.

Il y avait alors, dans cette Bourgogne heureuse, une cordiale bonne humeur, une forte et pleine santé de l'esprit, une gaieté du cru, chaude et généreuse, une gaillardise patoise, la fraternité, la jeunesse et le génie du bon vin. L'homme y mûrissait sans vieillir, gardant presque un siècle le rire de ses Noëls. Les Condé encourageaient ce bonheur et ces chansons. Par toute la patrie bourguignonne, quelle bonne joie salée sortait de ces fêtes des vendanges ! A

la ville, que d'académies du gai-boire, sans brigue, sans étiquette, sans amour-propre, où chacun n'apportait que la bonne volonté de rire! Oh, les heureuses aventures des muses fouettées de *piquette* à la table amicale! Que de liberté, que de franchise, que d'égalité dans toutes ces sociétés d'amusement et de passe-temps mutuels! Quel essor! Que de flammes et d'étincelles, de ces paroles et de ces rimes, et de ces saillies et de ces contes heurtés en l'air au-dessus des pots! Là se débridait la verve. Là, entre Horace et Rabelais, la Bourgogne accouchait les esprits. De ces portiques, qui n'enseignaient qu'à vivre, sortaient, prêts pour la gloire, tous ces fils de la glorieuse province, les Saumaise, les La Monnoye, les Crébillon, les Rameau, les Buffon. Que de gens d'esprit s'y trahissaient et que de gens de métier y devenaient poètes tout à coup! Qu'un homme, oublié aujourd'hui, y avait d'applaudissements! Que cet apothicaire y remportait, avec son idiome provincial, de belles victoires contre le parler de la France, et comme cet Aimé Piron, le rival de La Monnoye, était le boute-en-train de tant de plaisantes écoles avec ses *Ebaudisseman*, ses *Discor joyous* et ses *Hairangue dé vaigneron de Dijon!*

Portraits intimes du XVIII[e] siècle (*Piron*). Eugène Fasquelle, édit.



LA MONNOYE

Noëls bourguignons

Avertissement[1].

Comme je suis de la race des bons Barôzai, je n'ai jamais voulu parler autre langage que celui de feu mon père et de feu mon grand-père, à qui Dieu donne bonne vie. C'étaient des gens, sans vanité soit-il dit, qui avaient de l'éloquence autant que rustre vigneron de Dijon. Ils étaient l'honneur de la rue du Tillot, où se trouvait de leur temps la fine fleur du patois. Mais on dit bien vrai: Cent ans bannière, cent ans civière. Depuis que de gros messieurs et de grandes dames se sont venus loger dans le quartier, je me suis

[1] Traduction F. Fertiault.

aperçu que le bourguignon y a commencé à faire la dégringolade. Ma femme et mes enfants s'y gâtaient de jour en jour, et j'ai remarqué qu'on y donnait, jusque dans le taudis des *veillées d'hiver,* de terribles soufflets à Saint-Genès. Une des choses encore qui m'a le plus dégouté, c'est qu'il y a un an, pendant l'Avent, un dimanche au soir, bonjour bonne œuvre, lorsqu'en chauffant mes grèves je chantais : *Noei ture lure*, devant mon feu, un coquin de laquais d'un de ces messieurs vint me contrefaire à ma porte ; et comme il savait qu'après l'eau je ne haïssais rien tant que le français pur, il eut l'insolence, pour me braver, de me chanter de toute sa force un Noël en bon français, qu'il répéta tant et tant qu'un de mes petits drôles le redisait le lendemain tout couramment. Qui fut bien ébahi ? Ce fut moi. Je ne fus pourtant ni fou, ni étourdi; je retournai le Noël de français en bourguignon : c'est celui où il est parlé des quatre saisons. Tous deux sont dans ce petit livre ; qu'on les épilogue, je garantis, à dire d'experts, le mien aussi délicat que l'autre. Avec tout cela, comme il n'y a pas plaisir d'être toujours dans les transes, moi qui voyais que le bourguignon n'était plus en sûreté dans la rue du Tillot, que peu à peu ma famille s'y *débarôzait*, et que moi-même j'y étais, pour ainsi dire, en éminent péril, je me suis à la fin avisé de me venir recogner dans le *fin fond* de la Roulotte, le plus loin que j'ai pu du mauvais air de la maison de M. Petit.

C'est là qu'aux fêtes, en ma ratière,
Dans mon humeur enjouée,
J'ai rimé ces derniers Noëls,
Que je place ici les premiers.
Lisez-les, Jacques, Pierre, Antoine.
La substance en est belle et bonne,
Bien des prônes, bien des sermons,
Ne les valent pas dans le fond.
Pendant qu'en chaire un curé braille,
Les uns dorment, les autres bâillent.
Mais pour les Noëls que voici,
Ils n'ennuient pas, Dieu merci !
Vous pouvez toute la journée
Chanter gaiement leur ritournelle
Sûrs, tant que vous les chanterez,
Que jamais vous ne dormirez.
A Dieu je vous recommande.

LA MONNOYE

Noel [1].

Voizin, ç'à fai.
Lé troi messe son dite ;
Deus heure on senai ;
Le boudin é couïte,
L'andouïlle à prote, allon déjeunai.
Si lai loi Judaïcle
Défan le lar comme héréticle,
Ce n'à pa de moime an Chretiantai.
Maingeon du por frai ;
Maingeon ; j'airon bru
D'étre pu bon Catôlicle
Pu
Je seron frian de gorai.



ALEXIS PIRON

Voyage à Beaune au XVIIIe siècle.

L'air du pays me surprit ; il m'échappa deux ou trois choses qui avaient bien le goût du terroir. Comme c'est fête le dimanche à Beaune aussi bien qu'ici, je voulus entendre une messe et je demandai aux passants si on les disait le matin. On me répondit par un éclat de rire qui me réveilla ; mais ce fut pour faire une autre chute plus lourde que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étais bien hâlé, je répliquai qu'il avait fait un soleil de diable toute la nuit. Le second éclat de rire que cette bêtise m'attira me fit tenir sur mes gardes. Je reconnus que le génie abrutissant de Beaune m'avait déjà fait avaler de son air empoisonné. J'eus

1. *Traduction* : Noël. — Voisin, c'est fait. — Les trois messes sont dites ; — Deux heures ont sonné ; — Le boudin est cuit, — l'andouille est prête, allons déjeuner. — Si la loi judaïque — défend le lard comme hérétique, — ce n'est pas de même en chrétienté. — Mangeons du porc frais ; — Mangeons ; nous aurons bruit (réputation) — d'être meilleurs catholiques, — plus — nous serons friands de goret.

bientôt trouvé du Moly ; je courus purger mon esprit au logis des Trois-Maures, où je trouvai les médecines si bonnes que j'en pris quinze ou vingt sans les rendre. Ainsi muni d'un long déjeuner, je fus à ma toilette et de là à je ne sais quelle église ; mais du moins



La porte neuve de Beaune au XVIIIe siècle, par Lallemand.
(Bibliothèque Nationale.)

sais-je bien que la Providence avait pris de si bonnes mesures, que tel qui s'y trouva pour y lorgner fut obligé d'y prier Dieu.

Non pas qu'il y manquât de femmes,
Tout en était rempli, depuis la porte au chœur ;
Mais c'est qu'en vérité ces dames
Auraient effrayé Jean sans Peur.
Mes yeux, qui partout galopaient,
N'en rencontraient que d'effroyables ;
Et sans le bénitier, où leurs mains se trempaient,
J'aurais cru que c'étaient des diables.

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la dévotion d'une trentaine de jeunes gens qui les environnaient ; on ne les gratifia pas d'une distraction, et jamais Dieu n'eut, à des messes d'onze heures et demie, des cœurs moins partagés. N'allez pas tirer de là des conséquences contre tout le sexe de Beaune ; la laideur n'y est pas géné-

rale comme la bêtise. On trouve de la fleur et du son dans un sac de farine ; mais, ma foi, je pense qu'on l'avait blutée et que le diable avait emporté la fleur et Dieu le son...

Voyage à Beaune.



COURTÉPÉE

Dijon au XVIIIe siècle.

On compte à Dijon environ cent rues, quinze places et deux mille deux cents soixante-six maisons, savoir : dix-neufs cents soixante dans la Ville, soixante et quatorze au Fauxbourg d'Ouche, quatre-vingt-sept à celui de Saint-Pierre, cent-dix au Fauxbourg Saint-Nicolas, y compris celui de la porte Bourbon, et vingt-neuf dans les Hameaux. La plupart des rues sont fort larges, et ornées de beaux bâtiments ; le soin que l'on a de faire renouveller le pavé et de l'entretenir en bon état de *pavés d'équerre*, fait regarder Dijon comme l'une des Villes les mieux pavées du Royaume. Les principales rues et les plus belles sont celles de Condé, qui est régulièrement bâtie et alignée, de Saint-Étienne, du grand Potet, de Saint-Pierre, de Saint-Jean, de la Charbonnerie, de Saint-Nicolas, etc. Les places les plus vastes sont celles de Saint-Étienne, de Saint-Michel, de Saint-Jean, de la Charbonnerie, et principalement la Place Royale qui mérite une description particulière.

La *Place Royale*, bâtie en 1686 en hémicycle dans le genre rustique, est ouverte en arcades, couronnées d'une balustrade, à l'exception de l'entrée de la rue Saint-Fiacre, dont on a retranché depuis quelques années les deux arcades, pour y substituer deux pilastres, surmontés de trophées. Cette place est ornée d'une belle Statue équestre de bronze, représentant Louis Le Grand, habillé à la Romaine sans étrier ; cette Statue, élevée de plus de vingt-cinq pieds de haut, compris le piédestal qu'on trouve trop massif, n'a été érigée qu'en 1725, quoiqu'il y eût plus de trente ans qu'elle eût été conduite de Paris à Auxerre. Pierre Morin, entrepreneur, né à Beaune, plus hardi ou plus adroit que les autres dont les tentatives avaient

échoué, vint à bout de la conduire d'Auxerre à Dijon, et de la mettre en place, sous l'élection de MM. François Madot, Évêque de Chalon, Roger de Langheac, Marquis de Coligny, et Pierre Bretagne,



Photo Neurdein.

Dijon. — La tour de Bar.

Maire de Seurre. Le cheval, fondu en 1690, pèse trente-six milliers, et la Statue seize milliers ; elle a coûté 52.000 livres ; la façon de l'Ouvrier 30.000 livres ; Pierre Morin eut 15.000 livres pour l'amener d'Auxerre à Dijon, et 11.000 livres pour l'ériger en 1725 ; elle a coûté en tout 108.000 livres : on a employé pour le piédestal de

cette Statue douze cent quatre-vingt-quatorze pieds de marbre blanc et gris pommelé, qui a coûté brut 32 livres le pied quarré rendu à Dijon, ce qui revient à 31.408 livres sans la façon, les fondations et les liens de cuivre dont chaque pierre est enliée de fond en comble. Sous le pied du cheval hors du montoir, sont gravés ces mots : *Le Hongre me fecit*. La balustrade de fer qui l'entoure et la garniture de marbre du piédestal ont été faites dans les derniers temps par Spingola, Marbrier, sur les dessins de Boffrand, célèbre ingénieur parisien mort en 1754, qui avait aussi donné les plans et les dessins du Palais des États. Les inscriptions composées par M. de Roze sont trop longues pour être rapportées ici. Elles nous apprennent que tout l'ouvrage a été fini en 1747, sous l'élection de MM. Andoche Pernot, Abbé de Cîteaux, de Thyard, Marquis de Bissy, et de Jean-Baptiste Voisenet, Maire de Semur.

Le Logis du Roi, qui étoit le Château des Ducs où logent les Rois de France et les Gouverneurs de la Province, lorsqu'ils viennent à Dijon, a sa principale façade sur la Place Royale. C'est un vaste bâtiment, composé d'un grand corps de logis et de deux aîles, dont l'une n'est point achevée. Au levant de ce bâtiment, on voit encore une partie de l'ancien Palais des Ducs de Bourgogne du côté où sont la salle des Gardes et la gallerie, qui sert aujourd'hui à l'École de Dessin, en attendant qu'on ait disposé ailleurs un logement plus commode pour cet établissement utile. La grande tour fut commencée par Philippe le Hardi, et continuée par son fils Jean, qui la fit prodigieusement exhausser dans le commencement de ses démêlés avec la Maison d'Orléans, pour découvrir le plat pays, et éviter les surprises des partis ennemis. On voit à la clef de la voûte de cette tour, le *rabot* que ce Prince mettoit au-dessous de ses armoiries, et qu'il portoit par-tout, depuis que le Duc d'Orléans avoit fait figurer un bâton noueux dans ses enseignes. Il est inutile de rappeler les suites de ces funestes démêlés, qui ébranlèrent la Monarchie jusques dans ses fondemens, et qui portèrent pour quelque temps la Couronne de France sur la tête d'un Roi d'Angleterre. La grande cour du Logis du Roi est un quarré long au-devant du bâtiment ; elle est séparée de la Place Royale par une longue grille, au milieu de laquelle est la porte d'entrée. A gauche, on voit une autre porte

d'ordre Toscan et d'une belle architecture. A droite, dans l'appartement du haut de la grande aîle, est la salle d'assemblée des États Généraux. qui est vaste, bien éclairée, disposée avec intelligence, et richement décorée: le sallon spacieux qui sert d'entrée, et dont les balcons donnent sur la place, est orné de deux Statues colossales, de la Justice et de la Vigilance. On y monte par un grand escalier de marbre du pays, d'un fort beau poli; il a été construit sur les dessins de M. Gabriel, de même que la porte du Palais des États et le frontispice, qui sont très riches en sculpture, la façade de cette partie du bâtiment est ornée d'un péristile d'architecture d'ordre Toscan. On admire dans la Chapelle de MM. les Élus, qui est d'un très bon goût, une descente de Croix du fameux Jouvenet.

Le Palais du Parlement où se rend la Justice, est un grand bâtiment à l'antique. L'entrée est un porche, soutenu sur quatre colonnes, et élevé sur un perron de plusieurs marches. Charles IX y fit construire la grand'salle achevée sous Henri III, dont on voit la Statue au dehors. La salle des Audiences publiques est l'ouvrage du bon Roi Louis XII, qui la fit bâtir avec luxe: plafond, dorures et peintures, rien n'y est épargné. Le Palais de la Chambre des Comptes a un portail d'ordre corinthien, très proprement exécuté. Le Bureau des Finances, l'Hôtel de Ville, le Palais Épiscopal, l'Intendance, et un grand nombre d'Hôtels particuliers, concourent également à décorer la ville de Dijon; mais son plus bel ornement sont les Églises...

L'embellissement de Dijon commencé depuis environ un siècle, par ordre de Louis XIV, se continue presque sans interruption, par les soins d'une Magistrature vigilante; aussi peut-on assurer que cette Ville est une des plus agréables de toutes celles du second ordre, et qu'elle est en même temps une de celles où la bonne compagnie prédomine, et où l'on vit avec le plus d'agrément et de sûreté, à l'abri d'une Police exacte et toujours active.

En général, on voit, tant au dedans qu'au dehors de la Ville, plusieurs maisons bien bâties et ornées avec goût; mais rien n'égale la beauté des promenades publiques: les étrangers conviennent qu'il y a peu de Villes en France dont les dehors soient plus rians, et les promenades plus agréables et plus variées. Les remparts pré-

sentent aux Citoyens l'avantage de respirer le frais à l'ombre des tilleuls qui forment le berceau ; ils ont été plantés par les soins de MM. Labotte et Baudinet, Maires. Le bastion de Guise, garni de grands arbres, plantés en forme d'étoile en 1716, mérite d'être distingué : on y a construit depuis quelques années un Wauxhall au milieu de l'étoile. Le parapet de ce bastion et celui du rempart à hauteur d'appui, permettent à la vue de s'étendre dans la plaine, sur la rivière, le long de la côte, et même dans la Ville et sur les Fauxbourgs Cette belle promenade a trois cents cinquante toises de long, depuis la porte Saint-Pierre.

Le *Cours Fleury*, planté depuis vingt ans le long du Suzon, attire beaucoup de monde par sa situation et ses agrémens ; mais la plus belle pièce en ce genre est le *Cours*, commencé sous le gouvernement du Grand Condé, et fini sous celui du Duc d'Enghien son fils ; il est formé de trois allées d'arbres en ligne droite, depuis la porte Saint-Pierre au Parc, sur une étendue d'un grand quart de lieue. Ces allées sont interrompues au milieu par un rond spacieux, bordé par un double rang d'arbres : c'est l'endroit que les troupes choisissent pour faire l'exercice. Quatre Anglois s'y disputèrent le prix de la course à cheval en 1769 : celui qui le remporta ne mit pas trois minutes à parcourir tout cet espace.

Il se termine à un grand Parc, dessiné par le célèbre *Le Nôtre*, et bien entretenu : il appartient au Prince de Condé, de même que la maison de la Colombière, qui est tenue en Fief.

On assure que la première fois que Louis XIV vit le Cours et le Parc en 1683, il en parut frappé et dit que c'étoit la plus belle plantation de son Royaume.

Description historique et topographique du duché de Bourgogne.



LIONEL DE LA LAURENCIE

Rameau.

Au physique, l'homme était très grand, très maigre, de silhouette coupante. « Je le voyais venir à l'aide de ma lorgnette, écrit Piron ;

ce n'était plus qu'un long tuyau d'orgue en l'absence du souffleur. » Il « n'avait point de ventre », dit de son côté Mercier, il avait le menton aigu, « des flûtes au lieu de jambes ». Même remarque chez Maret : « Rameau était d'une taille fort au-dessus du médiocre, mais d'une maigreur singulière » ; il « ressemblait plus à un fantôme qu'à un homme », observe Chabanon.



Photo Neurdein.

Rameau, portrait attribué à Chardin.

Musée de Dijon.

C'est bien là ce que confirme l'amusante caricature que Carmontelle a laissée du musicien. Perché sur de longues échasses, maigre et décharné, Rameau s'avance, penché en avant, avec les mains derrière le dos, « pour faire son aplomb ».

Les portraits de Restout et de Caffieri lui donnent un visage dur, énergique, fermé et une grande ressemblance avec Voltaire, avec un Voltaire sérieux, tandis que l'impressionnante esquisse que La Tour a tracée de son commensal de chez La Popelinière dégage une note sarcastique, gouailleuse, et cette sorte d'air de famille sous lequel le peintre de Saint-Quentin aime à grouper les bourgeois lettrés et philosophes qui ont défilé devant lui.

Les musiciens célèbres, Rameau. Henri Laurens, édit.

VOLTAIRE

Le président Bouhier.

Messieurs, ... Si feu M. le président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie et lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, et où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes ; qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'Ésopus et de Roscius, et laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

Mais le président Bouhier était très savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savants insociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelque connaissance des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poème de Pétrone sur la guerre civile ; non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de Virgile : il savait que la satire de Pétrone, quoique semée de traits charmants, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté estiment tout dans Pétrone ; et M. Bouhier, plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a tra-

duit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talents sur ce poème, sur l'hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, et on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Discours de réception à l'Académie française, 1746.



SAINTE-BEUVE

Le président de Brosses.

Les contemporains nous l'ont peint tel qu'il était dans la société et dans l'habitude ordinaire, très vif, extrêmement aimable, plein de saillies originales, plaisant, mais sans causticité, « facilement ému par la résistance et par la contradiction » ; ayant « de petites colères qui faisaient rire ceux qui en étaient témoins, et dont il ne tardait pas aussi à rire lui-même » : il avouait qu'il lui était plus facile de se contenir sur de grands objets que sur de petits. Dans un voyage à Paris, en 1754, il fit la connaissance de Diderot, et Buffon, son introducteur, était en tiers ce jour-là. Qu'on se figure cette diversité de physionomies, d'esprits, et même de tailles : de Brosses plein de trait et gesticulant à sa manière, entre Diderot qui s'échauffe et Buffon qui écoute. Diderot, qui vit sans doute un jour de Brosses dans son appareil de magistrat, a dit quelque part de lui : « Le Président de Brosses, que je respecte en habit ordinaire, me fait mourir de rire en habit de Palais. Et le moyen de voir sans que les coins de la bouche ne se relèvent (pourquoi ne pas dire tout simplement *sans rire ?*) une *petite tête gaie*, *ironique et satyresque*, perdue dans l'immensité d'une forêt de cheveux qui l'offusque ; et cette forêt descendant à droite et à gauche, qui va s'emparer des trois quarts du reste de la petite figure ? » S'il y avait dans ce portrait quelque chose d'un peu moqueur et d'un peu léger pour de Brosses, celui-ci, sans y viser, l'aurait bien rendu à Diderot ; car, s'étant figuré d'abord,

avant de le connaître, qu'il allait trouver en lui une *furieuse tête métaphysique*, il écrivait, après l'entrevue et au bout de quelques visites : « C'est un gentil garçon, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. Il m'en fit bien *vingt cinq* hier, depuis neuf heures qu'il resta dans ma chambre jusqu'à une heure. Oh ! que Buffon est bien plus net que tous ces gens-là ! »

Au milieu des luttes diverses auxquelles il assista et dans lesquelles il eut sa part, comme l'une des têtes du Parlement de sa province, de Brosses, tout en tenant son rôle, resta modéré et clairvoyant. Exilé pendant le triomphe et le règne du Parlement Maupeou, il revint sous Louis XVI et fut nommé alors Premier Président (1775). Turgot, qu'il avait connu et qu'il estimait, ne le rassurait que médiocrement en qualité de ministre : « Je le connois fort, écrivait de Brosses en apprenant son élévation ; homme honnête, instruit, dur et tranchant, encyclopédiste, grand sectateur de la philosophie nouvelle. » Et ailleurs : « C'est une terrible besogne. Il est très instruit et fort homme de bien. Pourvu qu'il ne veuille pas nous mener d'une manière tranchante, par système encyclopédique ! *Je ne donnerais pas le royaume d'Ithaque à administrer à l'abbé Raynal*. Le Corps politique est trop affaibli pour supporter les remèdes brusques. » Et bientôt, voyant Turgot à l'œuvre, il trouvait dans sa politique et dans ses édits « plus d'encyclopédie que de ministère », de même, au reste, que dans les discours et remontrances opposés, il trouvait « plus d'envie de contredire que de bien public ». Il ne vécut pas assez pour assister aux avortements successifs de réforme qui signalèrent la première époque de Louis XVI, et qui amenèrent de si violentes conséquences ; il mourut assez brusquement dans un voyage qu'il fit à Paris, le 7 mai 1777, à l'âge de soixante-huit ans.

La ligne du Président de Brosses se dessine suffisamment à nos yeux : il est, dans le XVIII[e] siècle, au premier rang des hommes indépendants, éclairés et spirituels de la province. Dans un temps où ces provinces s'effaçaient de plus en plus et où il fallait que les hommes éminents fissent acte d'adhésion et d'hommage à la vie de Paris et, pour ainsi dire, à la politesse générale et convenue de la France, il resta hardiment fidèle à sa Bourgogne. On a cité quelques-uns des

noms qui furent les derniers tenants et demeurants de la féodalité déjà détruite : lui, il est le dernier et le plus considérable des grands littérateurs provinciaux, qui gardèrent jusque dans les idées nouvelles quelque chose de l'allure des siècles précédents.

Causeries du lundi. Garnier frères, édit.



HENRI DE RÉGNIER

L'Amateur.

En son calme manoir entre la Tille et l'Ouche,
Au pays de Bourgogne où la vigne fleurit,
Tranquille, il a vécu comme un raisin mûrit.
Le vin coula pour lui du goulot qu'on débouche

Ami de la nature et friand de sa bouche,
Il courtisa la Muse et laissa, par écrit,
Poèmes, madrigaux, épîtres, pot-pourri,
Et parchemins poudreux où s'attestait sa souche.

En perruque de crin, par la rue, à Dijon,
S'il marchait, appuyé sur sa canne de jonc,
Les Élus de la Ville et les Parlementaires

Saluaient, de fort loin, Monsieur le Chevalier,
Moins pour son nom, ses champs, sa vigne et son hallier,
Que pour avoir reçu trois lettres de Voltaire.

Médailles d'argile. Mercure de France, édit.



J.-J. ROUSSEAU

Rousseau et l'Académie de Dijon.

Je pris un jour le *Mercure de France* et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'Académie de

Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme..... Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite au crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement...

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit à yeux fermés et je tournais et retournais mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis, quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier ; mais le temps de me lever et de m'habiller me faisait tout perdre, et quand je m'étais mis à mon papier, il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé...

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot qui en fut content et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre ; de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus faible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie : mais, avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

L'année suivante, 1750, comme je ne songeais plus à mon *Discours*, j'appris qu'il avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avaient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père, et ma patrie, et Plutarque, y avaient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me con-

duire d'abord sur ces principes et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès lors la volonté décidée, et



Dijon. — La salle des Actes de l'Université[1].
(Extrait de « Dijon, architecture et décoration aux xviie et xviiie siècles », par L. Deshairs.)

je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en fallait aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Les Confessions.

[1] Ancien Salon de l'Académie de Dijon. Mais c'est ailleurs (rue d'Assas), dans sa première demeure, que l'Académie, en 1750, couronna Rousseau.

ÉMILE FAGUET

Buffon.

La qualité essentielle de Buffon, c'est la bonne santé. Personne n'a eu, appuyée sur une robuste constitution physique, une plus magnifique santé morale. Il n'a vraiment pas connu les passions. Ce que, dans sa vie, on peut, à la rigueur, appeler de ce nom, n'est que caprices, délassements, ou plutôt distractions d'un tempérament vigoureux. Il n'a jamais ni brigué, ni tracassé, ni demandé, ni exigé. A peine peut-être a-t-il souhaité. Jamais il n'a été irrité, jamais il n'a été jaloux. Son dédain vrai des critiques, le silence pur et simple, qui à peine même est dédaigneux, dont il les accueille, est quelque chose d'admirable. Une chose humaine est inconnue de cet homme, c'est l'inquiétude. Par là, il semble presque échapper à l'humanité, et pour ce qui est de son siècle, par là il s'en détache d'une manière qui tient du prodige.

Il est bien curieux à observer quand il considère les hommes à ce point de vue. Il ne les comprend plus du tout; ils l'étonnent jusqu'à la profonde stupéfaction. Qu'ont-ils donc? semble-t-il se dire. Ils recherchent le plaisir, et ils ont le bonheur. « Le bonheur est au dedans de nous-mêmes; *il nous a été donné;* le malheur est au dehors, et nous l'allons chercher. » Le bonheur, c'est la possession de nous-mêmes et nous ne songeons qu'à sortir de nous. « Nous voudrions changer la nature même de notre âme; *elle ne nous a été donnée que pour connaître, et nous ne voudrions l'employer qu'à sentir.* » Et il en résulte que les hommes sont dans un état à peu près continuel de démence. Ils ne sont « raisonnables que par intervalles, et ces intervalles, ils voudraient les supprimer. » Ainsi se passe leur vie, qui étant comme déréglée et dénaturée par eux-mêmes, ne peut être que malheureuse et abrégée. « *La plupart des hommes meurent de chagrin.* »

Buffon n'a eu ni ce genre de vie ni ce genre de mort. Il n'a pas été inquiet, il n'a eu ni chagrins, ni ennuis. Il a trouvé la vie admirablement bonne, du moment qu'il avait « une âme pour connaître » et puisqu'il y a plus de choses à connaître qu'on n'en peut

apprendre en une vie. Il n'a pas senti le besoin de sentir ; et le besoin de savoir ne l'a pas quitté une minute pendant toute son existence. Le secret de la vie naturelle de l'homme lui avait été révélé, et le bonheur de sa destinée lui a permis de la mener dans les conditions les plus belles et les plus nobles.

On définit avec netteté par les contraires. Songez à Pascal pour comprendre Buffon. Ce sont les antipodes. Ici le malade, le passionné, l'éternel inquiet et l'éternel effrayé. Là le parfait équilibre, la puissance calme, le regard tranquille, le travail facile et régulier, la parfaite sérénité d'esprit et d'âme. Buffon a écouté « le silence éternel de ces espaces infinis » ; et il n'en a pas été effrayé. Il a vécu « toute sa vie dans une chambre », et il n'en a pas été incommodé, et il n'a été surpris que d'une chose, c'est que les hommes pussent souffrir d'une telle existence, et la considérer comme un « supplice insupportable ».



Photo Alinari.

Buffon, par Houdon.

(Musée du Louvre.

C'est de 1730 à 1788 qu'il a montré au monde, sans le démentir, ce singulier personnage. Il est venu parmi les agités et il les a fort étonnés, et il en a été très étonné lui-même, sans s'en inquiéter autrement. Cet homme, qui ne s'est presque jamais permis un mot plaisant ni une boutade, a été lui-même, à travers tout son siècle, un long, sévère et imperturbable paradoxe.

Dix-huitième siècle, études littéraires. Société française d'imprimerie et de librairie, édit.



HÉRAULT DE SECHELLES

Visite à Buffon.

On ne peut découvrir le château que lorsqu'on y est ; mais au lieu d'un château, vous vous imagineriez entrer dans quelque maison de

Paris. Celle de M. de Buffon n'est annoncée par rien; elle est située dans une rue de Montbar, qui est une petite ville. Au reste, elle a une très belle apparence.

En arrivant, je trouvai M. le comte de Buffon fils, jeune officier aux gardes, qui vint à ma rencontre, et me conduisit chez son père. De quelle vive émotion j'étais pénétré en montant les escaliers, en traversant le salon, orné de tous les oiseaux enluminés, tels qu'on les voit dans la grande édition de l'histoire naturelle! Me voici maintenant dans la chambre de Buffon. Il sortit d'une autre pièce; et je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère : il ouvrit la porte, et quoiqu'il sût qu'il y avait un étranger dans son appartement, il se retourna fort tranquillement, et fort longtemps pour la fermer; ensuite il vint à moi. Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude? C'est la tournure de M. de Buffon. Serait-ce le peu d'empressement d'un homme qui, rassasié d'hommages, les attend plutôt qu'il ne les recherche? On peut aussi le supposer. Serait-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre, qui, flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connaître, augmente encore avec art cette avidité en reculant, ne fût-ce que d'une minute, cette même minute où il satisfait votre désir, et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage? Cet artifice ne serait pas tout-à-fait invraisemblable dans M. de Buffon. Il vint à moi majestueusement, en ouvrant ses deux bras. Je lui balbutiai quelques mots, avec l'attention de dire M. le comte; car c'est à quoi il ne faut pas manquer. On m'avait prévenu qu'il ne haïssait pas cette manière de lui adresser la parole. Il me répondit en m'embrassant : « Je dois vous regarder comme une ancienne connaissance, car vous avez marqué du désir de me voir et j'en avais aussi de vous connaître. Il y a déjà du temps que nous nous cherchons. »

Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de soixante-dix-huit ans, on ne lui en donnerait que soixante, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que venant de passer seize nuits sans fermer l'œil, et dans des souffrances inouies qui duraient encore, il était frais comme un enfant, et tranquille comme en santé. On m'assura que tel était son caractère; toute sa vie il s'est efforcé de paraître

supérieur à ses propres affections. Jamais d'humeur, jamais d'impatience. Son buste, par Houdon, est celui qui me paraît le plus ressemblant ; mais le sculpteur n'a pu rendre sur la pierre ces sourcils noirs qui ombragent des yeux noirs, très actifs, sous de beaux che-



Photo Boulanger.

Le parc du château de Buffon.

veux blancs. Il était frisé lorsque je le vis, quoiqu'il fût malade, c'est là une de ses manies, et il en convient. Il se fait mettre tous les jours des papillotes, qu'on lui passe au fer plutôt deux fois qu'une ; du moins, autrefois, après s'être fait friser le matin, il lui arrivait très souvent de se faire encore friser pour souper. On le coëffe à cinq petites boucles flottantes ; ses cheveux, attachés par derrière, pendaient au milieu de son dos. Il avait une robe de chambre jaune, parsemée de raies blanches et de fleurs bleues...

De la maison nous parcourûmes les jardins, qui s'élèvent au-dessus. Ils sont composés de treize terrasses, aussi irrégulières dans leur genre que la maison ; mais d'où l'on découvre une vue immense, de magnifiques aspects, des prairies coupées par des rivières, des vignobles, des côteaux brillans de culture, et toute la ville de Montbar ; ces jardins sont mêlés de plantations, de quinconces, de pins, de platanes, de sycomores, de charmilles, et toujours des fleurs parmi les arbres. Je vis de grandes volières où Buffon élevait des oiseaux étrangers qu'il voulait étudier et décrire. Je vis aussi la place d'une fosse qu'il avait comblée, et où il avait nourri des lions et des ours. Je vis enfin ce que j'avais tant désiré de connaître, le cabinet où travaille ce grand homme : il est dans un pavillon que l'on nomme la Tour de Saint-Louis. On monte un escalier : on entre par une porte verte à deux battans; mais on est fort étonné de voir la simplicité du laboratoire. Sous une voûte assez haute, à peu près semblable aux voûtes des églises et des anciennes chapelles, dont les murailles sont peintes en vert, il a fait porter un mauvais secrétaire de bois, au milieu de la salle, qui est carrelée, et devant le secrétaire est un fauteuil : voilà tout. Pas un livre, pas un papier; mais ne trouvez-vous pas que cette nudité a quelque chose de frappant ? On la revêt des belles pages de Buffon, de la magnificence de son style et de l'admiration qu'il inspire ! Cependant ce n'est pas là le cabinet où il a le plus travaillé ; il n'y va guères que dans la grande chaleur de l'été, parce que l'endroit est extrêmement froid. Il est un autre sanctuaire où il a composé presque tous ses ouvrages, Le Berceau de l'Histoire naturelle, comme disait le prince Henri, qui voulut l'aller voir, et où J.-J. Rousseau se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. J'en parlais à M. de Buffon. Oui, me dit-il, Rousseau y fit un hommage. Ce cabinet a, comme le premier, une porte verte, à deux battans. Il y a intérieurement un paravent de chaque côté de la porte. Le cabinet est carrelé, boisé et tapissé des images des oiseaux et de quelques quadrupèdes de l'histoire naturelle. On y trouve un canapé, quelques chaises antiques, couvertes de cuir noir, une table sur laquelle sont des manuscrits, une petite table noire ; voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille est dans le fond de l'appartement, auprès de la cheminée. C'est une pièce grossière

de bois de noyer. Il était ouvert : on ne voyait que le manuscrit dont Buffon s'occupait alors; c'était un Tralté sur l'Aimant ; à côté était sa plume : au dessus du secrétaire était un bonnet de soie grise dont il se couvre. En face, le fauteuil où il s'assied, antique et mauvais fauteuil sur lequel est jettée une robe de chambre rouge, à raies blanches. Devant lui, sur la muraille, la gravure de Newton. Là, Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là ont été enfantés presque tous ses ouvrages. En effet, il a beaucoup habité Montbar, et il y restait huit mois de l'année : c'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de quarante ans. Il allait passer quatre mois à Paris, pour expédier ses affaires et celles du Jardin du Roi, et venait se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui-même que c'était son plus grand plaisir, son goût dominant, joint à une passion extrême pour la gloire.

. . . .

C'est surtout la lecture assidue des plus grands génies que me recommandait M. de Buffon, il en trouvait bien peu dans le monde. « Il n'y en a guère que cinq, me disait-il, Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et Moi. »

Voyage à Montbar fait en 1785.



R. VALLERY-RADOT

Ferme bourguignonne d'autrefois.

Restif avait huit ans, en 1742, lorsque son père alla demeurer au haut du village de Sacy, à la ferme de la Bretonne, qui était isolée et défendue des autres maisons par les murs d'un enclos. Cette ferme a été transformée. Seule, une grande chambre, pavée de larges dalles, une salle commune, est à peu près tout ce qui reste de l'ancienne habitation. C'est là que l'on soupait et que le père de Restif siégeait comme un patriarche au milieu de vingt-deux convives. Enfants, garçons de charrue, bouviers, bergers et deux servantes, tous s'asseyaient à la même table. Le père de famille était du côté du feu, sa femme près de lui, elle seule se mêlant de la cuisine et

servant. Tout le monde mangeait le même pain. La distinction odieuse du pain blanc et du pain bis, dit Restif, n'avait pas lieu à la maison. Les enfants ne buvaient que de l'eau. C'était la règle. Les femmes elles-mêmes ne buvaient un peu d'eau rougie que quand elles avaient plus de quarante ans. Après le souper, le père lisait à haute voix, l'Écriture sainte. On l'écoutait avec respect. Dans le temps de l'Avent, il prenait plaisir à chanter des Noëls, ces vieux Noëls bourguignons qui se répétaient gaiement au coin du feu, avec leurs naïvetés, leurs gaietés, leurs familiarités qui faisaient de Jésus un Jésus des bonnes gens.

Un coin de Bourgogne. Paul Ollendorff, édit.



ARTHUR YOUNG

Les villes de Bourgogne en 1789.

Le 30 [*juillet*]. — Je traversai la Saône à Auxonne ; c'est une belle rivière qui coule à travers une multitude de prairies d'un superbe herbage, et des communes pour de grands troupeaux de bestiaux, toutes inondées, même jusqu'aux meules de foin ; c'est un superbe pays jusqu'à Dijon, mais il manque de bois. On me demanda mon passeport à la porte de la ville, et comme je n'en avais pas, deux fusiliers me conduisirent à l'Hôtel-de-Ville, où je fus interrogé ; mais voyant que j'étois connu, on me laissa aller à mon auberge... Trois cents bourgeois montent tous les jours la garde à Dijon, mais ne sont point aux frais de la ville : ils ont six pièces de canons ; les nobles de l'endroit les ont joints, regardant cette mesure comme leur seul moyen de sûreté, — de sorte qu'il y a des chevaliers de Saint-Louis dans les rangs. ... Somme totale, Dijon est une belle ville ; les rues, quoique les maisons soient bâties à l'ancienne mode, sont larges et bien pavées, et ont des trottoirs, chose bien rare en France.

Le 31 [*juillet*]. — J'allai en quête de cafés, mais croira-t-on que je n'en pus trouver qu'un dans cette capitale de la Bourgogne où il me fût possible de lire les gazettes ? Je lus dans un triste café, sur la

place, un seul journal, après avoir attendu une heure pour l'avoir.

Premier aoust. — Je dînai chez M. de Morveau, par invitation... ; ce fut une grande fête pour moi : la haute et juste réputation de M. de Morveau, non seulement comme le premier chimiste de France, mais même comme l'un des plus grands de l'Europe, étoit seule suffisante pour rendre sa compagnie intéressante... M. de Morveau est un homme vif, communicatif, éloquent, qui auroit été dans toutes les situations de la vie un compagnon fort aimable, même dans ce moment critique de la Révolution... Pendant le dîner, on lui apporta une épreuve de la nouvelle Encyclopédie, dont la partie qui concerne la chimie s'imprime à Dijon, pour sa commodité...

Le 2 [*aoust*]. — En allant à Beaune, on voit à droite une file de collines couvertes de vignes, et à gauche une plaine toute ouverte et trop nue. A la petite ville de Nuits, quarante hommes montent tous les jours la garde, et il y a un grand corps de milice bourgeoise à Beaune. Je suis pourvu d'un passeport du maire de Dijon, et j'ai une belle cocarde au tiers-état, ainsi j'espère ne plus rencontrer de difficultés, quoique les bruits des dévastations par les paysans soient si terribles, qu'il paroit impossible de voyager en sûreté...

Le 4 [*aoust*]. — Je me rends, par un misérable pays et des routes détestables, à Autun. Pendant les deux ou trois premières lieues, l'agriculture est méprisable. Depuis là jusqu'à Autun, tout ou presque tout est enclos, et ainsi de suite pendant l'espace de plusieurs milles... Les bruits de brigands, de pillages et d'incendies sont ici aussi nombreux qu'ailleurs ; et quand on sut que je venois de la Bourgogne et de la Franche-Comté, huit à dix personnes vinrent me demander des nouvelles. On faisoit ici monter le nombre des brigands à seize cents. Ils furent fort surpris de trouver que je ne croyois pas à l'existence des brigands, comme j'étois persuadé que tout le mal avoit été fait par des paysans, afin de pouvoir piller. Ils ne concevoient pas cela, et produisirent une liste de châteaux brûlés par ces brigands ; mais en analysant tous ces rapports, on découvrit aisément qu'ils étoient mal fondés.

Voyages en France, 1793.

HENRY HOUSSAYE

Napoléon en Bourgogne en 1815.

Dès le lendemain matin, 15 mars, Ney mit ses troupes en marche sur Dôle et Dijon, conformément aux ordres du général Bertrand. A la même heure l'empereur quittait Chalon. Il vint coucher à Autun.



Photo Darnault.

Auxerre. — La Cathédrale et Saint-Germain.

Depuis trois jours, la discorde régnait dans la ville. Le 11, le sous-préfet s'était enfui. Le 12, le lieutenant de gendarmerie, secondé par ses hommes et les ouvriers tanneurs, avait arboré le drapeau tricolore, promené dans les rues, et jusque dans l'église, un buste de Napoléon, et chassé de la mairie le conseil municipal où dominait l'opinion royaliste. Mais le 13, le maire d'Autun, vieillard plein d'énergie malgré ses quatre-vingts ans, convoqua la garde nationale, arma les royalistes, et imposant au populaire fit rétablir le drapeau blanc. Les choses en étaient là lorsque se présenta l'avant-garde impériale. C'étaient les dragons du 13ᵉ, le régiment de Lyon. Ils désarmèrent les gardes nationaux et auraient sabré le maire et les royalistes les plus compromis, sans l'intervention

du général Brayer, qui arriva fort à propos : « De quel droit, dit l'empereur au maire, vous êtes-vous permis de menacer les citoyens parce qu'ils portaient les couleurs nationales ? Comment avez-vous osé vous mettre en rébellion contre moi ? Je vous casse... Vous



Photo Neurdein.

Auxerre. — La porte de l'horloge.

vous êtes laissé mener par les prêtres et les nobles qui voulaient rétablir la dîme et les droits féodaux. J'en ferai justice. Je les lanternerai... » Et s'arrêtant, assourdi par les acclamations de la foule qui se pressait devant l'Hôtel de la Poste, il reprit : « Mon pouvoir est plus légitime que celui des Bourbons, car je le tiens de ce peuple dont vous entendez les cris. » Le 16 mars, l'empereur entra à Avallon. Là aussi le conseil municipal était royaliste, mais il n'avait

pu empêcher l'immense majorité des citoyens de prendre la cocarde tricolore à l'approche de Napoléon.

Désormais, l'entraînement populaire devient irrésistible. La rébellion s'étend à vingt lieues à la ronde, des bords du Doubs aux rives de la Loire. Les trois couleurs flottent à Arbois, à Poligny, à Dôle, à Beaune, à Auxonne, à Dijon. A Nevers, une émeute éclate dans la nuit du 14 au 15 mars. A Clamecy, le général en demi-solde



Photo Neurdein.

Joigny.

Allix assemble le peuple sur la place de la mairie, lit au milieu des vivats les proclamations du golfe Jouan et déclare qu'il prend le commandement de la ville au nom de l'empereur : « — Je vous adjure, dit-il en terminant, d'arborer sur-le-champ la cocarde nationale et de regarder comme ennemis ceux qui ne la porteront point. » A Auxerre, où l'empereur arrive le 17 mars, le préfet Gamot l'attend à l'entrée de la ville avec les autorités et toute la population ; le 14ᵉ de ligne (colonel Bugeaud) lui présente les armes ; dans le grand salon de la préfecture, il trouve les bustes de l'impératrice et du prince impérial et son portrait en pied, en costume du sacre.

C'est à Auxerre que le maréchal Ney rejoignit l'empereur. Bien

que la proclamation de Lons-le-Saunier pût effacer les paroles de Fontainebleau, cette entrevue ne laissait pas d'être embarrassante pour le prince de la Moskowa. Napoléon le mit à son aise dès qu'il entra. « Embrassez-moi, mon cher maréchal, lui dit-il. Je suis heureux de vous voir et je n'ai besoin ni d'explications ni de justification. » Ney crut cependant devoir s'excuser, et tout en ayant le tact de ne point prononcer le nom de Fontainebleau, il dit que sa conduite passée et présente n'avait jamais été inspirée que par l'amour de la patrie. Puis, recouvrant vite son assurance, il reprit : « Je vous aime bien, Sire, mais la patrie avant tout! avant tout!... Votre Majesté est sûre que nous la soutiendrons, car avec la justice on fait des Français tout ce que l'on veut... Mais il ne faut plus songer aux conquêtes, il ne faut plus songer qu'au bonheur de la France. » L'empereur l'interrompit en disant que lui aussi était un patriote, qu'il était revenu de l'île d'Elbe dans le seul intérêt du pays et qu'il donnerait aux Français tout ce qu'ils attendaient de lui. Il appela Ney « le brave des braves », et changeant de conversation, il le questionna sur l'esprit de ses troupes et sur les sentiments des habitants du Jura, du Doubs et de la Côte-d'Or. Le lendemain, Ney regagna Dijon avec l'ordre de conduire ses troupes à Paris par Joigny et Melun.

1815. Perrin et C[ie], édit., 1893.



STÉPHEN LIÉGEARD

L'Hébé à l'Aigle[1].

Que la vierge a de charme et que superbe est l'aigle !
Elle, — comme un bleuet qui s'élance du seigle,
Quand l'aube au pied joyeux court sur l'épi mouvant,
Elle frissonne, nue, aux caresses du vent.
Lui, brûlé d'une ardeur qu'allume sa démence,
L'enveloppe, jaloux, d'un seul coup d'aile immense :

[1] Célèbre groupe en marbre blanc sculpté par Rude et conservé au musée de Dijon. Cf. ci-dessus p. 71.

Son ongle d'où jaillit le feu qui fend les airs
Lui ferait, au besoin, un vêtement d'éclairs.

C'est Hébé, l'immortelle, entre toutes choisie
Pour mesurer aux Dieux la divine ambroisie;



Photo R. Gorget.

***Hebé à l'aigle*, par Rude.**
(Musée de Dijon.)

C'est le printemps qui naît, une coupe à la main:
C'est l'avril, tendre encor, qui sera mai demain...
Et cet aigle, pour elle envolé de son aire,
Est le maître des cieux, est le roi du tonnerre.
Qui vainquit le Titan succombe à tant d'attraits.
Qui planait, tombe atteint par d'invisibles traits.
Mais, de quel œil ardent, vers elle il se redresse!
Sa plume a des baisers, sa serre une caresse...

A la coupe aux flancs d'or atteindra-t-il du front?
Plus d'un y but déjà, tant d'autres y boiront!
Pleurs du cep, suc de fleurs dont l'âcre effluve enivre,
Sang de Nessus qui tue ou flamme qui fait vivre,
Poison, philtre, nectar, qu'est donc cette liqueur
Qui trouble la raison en enchaînant le cœur?
Eros qui la versa sait comment on la nomme :
Brûlante, elle a coulé du ciel bleu jusqu'à l'homme.
Si terrible parfois, que tout va s'y brisant,
Si douce, qu'on voudrait mourir en l'épuisant.
Ah! ce breuvage aimé, sa lèvre le réclame!
Il veut, en l'y plongeant, se désaltérer l'âme,
Dût-il, sombre lutteur par l'obstacle irrité,
Noyer, du même coup, son immortalité.
Et la vierge sourit au Dieu qui se dépite...
Mais déjà sous le marbre on sent qu'elle palpite,
Car ses beaux yeux rêveurs qui flottent dans l'éther
Ont, à travers l'oiseau, deviné Jupiter.

O toi, dont l'étincelle anima le carrare,
Toi qui, seul, d'un effort aussi grand qu'il est rare,
Fis hurler à la pierre un de ses plus beaux chants,
Puis la pétris, docile, en vingt mythes touchants :
Pygmalion superbe, ô fils de ma patrie,
Dis-moi si j'ai compris, frère, ta rêverie!
Hébé t'importait peu, Jupiter moins encor;
L'Olympe était trop bas pour tenter ton essor :
Il faut à tes pareils la splendeur infinie
Où l'aigle manque d'air, mais où vit le génie,
Et ton ciseau de feu voulut signer, un jour,
Le pacte de la gloire éternisant l'amour.

Les Grands Cœurs. Hachette et Cie, édit.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Les Garibaldiens en Bourgogne en 1870.

Autun semblait une ville conquise. Chariots, fourgons, montures d'état-major s'entassaient, se bousculaient. Une foule hétéroclite, déjà remise de sa débandade, tenait le haut du pavé, traînant le sabre et parlant fort. A côté des patois italiens, les idiomes les plus divers : le polonais, l'américain, le turc. Des Espagnols à interjections gutturales coudoyaient des Égyptiens silencieux et basanés, des Grecs à figure noble Il y avait de tout dans cette armée, pompeusement titrée armée des Vosges, et répartie en quatre brigades commandées par le vaillant général Bossak-Hauké, un Polonais proscrit, ancien colonel de l'armée russe ; par le colonel Delpech, hier encore préfet de Marseille, avant-hier teneur de livres ; enfin par les deux fils de Garibaldi, Menotti et Ricciotti.

Issue de rien, elle comptait aujourd'hui douze mille hommes, où l'on voyait de l'excellent et du pire, des braves et des lâches, d'honnêtes mobilisés et des francs-tireurs de tout poil, les corps libres les moins disciplinés de la France, pêle-mêle avec des aventuriers venus des quatre coins du monde. Beaucoup de ces auxiliaires inattendus servaient moins le pays malheureux que la République universelle. Utopie généreuse pour quelques-uns, intéressée pour la plupart, qui, n'ayant rien à perdre, voyaient dans cette cause trouble tout à gagner. Ils y satisfaisaient un goût d'agitation et d'aventures, les débridements de l'instinct, ce que toute guerre traîne avec soi de bas plaisirs et d'aubaines.

La seule brigade de Ricciotti comptait vingt-deux corps réguliers, tous dirigés par des commandants et des colonels, sans compter d'innombrables embryons, où parfois un chef de bataillon avait neuf soldats. Officiers faisant peau neuve pour empocher plusieurs entrées en campagne ; sous-officiers plumés au jeu dont un brevet de sous-lieutenant payait la dette ; passe-volants grossissant de faux effectifs, aux jours de solde. Toutes les excentricités : l'un raccolant un bataillon d'enfants, l'autre briguant le commandement des

détenus de la prison ; des filles se pavanant, cuisses moulées, poitrines bombantes, en uniforme d'officiers d'état-major ; quantité d'ambulancières à costumes provocants. Pas de jour où ne s'élevassent des plaintes d'habitants, de prêtres molestés, de commerçants volés. Et cependant, de cette tourbe bariolée, de cette lie écarlate, où s'étaient égarés bien des bonnes volontés, on pouvait attendre d'héroïques exemples de ce courage que donnent la brutalité des penchants et le dédain de la mort.

Les Tronçons du glaive. Plon-Nourrit et Cie, édit.



HUYSMANS

Dans les rues de Dijon.

... Lorsqu'il mettait, par un ciel presque clair, les pieds dans cette ville, il se sentait l'âme bénigne et lénifiée, presque joyeuse. Il aimait l'atmosphère intime et la gaieté de bonne commère de Dijon ; il aimait l'accueil avenant et empressé de ses boutiques, la vie populaire de ses rues, le charme un peu désuet de ses vieilles places et de ses squares plantés de grands arbres et parés de jolies fleurs.

Malheureusement, il commençait à en être de cette cité de même que des autres villes qui s'ingénient à simuler la redondante laideur du Paris neuf ; les anciennes rues disparaissaient ; de nouveaux quartiers surgissaient de toutes parts, avec des bâtisses insolentes avançant des balcons chambrés, à l'anglaise, dans des boîtes de fer aménagées de carreaux de couleur, distribués en cases de jeu de dame, par des losanges divisés de plomb ; l'impulsion était donnée ; en trente ans, Dijon avait plus changé qu'en plusieurs siècles ; il était sillonné maintenant d'amples avenues baptisées de ces noms délabrés de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, de la République et de Thiers, de Carnot et de la Liberté et, pour comble, une statue de cette bruyante ganache de Garibaldi s'élevait, évoquant, dans le coin d'un carrefour pacifique, le souvenir d'un chienlit de guerre, ignoble.

La vérité était qu'à l'ancien Bourguignon, religieux et boute-en-train, égrillard et frondeur, s'était substitué un autre Bourguignon qui avait conservé ses qualités de terroir, mais avait perdu son étampe originale, en perdant la foi. Dijon était devenu en même temps que républicain, indifférent ou athée. La bonhomie et l'alacrité demeuraient, mais la saveur de ce mélange de naïve piété et de liesse rabelaisienne n'était plus ; et Durtal ne pouvait s'empêcher de le déplorer un peu.

Malgré tout, cette ville est encore l'une des seules où l'on puisse, en province, aimablement flâner, se disait-il en descendant l'avenue de la Gare ; il enfila la place Darcy où la gloire qui subsiste encore, en cet endroit, du sculpteur Rude s'affirme en une confiante statue de bronze et, franchissant la porte Guillaume, il s'engagea dans la rue de la Liberté...

(*L'Oblat*. Plon-Nourrit et Cie, édit.



EMILE MONTÉGUT

Le vieux Dijon d'aujourd'hui.

Une chose que l'on constate avec un sensible plaisir en parcourant les rues de Dijon, c'est qu'elle a eu le bon sens de ne pas se laisser emporter par cette fièvre de transformation qui s'était emparée de toutes les villes de France il y a quelques années, et qu'elle n'a cherché à se renouveler que dans la mesure où l'exigeaient les nécessités de la vie moderne. Je ne connais pas de ville où l'on ait ménagé plus judicieusement l'espace ; on dirait que les habitants ont compris la leçon de bon goût qui leur avait été donnée par Le Nôtre dans le joli petit parc placé à leur porte, et qu'ils ont voulu la mettre à profit. Rien de plus intelligent que la petite place en demi-cercle par laquelle ils ont découvert leur superbe hôtel de ville. Lorsqu'en suivant la longue rue qui mène à cet édifice on tombe dans ce demi-cercle, on éprouve exactement la même sensation que lorsqu'on tire sous vos yeux le rideau qui protège la toile d'un grand maître. Ils ont parfaitement compris qu'ici la place devait être une

simple annexe de l'édifice, et ne devait avoir d'autre ambition que celle de le faire valoir. Grâce à cette heureuse disposition, le spectateur embrasse sans efforts et sans fatigue la vaste façade de ce bel édifice du XVIIe siècle ; il le contemple tout entier et il ne contemple rien d'autre ; son attention ne redoute aucune distraction, puisque devant lui le palais occupe tout l'espace que son œil peut parcourir, et que derrière lui le demi-cercle, en se fermant, lui dérobe toute autre perspective. Ainsi judicieusement dégagé, il a vraiment très grand



Photo Neurdein.

Dijon. — Le palais des États.

air, ce palais du XVIIe siècle construit sur l'emplacement du palais des ducs, dont il enclave quelques parties. En le regardant, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce que, dans ses causeries à propos du cheval de Phidias, Victor Cherbuliez a si bien dit sur la préférence que le siècle de Louis XIV donna au cheval normand, aux membres épais et à l'ample croupe, sur le cheval arabe, aux formes grêles et ardentes. Entre ce palais et les monuments de la renaissance, ou les charmants édifices civils élevés par l'art gothique à sa dernière période, il y a juste en effet la même différence qu'entre le massif cheval normal et l'élégant cheval arabe ; il est bien un peu lourd, mais n'importe, il est imposant, cet édifice, avec sa large façade et ses trophées sculptés, emblème d'une paix majestueuse

appuyée sur la force. Par derrière se dresse, altière et comme jalouse de maintenir la prééminence d'un souvenir plus ancien, la haute tour du palais des ducs, et, ainsi dominé, ce palais ressemble véritablement à un sénat de gentilshommes présidé par un souverain.

. . . .

Malgré sa longue histoire, Dijon est presque entièrement une ville des deux derniers siècles. C'est l'époque parlementaire qui lui a donné sa forme et son aspect, et c'est cette époque seule qui revit dans les édifices de sa vie civile. Les tombeaux, en très petit nombre, qui décorent les églises et y prolongent les souvenirs du passé sont ceux des familles parlementaires. A Saint-Bénigne, c'est un Berbisey, un Frémiot, un Legouz et sa femme ; à Saint-Michel, c'est le président Bouhier, et au fond de l'église la petite chapelle consacrée au souvenir de divers magistrats. Quant aux époques antérieures, il en reste beaucoup moins de traces qu'on n'aurait lieu de s'y attendre. Les très anciennes églises de Dijon ont disparu, ou, comme Saint-Étienne et Saint-Philibert, ont été transformées en halles et en magasins à fourrages... De la première maison ducale, il ne reste aucun souvenir, ce qui n'a d'ailleurs rien de bien étonnant, puisque ces princes résidaient un peu partout, voire en terre sainte, et que le lieu de leur sépulture était Cîteaux entre Beaune et Dijon. Les souvenirs de la seconde maison ducale ne sont pas non plus fort nombreux ; à la chartreuse de Philippe le Hardi a été substitué un hospice d'aliénés ; le palais ducal a disparu pour faire place à l'hôtel de ville et ce qui en reste se trouve comme emprisonné dans ce vaste édifice.

Mais si ces souvenirs de l'époque ducale sont peu nombreux, ils sont admirables, et l'on peut dire que, si Dijon doit à sa période parlementaire son air cossu, son aisance noble, toutes les choses d'usage et de chaque jour qui font l'étoffe des villes bien conditionnées, comme elles font celle des existences heureuses, en revanche, elle doit exclusivement à ses ducs ce qu'elle renferme de choses rares, curieuses, et qui se rapportent à l'éternelle beauté !

Souvenirs de Bourgogne. Hachette et Cie, édit., 1886.

STENDHAL

Les Dijonnais.

Il y a, ce me semble, deux races d'hommes, bien distinctes dans les rues de Dijon, les Francs-Comtois, grands, élancés, lents dans leurs mouvements, à la parole traînante, ce sont des *Kimris;* ils font contraste avec les *Gaels*, dont j'ai reconnu souvent ici la tête ronde et le regard plein de gaieté.

Heureux les artistes de Dijon s'ils plaisent à la société *parlementaire*, c'est la classe qui en ce pays forme l'aristocratie ; on lui accorde beaucoup d'esprit.....

Dijon, qui pour l'esprit n'a de rivale en France que Grenoble, est une ville composée de jolies maisons bâties en petites pierres carrées, mais elles n'ont guère qu'un premier étage et un petit second.....

Les hommes que je contrepasse sur les routes de Dijon sont petits, secs, vifs, colorés ; on voit que le bon vin gouverne tous ces tempéraments. Or, pour faire un homme supérieur, ce n'est pas assez d'une tête logique, il faut un certain tempérament fougueux.

Dijon, petite ville de trente mille âmes, a donné à la France Bossuet, Buffon[1], Crébillon, Piron, Guiton-Morveau, Rameau, le président de Brosses, auteur des *Lettres sur l'Italie* et de nos jours Mme Ancelot, tandis que Lyon, ville de cent soixante-dix mille habitants, n'a produit que deux hommes : Ampère et Lémontey.

Mémoires d'un touriste.



HENRI CHABEUF

Le camp retranché de Dijon.

Quand aujourd'hui, du haut de la tour de Philippe le Bon, on contemple l'assiette de Dijon, ce sont toujours les mêmes lignes d'horizon fuyant au sud et à vos pieds ; la ville a peu changé ; voici bien

1. Né en réalité à Montbard.

le même gai tohu-bohu de vénérables toits aigus, roussis, où les tuiles émaillées plaquent çà et là comme des lambeaux de peau de serpent ; la maison moderne, la banale maison d'entrepreneur a respecté ou à peu près la vieille ville, et, grâce à Dieu, les jardins y sont encore nombreux. Mais au delà, les survivants du Dijon disparu chercheraient vainement cette large zone de verdure qui enveloppait naguère la capitale du premier duché-pairie de France, assiégée aujourd'hui par le flot montant et pressé des toits neufs où la tuile rouge et criarde se mêle au luisant froid de l'ardoise. Regardez encore, ces immenses bâtiments, ce sont des manufactures, des écoles, mais aussi et surtout des casernes, des arsenaux, des magasins militaires ; plus loin ces buttes, d'aspect inoffensif, des poudrières, canons bourrés jusqu'à la gueule et dont l'explosion anéantirait tout un quartier. Quant à l'enceinte d'octroi établie en 1852, ne cherchez pas des yeux cet insignifiant mur administratif noyé dans la végétation de pierres qui gagne lentement de tous côtés ; les portes ne sont plus que de massives barrières en bois, indignes de se dresser aux entrées d'une grande ville. Mais portez vos regards plus loin encore, voyez au sud-est, sur cette montagne de la Motte-Giron où s'agitèrent si longtemps les bras pacifiques des télégraphes, ce terrassement régulier, et plus loin encore, plus haut, cette excroissance faite à main d'homme qui saillit au point culminant du mont Afrique, faites des yeux le tour de l'horizon et de tous côtés vous rencontrerez les mêmes monticules artificiels ; hélas ! vous les reconnaissez ces tumuli où la défense a beau se terrer dans les entrailles du sol, les engins modernes sauraient bien engager la lutte avec elle. Ce sont des forts, et après deux siècles, Dijon est presque redevenu ce qu'il a été si longtemps, alors que de cette tour du Logis du Roi où nous sommes, on apercevait au mont Roland la frontière d'Espagne.

Le fort de la Motte-Giron, avec ses batteries-annexes, commande directement la ville et l'entrée de la vallée de l'Ouche où passent le canal, la route d'Auxerre et le chemin de fer de Paris, au-dessus et en arrière, à 584 mètres d'altitude, le fort du mont Afrique, renforcé de quatre batteries, commande la plaine et tous les sommets d'alentour ; au nord-ouest, le fort d'Hauteville défend la route de

Paris par Troyes ; le fort d'Asnières, flanqué à l'est d'une batterie secondaire, la route de Langres ; le fort de Varois, situé à la bifurcation, les routes de Mirebeau et de Fontaine-Française ; celui de Sennecey bat la route et le chemin de fer de Besançon et commande au loin la plaine ; au sud, le fort de Beauregard tient sous son feu la route et le chemin de fer de Lyon ; enfin, à la pointe nord de cette ondulation qui commence aux Argentières et finit à Saint-Apollinaire, à deux kilomètres seulement de la ville, la redoute de Saint-Apollinaire, jetée entre les forts d'Asnières et de Varois, sert de défense de seconde ligne. Le périmètre total du camp retranché dépasse quarante-cinq kilomètres, ce qui laisse de grandes distances entre les forts, mais en cas de mise en défense, des ouvrages en terre s'élèveraient rapidement dans les intervalles. Tels sont pour Dijon les fruits de l'Année terrible, et devenue une place d'armes de seconde ligne, mais redoutable, l'ancienne capitale du duché fait désormais partie des défenses nécessaires de la France qui compte sur elle. Et la France fait bien.

Dijon, monuments et souvenirs. Damidot, édit., Dijon.



GASTON ROUPNEL

La Côte et le Pays-Bas.

Sous le soleil aride et doux, Nono et sa fille s'en allaient lentement.

Nono montrait à sa fillette les vignes dépaisselées, les unes couvertes encore du grimon d'automne, les autres remuées par le piochage informe d'hiver, qui remue le sol par grosses mottes.

« Sais-tu, petite ?... Eh bien ! on s'en donnera garde au printemps, va !... Les vignes travaillées du coup d'hiver seront joliment plus aisées à piocher... Elles auront le sol frais, la feuille verte et le raisin frais... Les autres, si un beau coup de gel ne les ameublit pas.... il faudra taper dur dedans... Et on aura beau se déchaîner,... il manquera toujours là un air de santé et d'aisance... »

La petite levait vers son père son mince visage heureux. Sous le

tuyautage brun du capuchon, on voyait se dresser le petit front doré, les maigres pommettes que l'air froid avivait.

« Hé!... Petite!... Tu es contente... hein?... Et moi aussi!... Voilà mon premier moment d'aise depuis bien longtemps!... Mon bonheur c'est de regarder tes yeux purs... Ils sont purs à y planter du cresson!... Mais,... gosse!... c'est manière de dire, ce que je dis là... Mais, tiens... regarde les beaux champs!... Voilà qui fait plus plaisir que tout!... »

Ils avaient dépassé les vignes, et tout autour d'eux s'étendaient maintenant les champs déjà verts. Partout les céréales sortaient du sol grêle et nu. Malgré les froids de décembre leur courageuse vie avait continué. La pauvre herbe chétive tenait tête partout au dur hiver.

« Petite!... Ça ne te dit rien de voir cela?... Moi... c'est mon grand plaisir... »

Quand ils furent arrivés au carrefour du chemin des Deux-Rentes, le père et la fille s'arrêtèrent.

« Peut-être est-on assez loin?... Tes petites jambes sont-elles fatiguées?... »

La fillette fit signe que non.

« Mais enfin... voyons!... Ne pourrais-tu pas parler?... Tu n'étais pas comme cela dans le temps... dis voir?... Je cause toujours et tu ne dis jamais mot!... Pourquoi cela?... Dis-le franchement, petite fille : ton père t'a trop brutalisée?... N'aie plus peur, mon enfant : ce n'est plus le grand brutal qui est devant toi. »

Une ombre avait glissé sur la terre; et, sous elle, le vert des champs s'était terni. Au milieu de la clairière, Saint-Philibert, serré autour de son clocher. Vers lui montaient de partout les étendues nues, les blêmes labours et les froments verts. Plus loin c'était la suite des bois frisés et roux. La plaine était emplie par la masse barbare des arbres. La tristesse d'une nuit précoce saisissait déjà ces lointaines foules mortes.

« Tiens!... Vois-tu, petite, ce pauvre clocher qui sort des bois,... à peine plus gros qu'une aiguille?... C'est Épernay. Ton arrière-grand-père, le père de mon vieux est venu de là. Il exploitait le fer dans ces forêts que voici... Il y en a encore les trous sous tout ce

taillis... Mais c'est venu à se perdre... Plus loin, vois-tu le château de Broindon ? Il nous est presque caché par la brume... Petiote... je connais tous ces pays-là comme ma poche !... Voilà les Saulons, là-bas,... dans le brouillard,... sur les eaux et les étangs... Tout au loin, mais c'est à peine si on peut distinguer, c'est Noiron, où il y a les bonnes terres ;... puis Corcelles,... Savouges... où je courais les bals et les bûcheronnes... Et là après, ma foi... c'est le fin bout de notre petit coin sur la terre... car là, c'est la vraie forêt de Cîteaux...



Photo R. Gorget.

Le piocheur bourguignon, par Henry Bouchard.
(Musée de Dijon.)

On voudrait y pousser tout de même... on gagnerait après bien des bois... les pays de Saône !... les terres à prés !... les gros bourgs d'eau !... Mais tout cela... c'est trop loin, et ce n'est plus nous ! »

Par delà les forêts se soulevaient quelques terres brumeuses, de blêmes collines dégarnies, de suprêmes pays où montait se perdre le petit pointillé des dernières routes humaines... Là-bas, dans les lointains éteints, dans des vapeurs d'ombre et de nuit, sous un ciel de silence,... la terre allégée s'achève dans cet inconnu de l'est, où commence tour à tour toute nuit et toute lumière...

« Eh bien !... Petite !... Voilà encore un de mes grands plaisirs !... Voilà le coin de terre où j'aime regarder !... C'est beau... le Pays-Bas, va !... C'est autrement bon et doux à y vivre qu'à la Côte !..

C'est un pays de bétail, de champs, de forêts et d'eaux. J'aime cela, moi!... Mon vieux me l'a souvent dit : « Cherche ton ami dans la montagne! .. Plante ta vigne sur la Côte!... Bâtis ta maison au Pays-Bas!... » Car c'est le pays de nos vieux... tout cela!... On a des parents dans tous ces villages... Aussi loin qu'on peut tirer vers Ouges ou vers Cîteaux,... il n'y a pas un village qui fume où il n'y ait des êtres qui nous tiennent de près... Au plus loin que les anciens remontent par leurs souvenirs, il y a eu des Jacquelinet sur ces terres de clairières et de forêts... On est d'ici!... Mon vieux m'a souvent promené dans ces étendues où tu vois la nuit... Dans ces bas-fonds, où le brouillard se lève, on ne ferait pas cent pas sans trouver le champ où était crampi un jour un des vieux de notre sang... Il y a eu des bergers, des fermiers, des vachers, des bûcherons, des charbonniers. Mon vieux savait les noms assez loin... Moi, j'ai oublié!... Mais, dis, petite!... ça n'empêche pas qu'on est de cœur avec eux dans le repos que peuvent prendre leurs pauvres âmes... Ils font bien de se reposer... Ils ont travaillé dur, si le proverbe dit vrai!... Il y a un proverbe qui s'est perdu, qui dit: « Ce sont les Jacquelinet qui ont fait la plaine. » Ce serait à dire que ce sont eux qui ont creusé les eaux, retenu les étangs, taillé les forêts, sorti les champs des épines. Et tout ce qui serait là devant nous ce serait donc l'œuvre de leur courage. Ils sont morts maintenant. Les chers os sont en repos... Mais ce sont les nôtres qui sont à l'épreuve!... Et l'épreuve est dure à l'heure que voici!... »

...Nono s'assit sur la pierre plate qui couvrait le fossé, là où le chemin des Deux-Rentes croise celui des Crais... Une subite tristesse lui avait envahi le cœur... Il se souvenait être venu par là, et avoir déjà parlé ainsi... C'était dans ce jour radieux, où, assis à côté de la jeune fiancée, il avait la lèvre toute fraîche des premiers baisers... Devant lui tout le Pays-Bas était fleuri,... et son cœur était parfumé par l'amour, comme les vastes forêts et la nature sacrée...

Mais tandis que Nono penchait la tête sous le poids du chagrin, une petite main vint doucement se gîter dans la sienne, comme un oiseau qui se blottit au nid.

Nono se réveilla de son rêve... Il n'est pas seul dans le pèle-mêle gris de la nuit... Il y a quelqu'un à côté de lui... tout comme jadis...

Ce n'est plus le même être... Jadis, il était plus grand, plus brun, plus vif; il avait la vie violente d'un jeune aigle... Mais maintenant c'est une enfant!... C'est une mignonne!... Et Nono sent dans son cœur dépéri renaître l'obscure chaleur d'un sentiment qui n'est plus l'ancien amour, mais qui est quelque chose de plus rassuré et de plus doux...

« Petit père!... fit l'enfant.

— Mon enfant!... » fit le père.

Et il enlaça sa fille.

Nono. Plon-Nourrit et Cie, édit.



EUGÈNE MANUEL

Les clos de vignes

Ces milliers de collines sont toutes, jusqu'au sommet, couvertes de vignes ; on profite des moindres ondulations du terrain pour y établir quelques ceps qui produiront du Bourgogne; — les terres en friches, les montagnes presque stériles sont encore appropriées à cet usage. Toute la Bourgogne est ainsi partagée en des milliers de clos de vignes, depuis ces clos fameux qui appartiennent aux plus riches propriétaires du pays, jusqu'à ces misérables petits champs, qui ne produisent pour leur pauvre possesseur qu'un raisin rabougri et un vin sans valeur.

Tous les boutiquiers de Dijon, tous les négociants, les pauvres même, ont leur clos à une ou deux lieues d'ici. Le dimanche, en été, la ville entière s'en va visiter ses clos, planter ses échalas, couper les pousses trop luxuriantes ; leur ambition est d'agrandir cette possession souvent bien mesquine. Le clos voisin est à vendre, ils l'achèteront, ils feront entourer le tout d'un mur ou d'une palissade. S'ils n'ont pas encore de clos, ils aspireront sans cesse à s'en procurer un ; ils mettront tous leurs soins, toute leur activité à devenir propriétaires d'un vingtième de colline ou d'un arpent de mauvaise terre pierreuse, qui sera leur vignoble chéri. Ils économiseront dans cette intention; et ce n'est pas dans les affaires, dans les grandes

entreprises qu'ils placeront leur argent. Dût-on leur promettre des bénéfices considérables, ils aimeront mieux acheter ou agrandir un clos ! Ils feront leur vendange dans le pressoir commun du village voisin ; et quand même il ne leur reviendrait en tout qu'une demi-pièce, peu importe ! c'est leur vin ! ils ont dans leur cave du vin qu'ils ont fait ! du vin de leur clos ! M. B..., le teinturier, a son clos ; M. d'Audiffred a le sien ; M. Lebas vient d'en acheter un en face du sien ; M. Narcisse voudrait avoir le sien ! — et ainsi de tous les autres.

(Lettre du 23 novembre 1846.)

Lettres de jeunesse. Hachette et Cie, édit.



LUCIEN PATÉ

Vins de la Côte.

Oh ! qui dira la Côte et les grands crus sacrés,
Dont la Grèce aurait bu, mais qu'elle eût adorés ?
Chambertin, Richebourg, ces têtes de cuvées ;
Les combes, du soleil incessamment couvées ;
Orveaux, qui se soulève et s'accoude aux rochers,
Et Chambolle, en avril tout rose de pêchers ;
Corton, qui tend sa coupe irisée. où sommeille
La puissance du feu dans la liqueur vermeille ;
Volnay, riche en parfums ; Pommard, comme un beau soir,
Empourprant les sentiers de la vigne au pressoir ;
Montrachet, dont la grappe a la couleur de l'ambre
Et luit comme un joyau sur le front de septembre.
Mais celui qu'entre tous elle eût nommé divin,
C'est toi, vieux Clos-Vougeot, orgueil du sol, ô vin !
Elle t'eût consacré des autels dans ses combes ;
Elle les eût rougis du sang des hécatombes ;
Et la petite source, humble comme un lavoir,
Qui te donne son nom et te sert de miroir,
La Nymphe au front chargé de raisin noir, la Vouge,
Dont le flot sort si clair de ta colline rouge,

Au plein soleil, sans lit de mousse ou de roseaux,
Eût été la première entre ses sœurs des eaux.

Poèmes de Bourgogne. Alphonse Lemerre, édit.





Photo des Monuments historiques.

Château du Clos-Vougeot.

LA MONNOYE

Le vin de Bourgogne.

Chère feuillette bourguignonne
Qui loges dans ton sein la vermeille santé,
Les plaisirs innocents, la douce liberté,
Et que d'amours badins une troupe environne

Je veux te consacrer ces vers.
C'est toi qui d'un muet peux faire un Démosthène,
Qui peux à l'Idiot, sans étude et sans peine,
Donner en un instant mille talens divers.

On voit des soins la noire engeance
Disparaître à l'aspect de ton jus enchanteur,
Et le pauvre que presse un rude collecteur
Perdre le souvenir de sa triste indigence.

En vain la table offre des mets
D'un superbe appareil, d'une saveur exquise,
Si tu n'es du festin, le bon goût les méprise
Et ne compte pour rien leurs somptueux apprêts.

Jusqu'aux Cieux la Champagne élève
De son vin pétillant la riante liqueur,
On sait qu'il brille aux yeux, qu'il chatouille le cœur,
Qu'il pique l'odorat d'une agréable sève.

Mais craignons un poison couvert.
L'aspic est sous les fleurs. Que seulement par grâce,
Quand Beaune aura primé, Rheims occupant la place,
Vienne légèrement amuser le dessert.

Poésies nouvelles.



ALBERT VANDAL

Visite à l'Hôtel-Dieu de Beaune.

Au bout de la ville, sur une rue plus large que les autres, blanche de soleil et de poussière, un bâtiment s'aligne : celui que nous sommes venus chercher, l'Hôtel-Dieu. On voit de la rue l'un des côtés longs d'un parallélogramme de pierre grise, sous la pente d'un toit très haut, plus haut que la muraille, coiffant l'édifice de son grand pli aigu. Au-dessus, un court clocher pointe, ajouré à sa base, côtelé, enfermant des cloches qui forment carillon ; sur ses pans ardoisés, le soleil jette des nappes d'argent en fusion et fait ruisseler la lumière en aveuglantes coulées. Le coq du clocher, avec la courbure de son plumage, inscrit au bleu du ciel une virgule d'or.

A première vue, l'aspect du bâtiment écrasé de son toit, percé de rares fenêtres gothiques, est sévère. Peu à peu des délicatesses se découvrent. L'arête du toit se frange d'une mince dentelle de plomb ; elle aboutit par ses deux extrémités à des statuettes posées en vigie. Au-dessus de la porte principale, un mignon dais se distingue, à peine remarqué d'abord : l'auvent sans pareil en chré-



Photo des Monuments historiques.

Beaune. — L'Hôtel-Dieu.

tienté. C'est une forme inattendue et charmante ; un toit de chapelle minuscule posant sur le vide et tenant au mur d'un seul côté, par un miracle d'équilibre ; quelque chose comme trois mitres d'évêque accolées, fleuronnées d'ornements crochus et de statuettes; tout cela est de plomb finement ouvragé, et cette ciselure d'un noir d'encre fait ressortir plus vivement, au travers d'échancrures cintrées, l'azur étoilé d'or qui plafonne à l'intérieur le frêle édicule.

Contre la porte aux panneaux sculptés — portant dans sa voussure cette inscription : Hôtel-Dieu 1443 — deux merveilles de ferronnerie s'appliquent : la grille qui protège le guichet, le heurtoir en métal ciselé. Sur le dos du heurtoir, une salamandre se contourne,

avec des souplesses de couleuvre courte. Une mouche vient de se poser devant la gueule du monstre et reste immobile, comme fascinée : notre compagnon la touche ; elle ne bouge : elle est de métal aussi et là depuis des siècles, mais trompe le regard à force de ressemblance avec la nature. Au seuil du lieu où l'on vient souffrir et où l'on craint d'entrer, la compassion des vieux âges a mis cette amusette, en guise de sourire et de bienvenue.



Hôtel-Dieu de Beaune.
Partie centrale du retable
de Roger van der Weyden.

La porte se fend dans sa hauteur, ses vantaux s'écartent : un passage voûté et frais, discrètement colorié, nous mène, entre deux tours carrées d'une belle teinte d'ocre, à une grande lumière. Nous sommes dans la cour principale, au cœur de l'édifice, au centre de ses enchantements, et tout de suite la poésie de ce lieu charmeur nous prend : un lieu très doux plein de passé, et toutefois vivant, avec beaucoup de soleil et de grandes ombres, des plantes, des arbustes, de la verdure, mêlées à des choses très vieilles ; de vives et fraîches fleurs, au coloris ardent, s'enlaçant à de grises fleurs de pierres ; des tapisseries de haute lisse que l'on pose et qui déroulent leurs surfaces diaprées ; parmi ces apprêts, un va-et-vient de blancheurs, des voiles neigeux et des hennins pareils à ceux que l'on voit sur les peintures à fond d'or des siècles lointains : des dames du moyen âge vouées au blanc, des religieuses à l'air de châtelaines. Et ces surprises, ces évocations ont pour cadre un exquis décor d'art, une architecture qui s'élance, qui fuse en minces arceaux

et en ogives flamboyantes, qui surgit en campaniles, en clochetons, en pinacles, en flèches, en aiguilles, et se dore à son sommet d'emblèmes héraldiques.

. . . .



Photo Neurdein.

Beaune. — Salle des malades à l'Hôtel-Dieu.

Pareilles aiguilles jaillissent au-dessus des tours, des clochetons, et de toutes les ouvertures. Les ornements sont partout de plomb martelé, découpé, fouillé à outrance. Leur forme varie à l'infini : il paraît que, lors de la construction, chaque ouvrier, chaque maître

d'œuvre a reçu licence de s'abandonner à son inspiration, sous condition de respecter le plan d'ensemble, et a inscrit là-haut son rêve fantasque. Cette fécondité capricieuse, l'inégale hauteur des aiguilles, les plans divers où elles s'étagent, ajoutent au pittoresque de cette prodigieuse ferronnerie qui se darde au ciel en une floraison de pointes historiées. Dans l'ensemble du décor, la terne matité des pierres, le ton cendré des lattes, les reflets argentés de l'ardoise, le miroitement sourd des plombs se fondent en une harmonie de nuances discrètes, en une teinte de grisaille qui prête à toutes ces élégances un charme évanescent.

Nos yeux se détachent avec peine de cette vision aérienne et se rapprochent de terre, pour mieux observer l'intérieur de la cour et le joli détail des choses. Au-dessus du dallage uniforme, des massifs de fleurs bombent, des orangers en caisse alignent leurs globes lustrés. Un entassement de géraniums rouges et roses cache à demi un puits de toute antiquité, au-dessus duquel une guipure de fer s'élève en pavillon conique. Sur un autre renflement fleuri, une colonnette hexagonale, mince, fluette, élégante, porte une croix qui s'enveloppe à son centre d'un nœud en dentelle de pierre. On voit les traces d'une chaire qui servait jadis à prêcher en plein air. Il y avait aussi un lavoir, longtemps conservé, où se faisait la lessive des malades.

Une sœur achève l'arrangement des géraniums contre la base du puits, sur les degrés qui s'étagent autour ; elle y met tous ses soins, tout son art, attentive à ces menues réussites qui sont les petits bonheurs de la vie dévote. Nous avons le loisir d'examiner son costume. La robe et le corsage sont en laine d'un blanc tirant sur le jaune, prenant des tons de cire vieillie : la jupe se termine en une longue traîne qui est en ce moment relevée, retenue, mais qu'on laisse s'épandre pour aller à la communion. Le tablier à bavette est de toile fine et tout blanc, le hennin assez haut, incliné en arrière : à sa pointe est fixée l'extrémité d'un voile qui retombe presque jusqu'à la taille en grands plis compliqués et rigides, en quatre ailes frissonnantes. C'est le costume traditionnel ; il n'a pas changé depuis Rolin, si ce n'est que la robe primitivement grise, faite en certains tissus qui ne se confectionnaient qu'à Malines, est

aujourd'hui bleue depuis la Toussaint jusqu'à la Pentecôte, et, durant l'été, blanche.

Vêtues de même, d'autres sœurs passent sous les galeries, portant à boire aux malades dans des ustensiles de forme archaïque, reproduits sur les modèles primitifs à l'aide de moules conservés par la supérieure, qui garde le vieux nom de *maîtresse*. Près de l'entrée,



Les cuisines de l'Hôpital de Beaune, la distribution, par Joseph Bail.

une religieuse distribue à quelques pauvres l'aumône journalière, prescrite par Rolin : elle devait, aux termes de la fondation, représenter en pain blanc la valeur de cinq sols tournois et monter au double en carême. Et de plus en plus l'impression qui se dégage pour nous et domine toutes les autres, c'est celle de la continuité et de la durée, impression si rare en France et que je n'ai sentie que là : celle de l'autrefois marqué en toutes choses, non pas immobilisé en rigides attitudes et en magnificences mortes, mais intime, familier, mêlé aux actes les plus humbles et les plus simples, associé au train ordinaire des choses, fondu dans le présent et

vivant avec lui, d'une vie indomptable et tranquille qui coule lentement à travers les siècles.

La Fête-Dieu à Beaune (Revue des Deux Mondes, 1898).



ÉMILE MONTEGUT

Autun.

De la magnificence des jours anciens, il ne reste plus à Autun que ce que les hommes n'ont pu lui ravir, c'est-à-dire son assiette naturelle ; mais cette assiette est admirable, et suffit à elle seule à révéler quelle importance cette ville eut autrefois. Autun fut la ville gauloise favorite des Romains, et c'est sans doute à son emplacement qu'elle dut cette faveur de ses maîtres, grands connaisseurs, comme on le sait, en matière de sites. Ce n'est pas que cette situation soit très forte ; en la regardant, on s'explique assez aisément la destinée malheureuse de cette ville, qui a été prise autant de fois qu'elle a été assiégée, si bien qu'elle ait été défendue. Masquée plutôt que protégée par les montagnes qui l'entourent, la vaste plaine qui s'étend à ses pieds dut toujours être d'un accès assez facile à tout ennemi vigilant ; mais, si la pensée des fondateurs d'Autun fut de créer une ville dont l'aspect s'imposât comme un spectacle, et qui éblouit de son éclat l'œil de tout barbare dès le premier regard jeté sur elle, nulle situation ne fut jamais mieux choisie. Autun offre cette particularité, que, de quelque point qu'on la contemple, elle se présente à découvert avec une netteté et un relief saisissants, sans rien de cette confusion monotone, si vite lassante pour l'œil, qui dépare d'ordinaire le panorama des plus belles villes. Soit qu'on y entre par la plaine en descendant du chemin de fer, soit qu'on la regarde de la pittoresque cascade de Brise-Cou en revenant du château de Montjeu, on la découvre gravissant sa colline, non avec vivacité et furie comme Joigny et Tonnerre, non avec une difficile énergie comme Montbard et Vézelay, mais avec une sorte de sage et tranquille lenteur, et comme en prenant des temps de repos marqués par des étages assez nettement tracés. Le coup d'œil est vraiment

superbe, mais ce devait être une féerie lorsqu'en place de ces modernes bicoques brunes et grises, si mornes au regard, elle présentait l'éclatante blancheur des marbres de ses temples, les colon-



Photo Neurdein.

Autun. — Les ruines du Temple de Janus.

nades lumineuses de ses thermes, de ses palais et de ses portes, et les gaies couleurs de ses villas antiques.

De tous ces points de vue cependant, le plus remarquable, et celui qu'il faut avant tout autre recommander aux curieux, est celui qu'on a de la plaine en se plaçant hors de la grande voie qui mène à l'hôtel de ville. De là le double passé de la ville se résume avec une éloquente concision par deux monuments qui se font face, l'un mutilé, solitaire et comme à jamais vaincu, l'autre entier, robuste, triomphant encore au sein de la vie. Devant vous, au faîte de la colline,

se dresse la masse vigoureuse de la cathédrale de Saint-Lazare, presque aussi distincte que si l'on était à ses pieds ; par derrière vous se présente le carré étroit et haut du temple de Janus. Ainsi le spectateur embrasse d'un seul regard l'histoire entière d'Autun : le temple

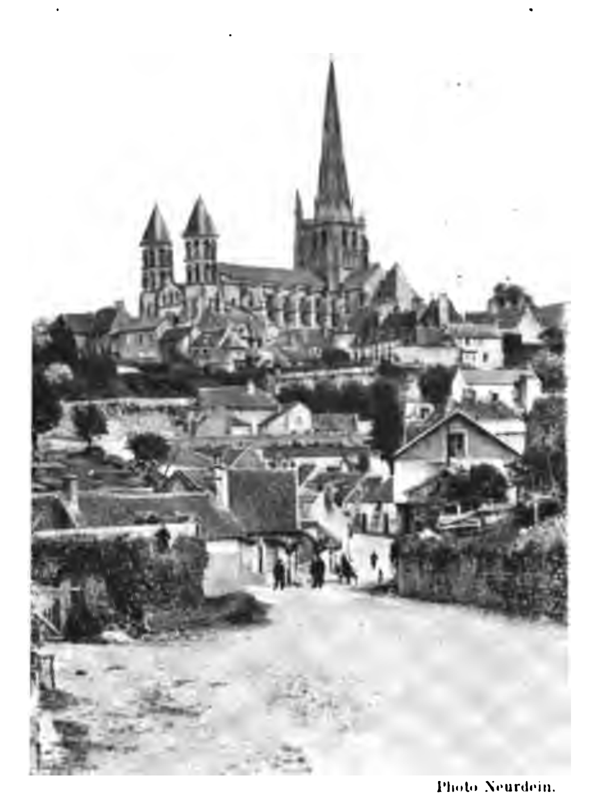


Photo Neurdein.

Autun. — La cathédrale Saint-Lazare.

de Janus, voilà l'ancienne vie païenne, si luxueuse et si prospère ; Saint-Lazare, voici la seconde existence d'Autun, la vie non de réparation, mais de consolation, qui remplaça cette prospérité détruite avec un acharnement cruel par tous les barbares du monde, depuis les paysans bagaudes jusqu'aux pirates normands. Un tel contraste non seulement plaît au regard, mais fait penser. Que ce temple de Janus est petit et paraît mesquin en regard de l'immense cathé-

drale, et qu'il semble bien nous dire par le peu d'espace qu'il recouvre combien peu de place tint le paganisme romain dans la vie populaire des Gaules ! Aujourd'hui l'Arroux le parque dans sa solitude rustique comme pour le séparer à jamais de la vie moderne avec laquelle il n'a plus aucun rapport ni prochain, ni éloigné. A ce superbe paysage architectural, ouvrage des hommes, la nature a prêté un cadre digne du tableau. Un cercle de hautes montagnes largement dessiné ferme l'horizon à une distance qu'on dirait mesurée avec exactitude pour faire naître le double sentiment de la proximité et de l'éloignement; plaines et montagnes forment ainsi un des plus majestueux amphithéâtres qu'on puisse voir. Cet horizon dut plaire beaucoup aux Romains, car il était fait pour leur rappeler quelques-uns des paysages de leur patrie, par exemple les montagnes de la Sabine vues de la villa Albani, ou plus exactement de la campagne où s'élève l'illustre petit mont sacré ; malheureusement la lumière est ici dure, sèche et froide, et ces montagnes farouches ne s'en laissent pas amoureusement pénétrer comme les collines romaines qui, visitées par les dieux, ont reçu de leur passage le privilège de la transparence, et dont la masse se présente comme une ouate vaporeuse imbibée de soleil.

Souvenirs de Bourgogne. Hachette et Cie, édit., 1886.



ARDOUIN-DUMAZET

Le Creusot.

Voici les puits Saint-Pierre et Saint-Paul d'où la houille à peine extraite est dirigée vers les fours, les hauts fourneaux et les forges; les brasiers automatiques où le charbon soumis à la combustion se présente à la gueule de 155 fours à coke, sous l'aspect de scories étincelantes poussées par des machines, arrosées par des lances à eau et désagrégées en morceaux noirs qui sont du coke. Près de là, des hauts fourneaux au-dessus desquels on verse sans cesse combustible, castine et minerai et d'où sort à la base, ardente fontaine, le ruisseau de fonte, plus étincelant encore que la lave des volcans.

Des machines soufflantes projettent l'air dans les formidables creusets où le métal se détache de sa gangue et produisent ce bruit indéfinissable qui plane sur la ville. Rien n'est perdu, la chaleur développée par les fours à coke et les hauts fourneaux est récupérée pour le chauffage des chaudières dans la plus grande partie des usines.

Les torrents de métal en fusion vomis par ces hauts fourneaux — que les grèves seules ont fait arrêter momentanément — pendant des périodes de huit à dix-huit années, vont se déverser dans une poche roulante à laquelle une locomotive s'attelle pour la conduire à l'aciérie.

Celle-ci, ou plutôt *les* aciéries sont la partie la plus émouvante du Creusot, par la majesté des engins, l'insoutenable éclat du métal, le grondement des machines soufflantes, le feu d'artifice des étincelles qui emplissent le hall gigantesque. Aucune autre partie de l'industrie moderne n'est aussi grandiose et émouvante que la production de l'acier par les procédés Bessemer et Siemens-Martin. Mais cela se voit ailleurs ; aussi les curieux attendent-ils toujours avec impatience l'arrivée devant le fameux marteau-pilon de cent tonnes, qui, dans leur esprit, incarne l'établissement tout entier, tant la renommée en a dit de merveilles. Il y a cependant, chez beaucoup, une sorte de déception. Certes, la machine est haute, large et puissante. On s'imaginait quelque chose de terrifiant, de surnaturel et l'énorme outil est d'une docilité et d'une souplesse inconcevables. Le métal incandescent est forgé par le pilon avec autant de facilité que le petit morceau de fer rouge sous le marteau du forgeron. Les épaisses plaques de blindage des cuirassés, les tourelles des forteresses sont préparées par le gigantesque marteau avec une inexprimable facilité.

Dans l'immense halle de la forge où les marteaux-pilons tombent en éveillant un grondement sourd, se suivent les machines énormes servant à ajuster et percer les plaques, fabriquer les éléments de canons : le spectacle est d'une grandeur sereine. Des ponts roulants courent d'une extrémité à l'autre, portent plaques et canons près des machines, les déposent, brûlants, dans les formidables cuves ou fosses pleines d'huile ou d'eau pour la trempe. Dans un autre atelier on fait uniquement les bandages de roues pour chemins de fer

et tramways ; les lingots, conduits par une locomotive, y parviennent directement des aciéries par un tunnel de 400 mètres.

Mais, de toutes ces halles la plus majestueuse est celle des forges à laminoir, formée de cinq travées parallèles larges de 100 mètres, longues de 360, qui, avec le hall de finissage des rails et les



Photo Boulanger.

Le Creusot. **— Les Hauts Fourneaux.**

annexes, ne couvre pas moins de 12 hectares. C'est une merveille d'élégance robuste que cet immense édifice industriel longtemps sans rival, qui a servi de modèle aux Américains pour leurs plus belles usines. 3.000 ouvriers animent les nefs majestueuses et bruyantes. Les uns sont chargés du *puddlage*, c'est-à-dire du brassage de la fonte dans des fours spéciaux, d'autres *shinglent* ce fer au pilon pour le débarrasser des scories. Laminé en barres et coupé en morceaux, le métal est mis en *paquets* qui, après avoir été chauffés à blanc, sont *laminés en profilés*.

Le tableau est merveilleux de ces fours à réverbère où le fer se

soude, où les ouvertures, rapidement démasquées, laissent apercevoir le métal éblouissant; des machines bruyantes, des trains de laminoir où les blocs de métal vont sur les cylindres, de rainure en rainure, pour devenir des serpents de feu ou des plaques incandescentes. Des gerbes d'étincelles bleuâtres jaillissent, donnant aux machines et aux groupes d'ouvriers un aspect presque infernal. Fers ronds, fers carrés, fers en T, rails courent sans cesse sur le sol dallé en fer. A droite les fours, au milieu les laminoirs, à gauche les machines-outils qui coupent, taillent, redressent. En haut. les ponts roulants, les chemins de fer aériens qui transportent d'un bout à l'autre, sans effort apparent, les plus lourdes pièces de forge. Bientôt une machine plus puissante, de la force de 12.000 chevaux, pouvant laminer des lingots de 60 tonnes, accroîtra encore la puissance de cet admirable atelier.

Jusqu'ici nous n'avons vu que fondre, forger et laminer le fer et l'acier. D'autres ateliers transforment ces métaux en machines. La construction joue de jour en jour un rôle plus considérable au Creusot. Les locomotives et les machines de paquebots et navires de guerre nécessitent un personnel considérable et des établissements importants; fonderies de fer et de cuivre, forges, chaudronneries occupent 1.000 ouvriers ; il en est autant pour l'ajustage et le montage.

Plus loin, sont les ateliers d'électricité dont le développement est incessant pour la production des dynamos, moteurs, transformateurs, etc. Actuellement les ateliers d'électricité ont une surface de 13.000 mètres

Bien plus considérable encore est ce qu'on pourrait appeler l'*arsenal* pour la production des canons. Jusqu'en 1888 cette fabrication avait lieu dans les ateliers de construction ; mais les commandes avaient pris un tel développement, que l'on dut construire une usine spéciale, pour l'usinage des canons gros et moyens, des affûts de côte et de siège, des tourelles, etc. Moins de dix ans plus tard, en 1897, il fallait l'agrandir pour le matériel de campagne et de siège. L'ensemble est superbe; les deux groupes de bâtiments sont, après la grande forge, la partie la plus remarquable du Creusot par la régularité des constructions et l'outillage. Complétés par les ateliers du Havre, ils rivalisent pour l'importance avec la fameuse usine

Krupp et ont contribué plus encore que les ateliers primitifs à faire connaître à l'étranger la grande industrie française.

Pour l'essai des pièces, un polygone a été établi entre les ateliers d'artillerie et la cité ouvrière de la Villedieu. Là sont également expérimentées les coupoles et tourelles cuirassées; les plaques de blindage y sont soumises aux épreuves de recette. Vingt canons de divers calibres, variant de 37 à 240 millimètres, sont employés à ces essais. Le polygone est merveilleusement outillé, comme les plus parfaits des établissements de l'État.

...La nuit, l'aspect est saisissant. Quand on monte sur le plateau par la rampe roide qui s'élève de la gare à la ville haute, on a sous les yeux un véritable enfer. Flammes rouges, livides ou bleues, fumées et vapeurs où se joue, blafarde, la lumière électrique, milliers de flammes des becs de gaz, jets fulgurants de la fonte coulant en ruisseaux de feu, bruit sourd et formidable des pilons, sifflets des locomotives courant sur les rails. Mille rumeurs terrifiantes et confuses, effets de lumière et d'ombre d'une inexprimable puissance. Au-dessus, la cité calme, endormie, sans un passant, contrastant par son silence avec cette agitation d'une impressionnante majesté.

Voyage en France. Berger-Levrault et Cie, édit., 1901.



W. MORTON-FULLERTON

La vallée de la Dheune.

L'aspect de ces vallées, de celle de la Dheune comme de celle de Mâcon à Cluny, est tout à fait méridional. Vous vous croiriez à Valence, lorsque, après vous être rapproché pendant quelques kilomètres de Santenay, vous vous arrêtez dans un petit jardin, près d'une source lithineuse, pour déjeuner en vue des crêtes dénudées et rocheuses des hautes falaises d'en face. Ces falaises ferment l'horizon de chaque côté de la vallée; tous leurs sommets sont autant de plates-formes qui surplombaient autrefois des précipices baignés par l'Océan ; la plaine est couverte de vignes qui produisent des vins célèbres. Nous étions sur une des parties les mieux conservées de

la route d'Agrippa ; assis dans ces vignobles, j'eus pendant quelques instants l'illusion d'être en Italie ou en Grèce. Pour compléter l'illusion, quelques saules lointains, au delà des vignes, prenaient l'aspect d'oliviers; les lézards zigzaguaient sur les rochers, et même les cigales, ou en tous les cas leurs sœurs bourguignonnes, chantaient dans l'air chaud.

J'étais venu ici pour monter au sommet du mont de Sène, ou montagne des Trois-Croix, point culminant de la contrée, site d'un temple de Mercure, que saint Martin, dans sa tournée d'iconomaque, a fait raser. C'est, par l'aspect, un Vaucluse bourguignon, un vaste amphithéâtre formant cul-de-sac, dont le sommet, véritable plate-forme naturelle d'une solennité grandiose, paraît attendre quelques monuments aux Hauts Dieux, surtout à cet Hermès qui vole par les sommets comme un oiseau de passage, établissant ses étapes de voyage aussi près du soleil que possible, ici ou dans son temple arverne du Puy-de-Dôme. C'est encore et surtout M. Bulliot qui a déblayé son logis de la vallée de la Dheune, et qui en a montré le chemin à ceux qui voudraient essayer pour la millième fois de résoudre le problème du sentiment du pittoresque chez les anciens.

Vous montez sans trop de peine à cette haute plate-forme. De là, la vue est superbe. Vers le sud-est, l'œil parcourt toute la plaine de la Saône, avec ses villages, depuis Chagny et Chalon jusque très loin vers le Jura. Vous voyez comment ce couloir de la vallée de la Dheune s'ouvre dans la plaine, et pourquoi il fut choisi par Rome pour sa grande route du haut Morvan et des vallées de la Loire et de la Seine. Juste en face devant vous, de l'autre côté de la vallée, s'étend, dénudée, une haute plate-forme de montagnes où vous pouvez suivre de l'œil l'ancienne ligne des fortifications du camp romain, qui gardait ce portail à la fois du Midi et du Nord. Au Nord et Nord-Est, encore deux montagnes en plates-formes s'élèvent, comme des piédestaux grandioses dépossédés de leurs statues. Tout ce paysage est d'un superbe caractère et tout entier il ressemble à une sorte de musée créé par des Titans pour l'installation à ciel ouvert de temples divins à présent détruits. L'ordonnance en est d'une beauté et d'une simplicité classiques.

Tout ce pays est un glorieux mausolée ; ces quatre plates-formes

de montagnes ont vu le passage de toutes les civilisations qui descendent de la préhistoire jusqu'à nous-mêmes. Ilots qui perçaient les flots des premières mers, ces hauteurs logeaient, aux jours de la fonte des glaciers, toutes les bêtes qui cherchaient un refuge contre les eaux surprenantes. Mon hôte, à Chagny, m'a dit que là-haut, dans les carrières, il avait trouvé des os ressemblant à des défenses d'éléphant, et bien que, occupé comme je l'étais par le temple de Mercure, je ne me sois pas donné le temps de visiter ces gisements, j'ai trouvé néanmoins en quelques minutes plus de fossiles que je n'en avais jamais ramassé ailleurs dans le même nombre d'heures. Dans un des petits lits du ruisseau creusé par les eaux des orages, les coquilles étaient si nombreuses qu'en cinq minutes j'en avais rempli mes poches, et j'eus la bonne fortune de trouver une hache en pierre et une pointe de flèche, qui me ramenaient vraiment jusqu'aux temps civilisés.

Trois croix s'élèvent à présent sur cette terre historique, au beau milieu de la Cella du temple, et ressemblent à des dagues plongées dans le corps de la divinité meurtrie et détrônée par saint Martin ; mais ici, fixées dans ce sol de fossiles et de gisements ossifères, elles n'apparaissent que comme des virgules, dans le long rythme des âges ; car le paysage est si grand et les croix sont si petites, que la vue s'étend quand même jusqu'aux siècles gallo-romains, quand le temple de Mercure se montrait ici comme un phare aux voyageurs venant du Midi.

Terres françaises. Librairie Armand Colin, édit.



A. DE LAMARTINE

Mâcon.

Sur les bords de la Saône, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève entre des villages et des prairies, au penchant d'un coteau à peine renflé au-dessus des plaines, la ville petite mais gracieuse de Mâcon. Deux clochers gothiques, décapités par la Révolution et minés par le temps, attirent l'œil et la pensée du

voyageur qui descend vers la Provence ou vers l'Italie, sur les bateaux à vapeur dont la rivière est tout le jour sillonnée. Au-dessous de ces ruines de la cathédrale antique s'étendent, sur une longueur d'une demi-lieue, de longues files de maisons blanches et des quais où l'on débarque et où l'on embarque les marchandises du midi de la France et les produits des vignobles mâconnais. Le haut



Photo Neurdein.

Mâcon. — Hôtel de l'Académie, ancien hôtel Sennecé.

de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, est abandonné au silence et au repos. On dirait d'une ville espagnole. L'herbe y croît l'été entre les pavés. Les hautes murailles des anciens couvents en assombrissent les rues étroites. Un collège, un hôpital, des églises, les unes restaurées, les autres délabrées et servant de magasins aux tonneliers du pays; une grande place plantée de tilleuls à ses deux extrémités où les enfants jouent, où les vieillards s'assoient au soleil dans les beaux jours ; de longs faubourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au sommet de la colline, à l'embouchure des grandes routes; quelques jolies maisons dont une face regarde la ville, tandis que l'autre est déjà plongée dans la cam-

pagne et dans la verdure ; et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes maisons presque toujours fermées, qui reçoivent, l'hiver, les anciennes familles de la province : voilà le coup d'œil de la haute ville. C'est le quartier de ce qu'on appelait autrefois la noblesse et le clergé ; c'est encore le quartier de la magistrature et de la propriété. Il en est de même partout : les populations descendent des hauteurs pour travailler, et remontent pour se reposer. Elles s'éloignent du bruit dès qu'elles ont le bien-être.

Les Confidences. Hachette et Cie, édit., 1874.



A. DE LAMARTINE

Milly.

En quittant le lit de la Saône, creusé au milieu de vertes prairies et sous les fertiles coteaux de Mâcon, et en se dirigeant vers la petite ville et vers les ruines de l'antique abbaye de Cluny, où mourut Abeilard, on suit une route montueuse, à travers les ondulations d'un sol qui commence à s'enfler à l'œil comme les premières vagues d'une mer montante. A droite et à gauche blanchissent des hameaux au milieu des vignes. Au-dessus de ces hameaux, des montagnes nues et sans culture étendent en pentes rapides et rocailleuses des pelouses grises, où l'on distingue comme des points blancs de rares troupeaux. Toutes ces montagnes sont couronnées de quelques masses de rochers qui sortent de terre, et dont les dents, usées par le temps et par les vents, présentent à l'œil les formes et les déchirures de vieux châteaux démantelés. En suivant la route qui circule autour de la base de ces collines, à environ deux heures de marche de la ville, on trouve, à gauche, un petit chemin, étroit, voilé de saules, qui descend dans les prés vers un ruisseau où l'on entend perpétuellement battre la roue d'un moulin.

Ce chemin serpente un moment sous les aunes, à côté du ruisseau, qui le prend aussi pour lit quand les eaux courantes sont un peu grossies par les pluies ; puis on traverse l'eau sur un petit pont, et l'on s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des

masures couvertes de tuiles rouges, qu'on voit groupées au-dessus de soi, sur un petit plateau. C'est notre village. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept ou huit maisons de paysans. Le chemin pierreux s'y glisse de porte en porte entre ces chaumières. Au bout de ce chemin, on arrive à une porte un peu plus haute et un peu plus large que les autres : c'est celle de la cour au fond de laquelle se cache la maison de mon père.



Photo Neurdein.

Lamartine, par Gérard.
(Musée de Versailles.)

La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village, ni de la grand'route. Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant, qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierre de taille. Mais les pierres, quoique de dimension colossale, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas,

que les orties, les pariétaires humides, y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de



Photo Boulanger.

Saint-Point. — Etang dans le parc du château de Lamartine.

blé ou de farine déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A droite est la cuisine, dont la porte toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour, car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A gauche, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à

nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, alors en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres, presque sans meubles, ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité !... J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet, et, bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps.

Les Confidences. Hachette et Cie, édit., 1874.



CUNISSET-CARNOT

Souvenirs de l'Auxois et du Morvan.

En ce temps-là, notre Auxois ne formait point, ainsi qu'à présent, une île d'émeraude sur la carte de la Bourgogne, car il ne s'était point encore donné tout entier à l'élevage comme aujourd'hui. Il cultivait presque exclusivement les céréales, et sauf le long des ruisseaux, dans le fond des vallées fraîches, il n'y avait presque point de prairies. Partout le blé, quand le sol était assez profond ; ailleurs,

l'orge, l'avoine jusque sur les pentes dénudées des coteaux abrupts, dans les éboulis de cailloux, sous les rochers où l'on apportait à pelletées quelques centimètres de terre, comme je l'ai vu faire encore récemment au Monténégro, où les femmes la ramassent à la main et transportent dans leur tablier ce qu'il en faut pour construire une



Photo Boulanger.

Paysans morvandiaux.

aire de quelques mètres carrés où la maigre avoine tentera la dent des moutons.

Mais ici l'or du blé coulait partout, il s'étendait en nappes immenses sur la plaine, sur le plateau, il ruisselait en cascades le long des brusques pentes et donnait au pays un caractère de beauté féconde et de richesse tangible. Avec l'août, il fallait couper cette merveilleuse toison, et ce n'était pas un travail d'enfant, je vous prie de le croire! On l'attaquait courageusement, d'ensemble, à la faucille seule, puisqu'il n'y avait pas encore d'autre outil. De l'aube au couchant, les reins se pliaient, les têtes s'inclinaient jusqu'à terre, une main saisissait une poignée d'épis que l'autre tranchait de la faucille au ras du sol, et c'était effrayant de penser que tout cet océan, que

l'œil ne pouvait embrasser tout entier, passait ainsi brin à brin dans la main du moissonneur !

Seuls, nous n'aurions vraiment pas pu en venir à bout; notre population n'était pas assez dense pour accomplir sans aide une œuvre aussi énorme. Les bras, c'était vrai alors chez nous, manquaient à l'agriculture. Il nous fallait un secours, et nous le demandions à nos voisins du Morvan, les « Morvandiaux », comme nous les appelons. Le Morvan était alors un pays rude, primitif, un coin d'Armor perdu sous les chênes, enfoui dans les fougères folles, d'où pointait à côté de rochers sanglants de granit ou d'oligoclase, l'arête aiguë des menhirs : pays de contes et de légendes, où la nuit venue couraient les « follots », dansaient les fées en rondes gracieuses au bord des fontaines, où les sorciers tenaient le sabbat infernal sous les arceaux des rouvres séculaires et lançaient les sorts désastreux sur leurs ennemis. Une population particulière l'habitait, ne se mêlant à nulle autre, et conservant son caractère spécial sur ce sol bien à elle, depuis peut-être les temps qui avaient précédé l'arrivée des Gaulois. Encore aujourd'hui qu'après bien des années, pourtant, le sifflet des locomotives a fait reculer fées et farfadets épouvantés, le Morvan garde un cachet spécial et comme habitants et comme aspect. Mais l'armée malfaisante des fougères a reculé, de larges trouées ont éclairci les chênes, et des prairies plantureuses étalent leur richesse à la place de l'ancienne stérilité. Les petits hommes de jadis, trapus, musclés, solides, sont toujours là avec leur tête ronde, leur front obstiné et l'azur tranquille de leurs yeux. Mais ils ont acquis maintenant les nouvelles méthodes, ils savent pratiquer l'élevage, source d'aisance et de bien-être : ils nous ont rattrapés !

Autrefois, — je parle de quarante ans, — à peine pouvaient-ils vivre sur leur pays; le froment n'y venait pas, ou si mal ! Leur principale culture était le blé noir ou sarrasin, qui faisait le fond de leur alimentation, sans complications culinaires certes, car on n'en tirait guère autre chose que des galettes. Comme sa récolte était beaucoup plus tardive que celle de nos blés, ils pouvaient donc nous fournir pour la nôtre les bras qui nous manquaient.

Dès que la moisson s'annonçait chez nous, on les voyait arriver de dix lieues et plus, hommes et femmes, les pieds nus dans leurs

sabots de hêtre à pointe recourbée en arrière, lointain souvenir de la poulaine du moyen âge. Sur une épaule un petit « baluchon » qui ne renfermait pas de toilette superflue, je vous assure; sur l'autre deux faucilles, une médiocre et une plus grande appelée « volant », habilement liées ensemble par une cordelette de paille qui en protégeait le tranchant. Avec les colonnes groupées par village, marchait le musicien, portant sur le dos sa cornemuse au pavillon artistement sculpté, orné parfois de fines ciselures de cuivre ou d'argent, héritage pieusement conservé du XII[e] ou du XIII[e] siècle peut-être. Les femmes trottaient derrière, joliettes pour la plupart, petites, mais vaillantes et d'une inlassable gaieté.

Une fois la troupe parvenue à notre chef-lieu de canton, elle se massait sur la grand'place, et la « louée » commençait. Un quart d'heure après, les ouvriers étaient embauchés, la place était déserte, l'armée des moissonneurs avait attaqué la plaine, les grands blés se couchaient sous les faucilles et les femmes rangeaient les javelles, en chantant. C'était un spectacle superbe de belle, de saine, de féconde activité! Et que pensez-vous que faisaient ces gens après une journée de douze heures, passée courbés en deux dans un des plus rudes efforts qu'un travailleur puisse accomplir? Leur frugal repas pris, ils revenaient sur la place, les femmes serraient leur ceinture de corde, le cornemusiste gonflait ses joues, et la danse commençait. C'étaient, sur de vieux airs délicieux de naïveté, des rondes anciennes, des bourrées, des pas relevés, surtout c'était la « morvandelle », danse nationale, où le rythme bien marqué des petits sabots frappant le sol en cadence entraînait les danseurs autant que la musique. Plaisirs simples de braves gens, franche et bonne gaieté reposante! A la chute définitive du jour, tout le monde allait se coucher sur la paille des granges, et à l'aube la charge recommençait contre les lourds carrés des blés!

La Vie à la Campagne (3[e] série). Pierre Roger, édit.



GABRIEL HANOTAUX

Arnay-le-Duc, le Saint-Gothard français.

La carte me l'avait appris : il existe en France, un point orographique d'où les eaux coulent dans trois directions différentes et opposées. De ce point, selon la pente qu'elles prennent, elles peuvent gagner, par la Loire, l'Océan Atlantique; par la Seine, la Manche; par la Saône et le Rhône, la Méditerranée ; c'est un petit Saint-Gothard, un Saint-Gothard français. Il est situé au cœur d'un triangle déterminé par Autun sur l'Arroux, affluent de la Loire, Beaune, dans la vallée de la Saône, et Semur, dans la vallée de la Seine. Le bourg le plus proche est Arnay-le-Duc. Je suis allé à Arnay-le-Duc.

C'est une bonne et vieille bourgade, accueillante et familière, à laquelle il ne manque rien de ce qui fait le charme d'une ancienne petite ville française. Maisons blanches, rues nettes, pavé retentissant quand dévale l'inévitable omnibus de l'inévitable Hôtel de la Poste, marmaille éparse, poules facilement effarouchées et facilement rassurées, paix profonde, silence général et géraniums fleuris sous les rideaux de mousseline blanche : voilà la ville.

Peut-elle vous faire un plus joli accueil que de vous dire, par l'inscription qu'on lit d'abord, sur une de ses antiques maisons : « Ici est né Bonaventure Des Periers » ? Oui, le gaulois auteur du *Cymbalum mundi*, le philosophe au nez pointu, le Bourguignon salé qui en savait si long et qui en dégoisait tant sur les hommes et sur les dieux, le valet de chambre de Marguerite de Navarre, ce petit Voltaire de l'avant-veille qui dut connaître Rabelais, est né dans ce coin inconnu de la vieille France. La maison où il vint au monde subsiste telle quelle, avec ses fenêtres en anse de panier que la ville elle-même n'a pas changé, probable, depuis que le mauvais sort du pauvre Bonaventure le fit partir pour courir le monde.

Le bourg est un peu loin de la gare où le petit chemin de fer arrive en peinant et en soufflant ; on dirait qu'il y a quelque gêne dans le contact encore hésitant de la vieille ville et de la station récente. On voisine, et voilà tout. De beaux arbres subsistent, reste des avenues

du vieux château, et suffisent, à eux seuls, pour justifier l'appellation seigneuriale, la *Duché*. Le château lui-même, bâti, dit-on, par les ducs de Bourgogne, retentit constamment, derrière ses murailles hautes, closes et discrètes, d'un grand bruit de fer : hélas! c'est maintenant une clouterie. Le bourg a groupé autour de l'antique église, refaite au XVIe siècle, ses vieilles maisons monacales, aux judas grillés, ses rues étroites, ses places triangulaires ou de guin-



Arnay. — La grand route de Paris au XVIIIe siècle.
(Bibliothèque nationale.)

gois, les longs murs blancs où grimpe, par-dessus la tuile, la verdure discrète des jardins, la ceinture du tour de ville où, le soir, se perdent les amoureux, et enfin, le long des chemins, le semis des maisons rustiques et pauvres qui vont, peu à peu, se dispersant en faubourgs, s'égrenant et se perdant dans la campagne solitaire. Le pays tout autour se sent encore du Morvan. La campagne est verte, coupée de haies, avec de grands arbres qui marquent l'échiquier serré de la propriété morcelée.....

Le lendemain je partis à la recherche de mon Saint-Gothard.

Enfin j'y suis : je viens de quitter les eaux qui vont vers la Loire et qui s'écoulent à Nantes. Voici, maintenant, celles qui vont vers la

Seine, les eaux qui passent à Paris. Au fond d'une cuve naturelle, dans la prairie humide et triste, une touffe d'herbes vertes, un tuyau de dix mètres et un petit réservoir de quatre mètres carrés : c'est la source de l'Armançon, qui recueille les eaux de tous les plateaux environnants et du cirque que je viens de franchir. Nous sommes bien dans une cuve, mais cette cuve a, elle-même, de tous côtés différents, son écoulement. Car c'est ici que le parti se dessine et que les eaux, qui paraissent mornes et stagnantes, commencent sourdement la séparation et le voyage qui mènera les unes à la Méditerranée, les autres à la Manche, les autres à l'Océan... Il est modeste, mon Saint-Gothard. A lever la jambe on le tient sous le pied.

. . . .

A quelques kilomètres d'Arnay, on rencontre de nouveau les grands réservoirs qui sont généralement situés sur le contour de la cuve : c'est l'étang de la Canche, qui se perd dans une ceinture de marécages couverte de nénuphars et qui forme une masse d'eau de plus de soixante hectares ; c'est l'étang de Rouheys et l'étang du Bois des Rupts ; de là les eaux s'écoulent dans toutes les directions, et les réservoirs eux-mêmes sont alimentés par les infiltrations des hauteurs environnantes. On monte peu à peu les gradins du cirque par Antigny-la-Ville, Champignolles, Jours-en-Vaux. On longe la forêt de Saussay et l'on débouche sur Cussy-la-Colonne.

Ici encore, la grande figure de Rome se dresse tout à coup. Sur le territoire du petit village ignoré, au creux d'un étroit vallon, dans un champ nommé Précheraine, auprès d'une source suintant imperceptiblement parmi les pierres, se dresse isolée, élégante et fine, parmi la nature rustique, une colonne du galbe le plus pur, couronné par un chapiteau corinthien.

Entourée d'une margelle de pierre, émergeant d'une frondaison robuste, elle est élevée sur un piédestal triangulaire ; un tambour octogonal la soutient. Là sont sculptées en relief les figures des grands dieux protecteurs de Rome et, en outre, un captif et une femme. Le fût s'élance au-dessus ; sa hauteur est de dix mètres environ. La partie inférieure est palmée, la partie supérieure est polie. Le chapiteau actuel a été refait d'après l'ancien lors d'une restauration sous Charles X. Parmi les feuilles d'acanthe, sont sculptés

les visages et les attributs des divinités de l'Olympe : Jupiter et l'aigle, Mercure et le caducée, Apollon et la lyre, Junon et le paon.

. . . .

En quittant Cussy, un dernier effort nous porte au gradin le plus élevé de l'immense ceinture dont nous venons de parcourir le diamètre. La région a pris tout à coup un aspect grave, austère, presque pénible. Le plateau qui sépare les deux versants, celui de l'Océan, à l'ouest de la Loire, et celui de la Méditerranée, à l'est, par le Rhône, n'est qu'un désert aride et nu. Ce sont les grands chaumes où l'herbe pousse à peine. De vastes étendues sans un arbre, sans une maison, sans un champ cultivé ; au loin, la silhouette d'un berger veillant sur son mince troupeau. Lentement, sous le soleil implacable et par la route rôtie et sèche, nous gagnons le sommet. Une auberge en ruine se nomme Bel-Air.

De là, tout à coup, un panorama magnifique s'ouvre devant nous, et c'est le spectacle de l'abondance, de la richesse, de la fécondité. La brusque rupture des falaises de Saint-Romain laisse la vue tomber à pic sur la vallée, et c'est la vallée de la Saône, au point où elle est, peut-être, le plus riche et le plus belle, — où elle est une des plus belles et des plus riches vallées du monde.

Autour, vers le nord, c'est Nuits, c'est Beaune ; à mes pieds, c'est Pommard, c'est Volnay, c'est Meursault ; en face, c'est Nolay et Chagny et Chalon-sur-Saône ; un peu au sud, à droite, c'est la région des mines, le Creusot et Monceau-les-Mines. Au-dessus de la vallée vêtue de brume ensoleillée, au-dessus des lignes populeuses que font les moissons, les herbages, les haies, les villages, les villes, les usines, au-dessus des coteaux vêtus du manteau des vignes, au-dessus encore, une ligne blanche, c'est le Jura, et au delà, bien au delà, une imperceptible ligne bleue, quelque chose d'indiqué à peine ou plutôt dessiné, ce sont les Alpes, les Alpes des Helvêtes battus là par César, et c'est leur chemin même que l'œil parcourt, d'ici, sans obstacle.

Quelle entrée superbe, quelle descente allègre et joyeuse à la Côte-d'Or, par la route qui dévale des grands chaumes et qui se précipite sur Nolay ! Le cheval trotte et fait sonner ses grelots, la voiture roule vers la bonne terre qui s'ouvre en bas. On dirait que le ciel veut se

mettre de la partie : une courte averse nous avait surpris après l'arrêt de Bel-Air; mais le soleil sort du nuage et un arc-en-ciel se déploie sur l'immense vallée. Elle resplendit dans le contraste de la lumière et de l'ombre, et l'on dirait un monde féerique, je ne sais quel coin des *Mille et une Nuits* dans lequel, par la route triomphale, nous allons pénétrer.

C'est, tout simplement, la bonne et savoureuse Bourgogne.

L'énergie française. Ernest Flammarion, édit.



ANDRÉ HALLAYS

Aspect actuel du château de Bussy-Rabutin.

Le corps de logis principal est un bâtiment à un seul étage, avec mansardes de pur style Louis XIV. C'est le comte de Bussy qui l'a édifié en 1649. Des colonnes et des pilastres décorent la façade. Les niches, ménagées dans les murailles, attendent des bustes et des statues qui ont disparu ou qui, peut-être, jamais ne sont venues. Deux ailes ferment la cour d'honneur : elles sont formées d'arcades surmontées d'un étage. Ce sont les restes d'un château bâti au temps de la Renaissance; des frises sculptées, fines et précieuses, courent au-dessus des arcades et des fenêtres. Quatre grosses tours flanquent les bâtiments aux quatre angles et leur conservent un aspect féodal. Cet ensemble serait incohérent, si les raccords entre les constructions diverses n'avaient été exécutés par des architectes habiles, et surtout si le temps n'avait, ici comme ailleurs, effacé les contrastes.

Un parc, magnifiquement dessiné, dresse ses tilleuls séculaires sur les revers de la colline. Comme la pente est rapide, de grands escaliers de pierre ont été bâtis sous la voûte des futaies : leurs antiques degrés verdis se disjoignent, mais le décor garde une solennelle majesté. On voit encore de place en place des bancs de repos, des vases de marbre et de grands rochers. Sur un vaste tapis vert qui se déploie en face de la cour d'honneur s'élève, bien délabrée, une ancienne copie de l'enlèvement de Proserpine par

Girardon : les visages ont disparu sous un masque de mousse. Qu'il est émouvant d'assister, dans un parc d'autrefois, à la revanche de la nature et à l'agonie des œuvres humaines !

De l'autre côté du château, sur une terrasse formant point de vue, Bussy fit tracer des parterres réguliers. La tradition veut que



Photo Boulanger.

Château de Bussy-Rabutin.

Le Nôtre fut l'auteur de ce jardin ; mais quel jardin français n'attribue-t-on pas à Le Nôtre? Le dessin de ces parterres est heureux. Les lignes du tableau que forme à cette place le vallon de Rabutin sont d'une parfaite élégance. Une Junon et une Cybèle ornent, ainsi qu'il convient, cette noble terrasse, au-dessous de laquelle les eaux tombent en cascades de bassin en bassin jusqu'à l'abreuvoir public du village.

En flânant. A travers la France. Perrin et Cie, édit., 1903.

CAMILLE FLAMMARION

La source de la Seine.

Du village de Saint-Seine, une bonne route carrossable nous conduit, en une heure, au sommet du plateau, vers cinq cents mètres d'altitude, à la lisière d'un bois, où la voiture nous attendra pendant la promenade de près de deux heures que nous allons entreprendre. Nous avons environ deux kilomètres à faire en pleins champs, le long d'un chemin creusé d'ornières, mais, heureusement, par un beau jour, car pendant les pluies le chemin tout embourbé de glaise glissante, devient impraticable. La dernière étape d'un demi-kilomètre se fait sous bois, en pente assez rapide, et nous arrivons au fond d'un joli petit vallon verdoyant et solitaire. Aucun murmure ni aucun cours d'eau ne révèle la source. Une plaque indicatrice montre l'entrée d'un enclos, où l'on aperçoit une grotte artificielle fermée par une grille dans laquelle se trouve une nymphe en pierre, à demi couchée, dont la main gauche s'appuyait, il y a quelques années encore, sur une urne d'où la source s'écoulait. La vasque d'un immense bassin entoure cette statue [1].

...Qu'est devenue l'eau ? Il me semble que, cette année, on devrait trouver là un véritable lac. En cherchant bien, on finit par découvrir, çà et là, de légers filets mouillant la prairie. Mais l'élément liquide n'y est certainement pas plus abondant que d'habitude. Nous sommes ici à l'altitude de quatre cent soixante et onze mètres et à l'origine même du bassin de la Seine. A une vingtaine de mètres de la source desséchée et abandonnée, un petit ruisselet de soixante centimètres de large est formé et serpente le long de la vallée en dessinant déjà les sinuosités si caractéristiques du fleuve parisien. La Seine peut être, en cet endroit primitif, traversée en une seule enjambée. Sa profondeur ne dépasse guère quatre ou cinq centimètres. Non loin de là, un petit bassin carré en pierre de taille fort ancienne nous montre une fontaine d'eau cristalline qui pourrait bien être la

1. Ce monument a été élevé en 1867 par la ville de Paris. Le dijonnais Jouffroy sculpta la statue.

véritable source de l'époque romaine. Son débit paraît être d'environ un litre par seconde. A mesure que l'on descend dans la vallée, le petit ruisseau grossit lentement et graduellement par l'apport de minuscules affluents...

En ce désert silencieux et solitaire, le contemplateur de la nature est péniblement surpris de l'abandon de ce site historique, auquel, d'ailleurs, comme nous l'avons dit, aucune route ne conduit. Quand



Photo Bauer.

Monument élevé à la source de la Seine.

on songe au rôle joué par la Seine dans l'avènement de Paris comme capitale du monde pendant tant de siècles et dans l'histoire de France tout entière, on s'étonne de se trouver ici plutôt dans un rêve de l'antiquité romaine que dans une réalité nationale française. Il y avait ici un temple gallo-romain, un sanctuaire, des salles de réunion, des péristyles, des statues, — parmi lesquelles celle de la déesse Sequana offre une magnifique allure, — un culte de Jupiter et de Junon, et tout un ensemble d'idoles et d'ornements indiquant une vénération longtemps continuée. Les ex-voto si nombreux, recueillis dans les fouilles, nous montrent une mentalité exactement analogue à celle des fidèles de nos églises catholiques, cherchant

dans la protection divine la réalisation de leurs vœux et de leurs espérances. De nombreuses monnaies romaines témoignent de la confiance des dévots de cette époque dans les divinités du paganisme, et, notamment, en la déesse Sequana. Un petit navire symbolique semble même faire remonter jusqu'à cette antiquité l'emblème héraldique de la ville de Paris.

N'est-il pas étrange que les riverains du Tibre aient accordé plus d'importance et plus d'attachement que les Français à la source de la Seine ?

Annales politiques et littéraires, 1910.



FERNAND LAME

Le plateau.

Nappe mélancolique et grande
Comme la nappe d'un désert,
Comme la nappe d'une lande,
Comme la nappe d'une mer.

Mer immobile, fauve et grise,
Où dans l'air sec et parfumé,
Dort ou se balance à la brise
Quelque îlot d'arbres, clairsemé ;

Désert, solitude pétrée,
Où rarement, par cinq ou six,
S'offrent à la vue altérée
Les faux palmiers d'une oasis ;

Lande sévère, nue et pâle,
Où l'on voit, au loin, du berger,
Sur fond d'azur, d'or ou d'opale
La silhouette s'allonger,

Tandis qu'autour de lui fourmille,
Sous la dent prompte des chiens-loups,

Sa laineuse et lente famille
Quêtant l'herbe entre les cailloux.

Toiles et bronzes. Éditions de la Revue des Poètes.
Librairie Jouve et Cie, édit., 1912.



ANDRÉ THEURIET

Un « rapport » dans le Châtillonnais[1].

A droite et à gauche, de hautes futaies aux arbres élancés encadraient de leurs profonds massifs circulaires la prairie où se tenait le *rapport*. Sur l'herbe rase piétinait et s'agitait une foule bariolée et bruyante. Des hommes buvaient, rangés sur les bancs d'un cabaret improvisé ; des femmes, aux bonnets d'étoffe violette bordés de dentelle noire, s'attroupaient autour d'une dizaine d'échoppes où l'on vendait des chapelets, des médailles et des *échaudés ;* des enfants s'accrochaient à leurs jupes et jetaient des regards de convoitise sur les étalages de pain d'épice. Plus loin, deux joueurs de violon, perchés sur une estrade, faisaient sauter, au son de leur orchestre criard, la jeunesse des villages voisins. Là étaient vraiment la vie et le beau de la fête. Les filles, parées de leur plus jolie robe et de leur fichu le plus pimpant, coiffées de bonnets de linge à rubans de couleur, dansaient avec des mouvements calmes, des airs sages et des yeux sournoisement baissés ; les garçons, le chapeau sur l'oreille, la blouse neuve négligemment ouverte laissant voir le gilet des dimanches, avaient le geste plus déluré, le port droit, la mine provocante. Après chaque figure, ils enlevaient leur danseuse à bras-le-corps, puis la reposaient à terre avec un cri joyeux. Il y avait quelque chose de sain dans ce rire plein et sonore... Parfois un couple se détachait de la danse et montait vers les bouquets de trembles où la source miraculeuse glissait en nappes claires sur des gradins naturels et finissait par se creuser un réservoir dans le tuffeau. La principale pro-

1. « Qu'est-ce que ce *rapport ?* » vient de demander l'un des personnages du roman. On lui a répondu : « Une fête patronale qui se célèbre en plein bois, près d'une source plus ou moins miraculeuse. On y vient de fort loin. »

priété de cette eau calcaire consistait à pétrifier lentement les racines et les mousses sur lesquelles elle coulait; mais de cette vertu la jeunesse campagnarde se souciait médiocrement, et la croyance populaire lui en attribuait une autre plus merveilleuse : celle de prédire aux filles si elles se marieraient promptement. La consultation de l'oracle se pratiquait de la façon suivante : on jetait une épingle dans le réservoir; si elle coulait à fond en ligne droite, les épousailles devaient se faire dans l'année; mais si elle déviait, entraînée par le courant, adieu la noce, et la jeune fille risquait fort de coiffer sainte Catherine.

Raymonde.

Eug. Fasquelle, édit.



MOTS D'ESPRIT, PROVERBES, DICTONS, BROCARDS VIEILLES HISTOIRES ET VIEUX SOBRIQUETS

MOTS D'ESPRIT

Une « équivoque » de Tabourot des Accords.

« *Natura diverso gaudet.* C'est une sentence qui signifie que Nature se délecte de variété: qui a faict cest équivoque biberonique *Nature a dit: verse au godet.* Godet, c'est-à-dire : verse au gobelet. »

Mon épitaphe virée en Bourguignon.

Ici gî si pecho ran;	*Ici gît si peu que rien;*
Ein drôle qui s'épeloo Breigne;	*Un drôle qui s'appelait Brehaigne;*
Natif de Dijon vé Tailan ;	*Natif de Dijon vers Talant;*
Qui n'a mazeu ni gai, ni greigne.	*Qui n'est maintenant ni gai ni grognon.*
Ai ne fu ni moaître ni clar,	*Il ne fut ni maître, ni clerc,*
Ni coronel, ni pot-ansaigne,	*Ni colonel, ni porte-enseigne,*
Ni caipitène, ni soudar,	*Ni capitaine, ni soldat,*
Non pas moime ai lai saint Ostie;	*Non pas même à la Sainte-Hostie* [1]
Ai ne mâgni fessou, ni fliâa,	*Il ne mania pioche ni fléau,*
Cri, aiquâre, gouiso, ni cognie;	*Cric, équerre, serpette ni cognée;*
Ai ne fu prête ni coréa,	*Il ne fut prêtre, ni corbeau,*
Juge, procureur, ni boréa,	*Juge, procureur, ni bourreau,*
Pécho ni prou duran sai vie.	*Peu ni prou durant sa vie.*

1. Hostie miraculeuse qu'on promenait en procession annuelle à Dijon.

Fit-i pas bé de n'être nun ?
Fai d'ein chiceló devenu çarre,
N'a-t-on pas bé gras dessô tarre
D'aivoi su tarre était quécun ?
Finis, cinis.

Fit-il pas bien de n'être rien ?
Fait d'une crotte de boue devenue cendre,
N'est-on pas bien gras dessous terre
D'avoir sur terre été quelqu'un ?

PIRON.



Photo Bogureau.

***Châtillon-sur-Seine*. Eglise Saint-Vorles.**

PROVERBES ET DICTONS[1]

Les proverbes ou dictons qui suivent ont été recueillis dans un coin de Bourgogne dont les formes patoises ont été scrupuleusement

1. Ces proverbes et ces dictons, dont la plupart sont inédits, ont été recueillis par un folkloriste bourguignon des plus distingués, M. Césaire Huot, qui a bien voulu nous les communiquer.

notées, avec l'orthographe qui serrait de plus près et le plus soigneusement la phonétique locale. Ces dictons, formulés le plus souvent en distiques, avec des assonnances plus ou moins réussies, décèlent la finesse d'observation des villageois bourguignons.

Ai raôhdoû de nèïh Teu li dèïh.	*A rôdeur de nuit* *Tout lui duit* (*convient*).
Anne au consoil Di teujo : voil !	*Ane au conseil* *Dit toujours : oui !*
Ainme teujo mèïh Côre au fo qu'au dreuguèïh.	*Aime toujours mieux* *Courir au four qu'au marchand de* [*drogues.*]
Anfan que r'sanne au pèïhre Fa piaisi ai lai mèïhre.	*Enfant qui ressemble au père* *Fait plaisir à la mère.*
Ai l'ékèëuhle anfan n'se piai Quan lé r'foui chante ez biai.	*A l'école enfant ne se plaît* *Quand les grillons chantent aux blés.*
Bon pièeuh Gran baibèeuh.	*Bon vin* *Grand babil.*
Beuton de vairèëuhle Lasse son mèeuhle.	*Bouton de variole* *Laisse son moule.*
Bâton vambai Peu s'èchaipai.	*Bâton balancé* *Peut s'échapper.*
Ç'â gran morvoille Quan baôhdai é cote airoille.	*C'est grand merveille* *Quand baudet a courte oreille.*
Ch' vaoh que n' tire pa N'euse pas sé tra.	*Cheval qui ne tire pas* *N'use pas ses traits.*
De chevaôhlèïh ai bas On n'fa pu gran câ.	*De cavalier en bas* *On ne fait plus grand cas.*
D'éin méchan tron É n'so bon rebieulon.	*D'un mauvais tronc* *Il ne sort bon rejeton.*
Dan lé gran déingnai L'argean fon dan lé piai.	*Dans les grands dîners* *L'argent fond dans les plats*
Gassèeuhte bé récossée Ainme ai l'vai l'née.	*Jeune fille bien attifée* *Aime à lever le nez.*

Seuvan gran palòu
N'a qu' méchan protchou.

Souvent grand parleur
N'est que mauvais prêcheur.

Goyèeuhte d'beutoilla
N' s'erondi pas.

Bourse de bouteillard
Ne s'arrondit pas.

Langue de gassèeuhte
Vai qu' man kioichèeuhte.

Langue de jeune fille
Va comme clochette.

On n'te jetéré pu de piâre
Quan tu s'ré an târe.

On ne te jettera plus de pierre
Quand tu seras en terre.

Po côre ai taôhle
Pairessou dévaôhle.

Pour courir à table
Paresseux se hâte.

Igneuçan que s'mairie
N' songe qu'ai lai dreugie.

Innocent qui se marie
Ne songe qu'à la dragée.

Quan l' véin a bon
È fa treusi lé chanson.

Quand le vin est bon
Il fait lever les chansons.

BROCARDS

En France sont li orgueillous,
En Bregorgne les traitous ;
Et avec li Eriges i sont
Mès point de consciance ils n'ont :
Ne lo chaut de todre ou d'ambler.
(Le clerc de Troyes).

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon [1].

Chaume sur le roché
Lai moitié fô, l'autre enraigé.

Chaume [2] sur les rochers
La moitié fou, l'autre enragé.

Les cochons de Dijon
Dos de velours, ventre de son. (xve s.)

Gens de Lamargelle
Têtes sans cervelle.

1. L'origine de ces quatre vers est encore inconnue, malgré les nombreuses hypothèses faites à leur sujet.

2. Arrondissement de Châtillon-sur-Seine.

Mirebià, Mirebià
Peute velle et bia chaitià.

Mirebeau, Mirebeau
Laide ville et beau château.

Dieu nous garde du feu, de l'eau
Et du baron de Vitteau [1].

Astrologue de Vitteau
Quand il pleut, il dit : c'est d' l'eau !

Montagn' sans bosson,
Rivar' sans posson,
Homm' juf et gorman,
Gouaillou medisan,
Justic' san rason,
Ville san renom,
Velay le Nuiton [2].

Montagne sans buisson,
Rivière sans poisson,
Homme juif et gourmand,
Gouailleur et médisant.
Justice sans raison
Ville sans renom
Voilà le Nuiton [2].

En Auxois on n'aime guère les Morvandiaux. On dit :

Il ne vient du Morvan
Ni bon vent, ni bonnes gens.

« Voyez-les, écrit Clément Janin, avec leur veston de droguet, leur chapeau à larges bords, leurs hautes guêtres, aiguillonnant les bœufs qui traînent le chariot primitif des montagnes noires ? Rusés, vantards, batailleurs, menteurs, ils étaient jadis détestés des populations de la plaine... Un voyageur rencontre deux habitants de Saint-Germain (Saint-Germain-de-Modéon, en Morvan) ; la conversation s'engage : — Quel est votre métier, demande-t-il à l'un d'eux. — C'est moi qui fait les menteries. — Et vous ? — Je les débite. »

VIEILLES HISTOIRES ET VIEUX SOBRIQUETS

Les habitants de Beurizot jouissent du sobriquet de *crolou de crâ* parce que, raconte-t-on, ils s'en vont, la nuit, en grand secret, secouer — *crôler* — les arbres afin de faire tomber dans de larges sacs qu'ils tiennent ouverts, les corbeaux — les *crâ* — endormis sur les branches.

1. Souvenir de la Ligue. Le baron de Vitteaux se signala à cette époque pour ses pillages et ses excès de toute sortes commis dans les campagnes bourguignonnes.

2. Nuits-Saint-Georges, arrondissement de Beaune.

On dit *lé beurbi* d'Avot parce que, d'après Clément-Janin, « quand leurs brebis étaient mouillées, les Avotins les faisaient sécher dans un four! » Mais on dit aussi *lé grigne dan d'Aivô*, parce qu'un beau dimanche, ayant à se venger des moqueries de quelques-unes de ses paroissiennes, le curé les aspergea avec de l'eau bouillante et que les femmes « *tôte brelée, grignain lé dan come dé beurbi échaudée.* »

« On raconte qu'un paysan de Chaignay voulant envoyer son habillé de soie *ad patres*, en prévint le *saigneur* du village. Suivant la coutume, on se lève avant l'aube, on *tue le ver*, puis on va procéder à l'opération. Quatre hommes se jettent sur la pauvre bête endormie, lui saisissent les membres, et le saigneur fait sa besogne. Mais le cochon ne crie pas. Tout à coup :

— Compare, dit l'un, ton couchon, el a don farré?

— Ha! s'écrie le maître du logis, ç'à l'ai leurôtte que j'on saingnée!

Ayant trop tué le ver, ils s'étaient trompés de porte et avaient mis l'ânesse à mort. » (Clément-Janin.)

Depuis on appelle *ânes* les habitants de Chaignay, et l'on conte toujours l'aventure.

On dit, en manière de proverbe, quand on déguste un mauvais vin: *C'est du Corgengoux.*

Un jour, on se préparait à pendre un vaurien, lequel était aussi un ivrogne. Le bailli s'approche et lui dit que s'il boit une pinte de vin de Corgengoux, on ne le pendra pas. Et le pochard de dire qu'il aime mieux être pendu : « Y ne seu pa condamné ai lai question ! »

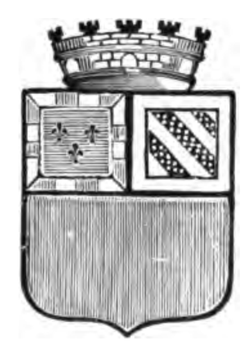
« Un soir, compère le loup descendait ventre à terre le *Révolô* à Thil-Châtel. Un escargot l'interpelle : — Où cours-tu si vite? — A Dijon. Et toi? — J'y vais aussi, dit l'escargot.

Alors le loup, d'un ton railleur: — Les aignâ airon dé cone queman dé belin quan t'y serai ! — Tu crois? fait l'escargot; j'y serai avant toi.

On parie un déjeuner, puis l'escargot : — Je te donne encore cinq pas : ensuite tu galoperas.

Pendant que le loup fait ses cinq pas, l'escargot lui grimpe après la queue. Le signal est donné ; le loup part. Il arrive à Dijon et trouve la porte Saint-Nicolas fermée. Pendant qu'il heurte, l'escargot descend, passe sous la porte, grimpe en toute hâte, et lui dit de dessus la muraille : — Ha, te velai ? N'y ai belle lurette qui t'aitan po dignai ! »

Clément-Janin.



Armes de Dijon.
(Cliché Darantière.)



Photo Darnault.

Saint-Léger-sous-Beuvray.

BIBLIOGRAPHIE

RECUEILS OU OUVRAGES GÉNÉRAUX

Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

La Revue de Bourgogne. Dijon, Darantière, in-4 (depuis 1911).

La Bourgogne, revue provinciale, publiée par Albert Albrier. Dijon, Rabutôt, 1868-1871, 3 vol. in-8

Annales de l'Académie de Mâcon.

DOM PLANCHER. — *Histoire de Bourgogne.* Dijon, 1739-1781, 4 vol. in-f°.

COURTÉPÉE et BÉGUILLET. — *Description générale et particulière du duché de Bourgogne.* Dijon, Lagier, 1847-1848, 4 vol. in-8°.

A. KLEINCLAUSZ. — *Histoire de Bourgogne.* Paris, Hachette, 1909, in-8.

EMILE MONTÉGUT. — *Souvenirs de Bourgogne.* Paris, Hachette, 1886, in-12.

ARDOUIN-DUMAZET. — *Voyage en France*, 24e et 25e séries. Paris, Berger-Levrault, 1901.

ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant. A travers la France.* (Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence). Paris, Perrin, 1903, in-12.

MORTON-FULLERTON. — *Terres françaises.* Paris, A. Colin.

Auxonne, 14, 172, 176.
Avallon, **18**, **19**, 21, 22, 23, 175.
Avallonnais, 21, 26.
Avot, 232.

Bar-sur-Seine, **42**.
Beaujolais, 115.
Beaune, 11, 12, 41, 77, 91, 92, 107, 152, **153**, 173, 176, 184, 194, **195**, **196**, **197**, **199**, 218, 221.
Beauregard, 187.
Belgique, 45.
Bellefond, 77.
Besançon, 187.
Beurizot, 232.
Beuvray (mont), 26, 27, 113, **235**.
Bèze, 91.
Bibracte, 26, 34, 113, 115.
Blaisy, 3, 11, 17.
Blanzy, 28.
Bourbilly, 88, **148**.
Bourbince, 28, 113.
Bourg-en-Bresse, 101.
Bourg-le-Comte, **245**.
Bourgogne (canal de), 16, 32, 97.
Brancion, 89.
Brazey-en-Plaine, 26.
Bresse, 30, 31, 105, 115.
Bretonne (La), 171.
Brionnais, 30.
Brochon, 73.
Broindon, 189.
Bruxelles, 69.
Bugey, 114.
Bussy-le-Grand, 64.
Bussy-Rabutin, 8, **88**, 222, **223**.

Canche, 10, **24**, 220.
Centre (canal du), 29, 32, 97.
Chablis, 91, 92.
Chagny, 64, 101, 102, 107, 208, 209, 221.
Chaignay, 232.
Chaintré, 92.
Chaleur (La), 82.
Chalon-sur-Saône, **31**, 32, 99, 108, 113, 174, 208, 221.
Chalonnais, 32, 107.
Chambertin, 11, 90, 91, 192.
Chambœuf, **13**.
Chambolle, 91, 192.
Champagne, 3, 194.
Champignoles, 220.
Champmol, 49, **50**, 51, **137**, 141.
Chaume, 231.
Charlieu, 30.
Charollais, 30, 45, 115.
Charollais (monts du), 28.
Charolles, 101.
Chastellux, 8.
Châtillon-sur-Seine, 16, 17, 18, 20, 61, 64, 132, **229**.
Châtillonnais, 15, 17, 19, 20, 76, 227.
Chenôve, 91, 93.
Citeaux, 39, 89, 90, 92, **99**, 100, **123**, 137, 156, 184, 189.
Clairvaux, 39, 100.
Clamecy, 42, 176.
Clos-du-Roi, 92.
Clos-Vougeot, 92, 93, 192, **193**.
Cluny, 32, **38**, **39**, 68, 89, 99, 120, **121**, 122, 129, 207, 211.
Corcelles, 189.
Corgengoux, 233.
Corton, 92, 192.
Côte, 3, 11, 15, 73, 90, 92, 187, 189, 190, 192, 221.
Côte-d'Or (département de la), 12, 61, 74, 96, 177.
Couches-les-Mines, **26**.
Coulmiers-le-Sec, 16.
Courtangis (ferme de), 20.
Cousin, 21, 22, **87**, 88.
Cousin-le-Pont, 22.
Creusot (Le), 29, 96, 202, 204, **205**, 206, 221.
Cure, **20**, 22, 23, 25, **86**, 88.
Cussy-la-Colonne, 220, 221.

Decize, 113.
Dheune, 14, 28, 88, 113, 207, 208.
Digoin, 29.
Dijon, **1**, 14, 16, 34, **37**, 39, 42, 43, 45, 49, **50**, **51**, 54, **56**, 59, **60**, **61**, 62, 63, **65**, 66, 67, **68**, 69, **71**, **72**, 73, **77**, 78, 79, 82, 83, 90, 91, 96, 98, 99, 101, 102, 108, **109**, 110, **111**, 120, 134, **135**, **137**, 138, 139, 141, 144, 145, 150, 154, **155**, 156, 157, **159**, 160, 163, 164, **165**, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 181, **183**, 184, 185, 186, **189**, 191, 228, 231, 233.
Dôle, 174.
Dombes, 105, 114, 115.
Doubs, 83, 176.

Doubs (département du), 177.
Drée, 11.

Epernay, 188.
Epinac, 28, 96.
Epoisse, 83.
Espagne, 54, 58, 186.
Etang (Notre-Dame d'), 84.

Fixin-les-Dijon, **70**, 71, 91.
Flavigny, 10, 38, **54, 88**, 89.
Fleurigny, 66.
Fontaine-Française, 56, 187.
Fontaine-les-Dijon, 39, 84, **126**.
Fontaines-les-Sèches, 16.
Fontenay, 17, 18, 88.
Forez, 113, 115.
Fourvières, 114.
Franche-Comté, 3, 45, 55, 57, 173.
Froidvent, 96.

Gemeaux, 14.
Gevrey, 90.
Grancey-le-Château, 17.
Granson, 48.
Gray, 14, 67.
Grenoble, 185.
Grosne, 14, 88.

Haute-Marne (département de la), 61.
Hauteville, 186.
Hollande, 45.

Jarez, 114.
Joigny, **176**, 177, 200.
Jours-en-Vaux, 220.
Jura, 30, 105, 114.
Jura (département du), 177.

Laignes, 19.
Lamargelle, 231.
Langres, 16, 34, 101, 187.
Langres (plateau de), 5.
Laumes (Les), 9.
Lausanne, 43.
Loire, 10, 32, **104**, 113, 176, 208, 218, 221.
Longchamp, 96.
Longpendu, 29.
Lorraine, 45.
Louhans, 30.
Luxembourg, 45.
Lyon, 30, 97, 106, 174, 185, 187, 209.
Lyonnais, 3, 33.

Mâcon, **33**, 91, 99, 101, 113, 207, 209, **210**, 211.
Mâconnais, 32, 92.
Mâlain, 16, **102**.
Manche, 45.
Marne (canal de la), 32.
Mercurey, 92.
Meursault, 11, 221.
Milly, 211.
Mirebeau, 77, 187, 231.
Molesmes, 18.
Montagne (la), 3, 17, 20, 92, 101.
Montaigu, 89.
Montbard, 20, 75, 89, 96, 168, **169**, 171, 200.
Montceau-les-Mines. 28, 29, 96, 221.
Montchanin, 28, 29.
Montculot, 89, 90.
Montrachet, 92, 192.
Montréal, **23**, 25, 79.
Morat, 48.
Morvan, 3, **4**, 5, 8, 21, 73, 76, 112, 113, 115, 208, 214, 216, 219, 231, 232.
Motte-Giron (La), 186.
Moulins, 113.
Musigny, 91.

Nancy, 48.
Nantes, 219.
Nevers, 45, 113, 176.
Nièvre, 113.
Nièvre (département de la), 61, 74.
Nivernais, 3, 115.
Nolay, 101, 221.
Nord (département du), 45.
Nord (mer du), 45.
Nuits-Saint-Georges, 11, 12, 64, 91, 107, 221, 231.

Ouche, 11, 14, 15, 16, 84, 113, 120, 163.
Ource, 17.

Pâques (glacière de), 17.
Paray-le-Monial, **27**, 30, 41, **66**.
Perrière (La), 91.
Picardie, 45.
Pierre-Perthuis, **86**, **244**.
Plombières-les-Dijon, 17.
Poligny, 176.
Pommard, 77, 92, 192, 221.
Pontailler-sur-Saône, 14.
Pontaubert, 22.

Pontigny, 88.
Port-sur-Saône, 105.
Précheraine (champ de), 220.
Pouilly-en-Auxois, 6, 52.
Pouilly-sur-Saône, 96.

Ravières, 17.
Rème (mont de), 101.
Rethel, 45.
Rhône, 10, 218, 221.
Riceys (Les), 91.
Richebourg, 92, 192.
Roanne, 114.
Romanèche, 92.
Romanée-Conti, 92.
Roche-Pot (La), **65**, 89.
Rome-Château, 101.
Rouvres, 136.
Rully, 92.

Sacy, 171.
Saint-Apollinaire, 137, 187.
Saint-Berain-sur-Dheune, 28.
Saint-Germain-de-Modéon, 232.
Saint-Jacques-de-Trimolois, 137.
Saint-Jean-de-Losne, 14, 57.
Saint-Léger-sous-Beuvray, **235**.
Saint-Père-sous-Vézelay, 24, 42, 79, **103**.
Saint-Philibert, 188.
Saint-Point, **89**, **213**.
Saint-Seine-l'Abbaye, **15**, 17, 18, 83.
Saint-Thibault, 6, **7**.
Sainte-Colombe-sur-Seine, 96.
Santenay, 207.
Saône, 13, 14, 15, 16, 32, **33**, 36, 55, 72, 83, 86, 97, 99, 101, 103, 105, 113, 114, 115, 172, 189, 208, 209, 211.
Saône-et-Loire (département de), 30, 31, 61, 74, 96.
Saône (val de), 3, 13.
Saulieu, 38, **40**, **149**.
Saulons (Les), 189.
Saussay (forêt de), 220.
Savouges, 189.
Seine, 10, 15, 16, 17, 20, 25, 100, 113, 208, 218, 224, **225**.
Sémezanges, 77.
Semur-en-Auxois, **6**, **8**, 21, **42**, **43**, **44**, 52, **53**, 56, **58**, 101, 156, 218, **241**.
Semur-en-Brionnais, 30.
Serein, 11.
Seurre, 14, 64, 157.
Sologne, 115.
Solutré, 34, **35**, 92.
Somme, 45.
Soucy (creux de), 17.
Souvigny, 52.
Suze, 10.
Suzon, 16, 120, 158.

Talant, 49, 137, 228.
Talmay, 63.
Tanay, 15.
Tanlay, **67**.
Tarare, 114.
Tarsul, 96.
Thil-Châtel, 233.
Thionville, 45.
Tille, 14, 15, 163.
Tonnerre, 52, 91, 200.
Tournus, 3, 31, **41**.
Troyes, 187.

Val-des-Choux, 18.
Val d'Or, 92.
Valence, 207.
Varennes-l'Arconce, 30.
Varois, 187.
Velars, 84.
Venarey-les-Laumes, 10.
Vernot, 17.
Vertillum (Vertault), 18.
Vézelay, **21**, **22**, 23, 24, 40, 41, 88, 103, 127, **128**, 129, 130, **131**, 200.
Vingeanne, 14.
Vitteau, 231.
Volnay, 77, 92, 192, 221.
Vouges (poudrerie de), 14.
Vouge, 192.
Vougeot, 11.

Yonne, 22, 25, 72, **98**, 113, **237**.
Yonne (département de l') 21, 61, 74.

Zuydersée, 45.



Photo Neurdein.

Semur.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Dijon. — Vue générale prise de l'église Saint-Michel 1
Ferme en Morvan. 4
Château de Chastellux. 5
Semur. — Vue générale 6
Saint-Thibault, — Portail ouest de l'église 7
Semur et l'Armançon 8
Vercingétorix, par Millet, au sommet du Mont-Auxois 9
Alise-Sainte-Reine. — Vue générale. 10
Maison de vignerons 11
La Combe de Chambœuf. 13
Saint-Seine-l'Abbaye 15
Abbaye de Fontenay. — Ensemble du Cloître. — L'église, le dortoir. . . . 17
Avallon. — Maison place Saint-Lazare (d'après l'eau-forte de P.-A. Bouroux). 18
Avallon. — Portail de l'église Saint-Lazare 19
La vallée de la Cure, près d'Arcy-sur-Cure 20
Vézelay. — La Madeleine 21
Les Noyers de Vézelay, par Gaillon (Musée de Dijon). 22
Montréal. — Port d'En-Bas 23
La Vallée de la Canche aux environs d'Autun 24

Autun. — La porte d'Arroux 25
Château de Couches-les-Mines 26
Paray-le-Monial. — La Basilique 27
Fermière bressane 28
Pêcheurs charollais, par Jean Laronze (Musée de Dijon) 29
Chalon-sur-Saône. — Perspective du pont Saint-Laurent et la rue du Pont. 31
Mâcon (La Saône) 33
La Roche de Solutré 35
Sceaux de Dijon (Extrait de « Dijon et la Côte d'Or en 1911 ») 37
Cluny. — Ancien Palais des Papes 38
Cluny. — Maison romane 39
Saulieu. — Chapiteau de l'église Saint-Andoche (*La fuite en Égypte*) 40
Saulieu. — Chapiteau de l'église Saint-Andoche (*La Tentation au désert*) . . 40
Tournus. — Église Saint-Philibert 41
Le Christ piteux à Notre-Dame de Semur (D'après l'eau-forte de P.-A. Bouroux) 42
Semur. — Tympan de l'église Notre-Dame 43
Semur. — Porte Guillier 44
Philippe le Bon, duc de Bourgogne (D'après une gravure de Louis) 46
Cour de l'Hôtel Chambellan à Dijon (Extrait de Taylor : Dijon, ses monuments) 47
Claus Sluter, par Henry Bouchard 49
Champmol-les-Dijon. — Le Puits des prophètes 50
Pleurants des tombeaux de Dijon 51
Tombeau de Philippe Pot (Musée du Louvre) 52
Semur. — Eglise Notre-Dame. Mise au Tombeau 53
Vierge bourguignonne (église de Flavigny) 54
Vierge de la rue Porte-aux-lions (Musée du Louvre) 55
Le Siège de Dijon par les Suisses. — Tapisserie du musée de Dijon (Fragment d'après Jubinal) 56
Monument funéraire du président Jeannin et de sa femme (Cathédrale d'Autun) 57
Semur en 1611 (Dessin de Joachim Duviert. Bibliothèque Nationale) 58
Lazare Carnot, par Turcan (Musée de Dijon) 60
Monge, par F. Rude (Musée de Dijon) 61
Bar-sur-Seine au xvii[e] siècle (D'après une lithographie de Ch. Fichot) . . . 62
Lacordaire, par Chasseriau (Musée du Louvre) 63
Château de La Roche-Pot 65
Paray-le-Monial. — Hôtel de Ville 66
Château de Tanlay 67
Hôtel des Chisserets (Aquarelle de Auguste Drouot) 68
François Rude, par Frémiet (Musée de Dijon) 69
Le Réveil de Napoléon, par F. Rude (Bronze dans le parc de Fixin-les-Dijon). 70
Ziem, par Dumaresq (Musée de Dijon) 71
Le vieux Dijonnais à Notre-Dame de Dijon 72
Dijon. — La fontaine Piron 77
La fête de saint Ladre à Autun au xviii[e] siècle par Lallemand (Bibliothèque Nationale) 81
Autun. — Fête du 1[er] septembre sur la Grand'place 82
Vieille de la Montagne 83
Ancien costume bressan 84
La bonne prise, par Déchenaud (Campagnards bourguignons) 85

La Cure à Pierre-Perthuis 86
La Vallée du Cousin 87
Flavigny. — La porte du Val 88
Saint-Point. — Maison de Lamartine. 89
Le Pressoir. 94
Fabrication des margottins 97
Flottage des bois sur l'Yonne. 98
Vue cavalière de l'Abbaye de Citeaux vers 1720 (Dessin de Dom Etienne Prinstet) 99
Cluny. — La Tour Fabri. 100
Le paysage de Mâlain. 102
Saint-Père-sous-Vézelay. — Vue générale prise de Vézelay 103
La Loire en Charollais 104
Paysage bourguignon 106
L'entrée occidentale de Dijon à la fin du xviii[e] siècle (D'après une gouache de P.-J. Antoine) 109
Dijon. — Le Jacquemart de Notre-Dame 110
Dijon. — La salle des gardes du musée avec les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière 111
Alésia. — La contrevallation de César (restitution). Extrait de « Pro Alésia ». 117
Vue de Cluny au xviii[e] siècle (D'après une gravure de Lallemand). 121
Citeaux. — Cloître de l'Abbaye 123
Moine de Cluny. 124
Fontaine-lès-Dijon. Village natal de saint Bernard au xvii[e] siècle. (D'après une gravure d'Israël Silvestre). 126
Vézelay. — Vue générale 128
Vézelay. — Intérieur de l'abbatiale. 131
Entrée du château de Dijon au xix[e] siècle, par Jeanniot (Musée de Dijon). . 135
La Chartreuse de Champmol (D'après une ancienne estampe). 137
Auxerre au xviii[e] siècle (D'après une gravure de Lallemand) 142
Auxerre. — La Cathédrale 143
Bossuet par H. Rigaud (Musée du Louvre) 145
Château de Bourbilly (État actuel) 148
Saulieu. — Vue de la place Saint-Andoche au xviii[e] siècle, par Lallemand (Bibliothèque Nationale). 149
La porte neuve de Beaune au xviii[e] siècle, par Lallemand (Bibliothèque Nationale) 153
Dijon. — La tour de Bar. 155
Rameau, portrait attribué à Chardin (Musée de Dijon) 159
Dijon. — La salle des Actes de l'Université 165
Buffon, par Houdon (Musée du Louvre). 167
Le parc du Château de Buffon 169
Auxerre. — La Cathédrale et Saint-Germain 174
Auxerre. — La porte de l'horloge. 175
Joigny. 176
Hébé à l'Aigle, par Rude (Musée de Dijon) 178
Dijon. — Le palais des Etats 183
Le piocheur bourguignon, par Henry Bouchard (Musée de Dijon) 189
Château du Clos-Vougeot. 193
Beaune. — L'Hôtel-Dieu. 195
Hôtel-Dieu de Beaune. Partie centrale du retable de Roger van der Weyden 196
Beaune. — Salle des malades à l'Hôtel-Dieu 197

Les cuisines de l'Hôpital de Beaune, la distribution par Joseph Bail 199
Autun. — Les ruines du Temple de Janus 201
Autun. — La cathédrale Saint-Lazare 202
Le Creusot. — Les hauts fourneaux 205
Mâcon. — Hôtel de l'Académie, ancien hôtel Senneeé 210
Lamartine, par Gérard (Musée de Versailles) 212
Saint-Point. — Etang dans le parc du château de Lamartine 213
Paysans morvandiaux 215
Arnay. La grand route de Paris au XVIIIe siècle, par Lallemand (Bibliothèque Nationale) 219
Château de Bussy-Rabutin 223
Monument élevé à la source de la Seine 225
Châtillon-sur-Seine. Eglise Saint-Vorles 229
Armes de Dijon 234
Saint-Léger-sous-Beuvray 235
Armes de la province de Bourgogne 236
L'Yonne à Saint-Julien-du-Sault 237
Semur 241
Environs d'Avallon. Pierre-Perthuis 244
Une ferme à Bourg-le-Comte (Charollais) 245
Clef de voûte du XVIe siècle (Musée de Dijon) 248



Photo Duvergier.

Environs d'Avallon. Pierre-Perthuis.



Photo Barrier.

Une ferme à Bourg-le-Comte (Charollais).

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE DE MM. J. CALMETTE ET H. DROUOT

Introduction 1

I. LES PAYS BOURGUIGNONS 3

Le Morvan 3
L'Auxois 5
Le pays d'Arnay 10
La Côte 11
Le Val de Saône 13
Dijon et le Dijonnais 14
La Montagne 16
L'Avallonnais 21
L'Autunois et le Charollais 26
La Bresse et la Mâconnais 30

II. L'HISTOIRE ET L'ART 34

La Bourgogne avant les Bourguignons 34
Les temps barbares 35

Le duché capétien 37
L'art roman et l'art gothique 39
Le duché valois 44
L'école artistique du xve siècle 48
La Bourgogne sous l'ancien régime 54
La Bourgogne depuis la Révolution 60
L'art bourguignon moderne 64

III LE MILIEU ET LA VIE 72

Le type 72
L'immigration 73
Démographie 74
Le caractère 74
Les sobriquets 76
La littérature 78
Patois et accent 80
Vieilles fêtes 81
La table 82
Coutumes et croyances 83
Costume et habitation 84
La vie rurale 86
Paysages et sites 86
Le vin de Bourgogne 90
Idées générales sur l'industrie et le commerce 96

ANTHOLOGIE

MICHELET. — La vraie Bourgogne (*Histoire de France*) 99
VIDAL DE LA BLACHE. — Géographie de la Bourgogne (*Histoire de France* d'Ernest Lavisse) 101
H. TAINE. — Aspects de Bourgogne (*Carnets de voyage*) 105
VICTOR HUGO. — A travers la Bourgogne (1839) (*France et Belgique*) 107
CAMILLE JULLIAN. — Les Eduens (*Histoire de la Gaule*) 112
JULES CÉSAR. — Alésia (*De bello Gallico*) 115
GRÉGOIRE DE TOURS. — Dijon au vi^e siècle (*Historiæ*) 120
IMBART DE LA TOUR. — L'ordre de Cluny (*Discours du Millénaire*) 120
SAINT-BERNARD. — Apostrophe contre les Clunisiens (*Liber ad milites Templi*) 122
BOSSUET. — Panégyrique de saint Bernard (*Sermons*) 125
AUGUSTIN THIERRY. — La commune à Vézelay (*Lettres sur l'Histoire de France*) 127
GUILLAUME LE BRETON. — La prise de Châtillon-sur-Seine par Philippe Auguste en 1186 (*La Philippide*) . , ... 132
ALOYSIUS BERTRAND. — Dijon au temps des Ducs (*Gaspard de la nuit*) . . . 134
ALOYSIUS BERTRAND. — Dijon (ballade) (*Poésies*) 138
OLIVIER DE LA MARCHE. — Le service ducal de la paneterie (*Mémoire sur l'état de la Maison du Duc*) 140
PHILIPPE DE COMMYNES. — Portrait de Charles le Téméraire (*Mémoires*) . . . 140
BRANTÔME. — Eléonore d'Autriche devant les sépulcres de Champmol (*Vie des Dames illustres*) 141

PIERRE GROGNET. — Description de la noble ville et cité d'Auxerre (*XVIe siècle*). . 142
TABOUROT DES ACCORDS. — Une histoire dijonnaise du XVIe siècle (*Les Escraignes dijonnoises*). 144
BRUNETIÈRE. — Bossuet (*Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*) 145
LA BRUYÈRE. — Le génie de Bossuet (*Discours de réception à l'Académie française*) 147
MADAME DE SÉVIGNÉ et BUSSY-RABUTIN. — Madame de Sévigné au château de Bourbilly (*Lettres*). 148
LES GONCOURT. — La Bourgogne du XVIIIe siècle (*Portraits intimes du XVIIIe siècle, Piron*). 149
LA MONNOYE. — Noëls bourguignons 150
LA MONNOYE. — Noël. 152
ALEXIS PIRON. — Voyage à Beaune au XVIIIe siècle (*Voyage à Beaune*). . . . 152
COURTÉPÉE. — Dijon au XVIIIe siècle (*Description historique et topographique du duché de Bourgogne*) 154
LIONEL DE LA LAURENCIE. — Rameau (*Les musiciens célèbres, Rameau*). 158
VOLTAIRE. — Le président Bouhier (*Discours de réception à l'Académie française*). 160
SAINTE-BEUVE. — Le président de Brosses (*Causeries du Lundi*). 161
HENRI DE RÉGNIER. — L'amateur (*Médailles d'argile*). 163
JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — Rousseau et l'Académie de Dijon (*Les confessions*). 163
ÉMILE FAGUET. — Buffon (*XVIIIe siècle*). 166
HÉRAULT DE SÉCHELLES. — Visite à Buffon (*Voyage à Montbar*). 167
R. VALLERY-RADOT. — Ferme bourguignonne d'autrefois (*Un coin de Bourgogne*). 171
ARTHUR YOUNG. — Les villes de Bourgogne en 1789 (*Voyages en France*). . . 172
HENRY HOUSSAYE. — Napoléon en Bourgogne (*1815*). 174
STEPHEN LIÉGEARD. — Hébé à l'Aigle (*Les grands Cœurs*). 177
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. — Les Garibaldiens en Bourgogne en 1870 (*Les tronçons du glaive*). 180
HUYSMANS. — Dans les rues de Dijon (*l'Oblat*). 181
EMILE MONTÉGUT. — Le vieux Dijon d'aujourd'hui (*Souvenirs de Bourgogne*). 182
STENDHAL. — Les Dijonnais (*Mémoires d'un touriste*). 185
HENRI CHABEUF. — Le camp retranché de Dijon (*Dijon, monuments et souvenirs*) 185
GASTON ROUPNEL. — La Côte et le Pays Bas (*Nono*) 187
EUGÈNE MANUEL. — Les clos de vignes (*Lettres de jeunesse*). 191
LUCIEN PATÉ. — Vins de la côte (*Poèmes de Bourgogne*). 192
LA MONNOYE. — Le vin de Bourgogne (*Poésies nouvelles*). 193
ALBERT VANDAL. — Visite à l'Hôtel-Dieu de Beaune (*La Fête-Dieu à Beaune*). 194
EMILE MONTÉGUT. — Autun (Souvenirs de Bourgogne). 200
ARDOUIN DUMAZET. — Le Creusot (*Voyage en France*). 203
MORTON FULLERTON. — La Vallée de la Dheune (*Terres françaises*). 207
A. DE LAMARTINE. — Mâcon (*Les Confidences*). 209
A. DE LAMARTINE. — Milly (*Les Confidences*). 211
CUNISSET CARNOT. — Souvenirs de l'Auxois et du Morvan (*La vie à la campagne*) 214
GABRIEL HANOTAUX. — Arnay-le-Duc, le Saint-Gothard français (*L'énergie française*). 218
ANDRÉ HALLAYS. — Aspect actuel du château de Bussy-Rabutin (*En flânant, à travers la France*). 222

CAMILLE FLAMMARION. — La source de la Seine (*Annales politiques et littéraires*) . . . 224
FERNAND LAME. — Le plateau (*Toiles et bronzes*) . . . 226
ANDRÉ THEURIET. — Un « rapport » dans le Châtillonnais (*Raymonde*) . . . 227

Mots d'esprit. — Une « équivoque » de Tabourot des Accords . . . 228
— Mon épitaphe virée en Bourguignon (Piron) . . . 228
Proverbes et dictons . . . 229
Brocards . . . 231
Vieilles histoires et vieux sobriquets . . . 232

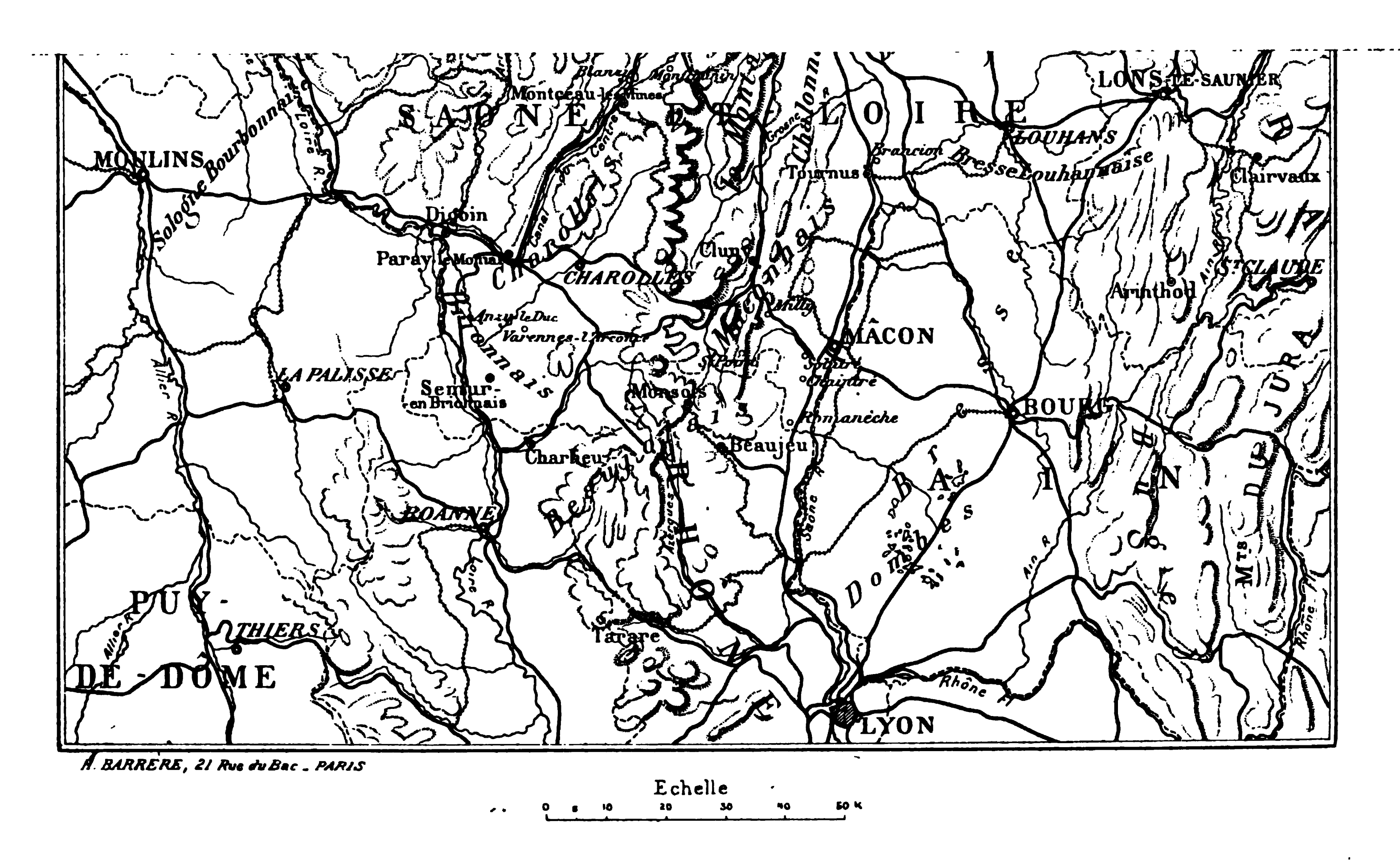
BIBLIOGRAPHIE . . . 235
INDEX . . . 237
TABLE DES ILLUSTRATIONS . . . 241



Photo Neurdein.

Clef de voûte du XVIe siècle.
(Musée de Dijon.)

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr.



A. BARRERE, 21 Rue du Bac - PARIS

Echelle

0 5 10 20 30 40 50 K

CAMILLE FLAMMARION. — La source de la Seine (*Annales politiques et littéraires*) . . . 224
FERNAND LAME. — Le plateau (*Toiles et bronzes*) . . . 226
ANDRÉ THEURIET. — Un « rapport » dans le Châtillonnais (*Raymonde*) . . . 227

Mots d'esprit. — Une « équivoque » de Tabourot des Accords . . . 228
— Mon épitaphe virée en Bourguignon (Piron) . . . 228
Proverbes et dictons . . . 229
Brocards . . . 231
Vieilles histoires et vieux sobriquets . . . 232

BIBLIOGRAPHIE . . . 235
INDEX . . . 237
TABLE DES ILLUSTRATIONS . . . 241



Photo Neurdein.

Clef de voûte du XVIe siècle.

(Musée de Dijon.)

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r.



PARIS
H. LAURENS
EDITEUR
6, Rue de Tournon